

~~[illegible]~~

ni une ni deux jusqu'au yeux

ni

par un [illegible] à cartier

jusque dans le blanc des yeux

par le [illegible] de [illegible] à [illegible]

habille dans particulture

Extr. de la Revue Politique de l'Europe.

Ceux qui savent combien l'homme et les lois humaines sont capables
de perfection suivent d'un oeil attentif, le mouvement general des sociétés,
qui les porte vers une civilisation inconnue jusqu'ici, si funeste aux
prejugés qui ont gouverné l'ancien Monde, si favorable aux principes,
qui doivent régler le nouvel ordre qui s'annonce. le Grand état de civi=
=lisation, ce sujet de tant de faux raisonnements, de tant de craintes
insensées, que les uns regardent comme la Maturité des corps politi=
=ques et l'approche de leur décadence, que les autres envisagent comme une
source plus épanchée des vices, et des maux, des sociétés humaines; cette
civilisation tant aprehendée, injustement decriée, aveuglement com=
=battue, fut ignorée et l'est encore. Son éxistence est le produit des
siècles et des relations universelles des hommes; c'est le travail du
tems et l'oeuvre du Genre humain lui même. En civilisation, un siècle
n'est qu'un jour, un royaume qu'un point. Dès que les Rois ont cru
l'apercevoir, ils ont pensé que la civilisation n'était point dans l'interêt de
leur Puissance: ils ont fait des efforts pr. l'arrêter et l'ont traitée en
ennemie. Tous ceux qui les environnent, qui doivent leur suprématie aux
préjugés qui ont présidé à l'ancien état des choses, se sont effrayés des
progrès d'une civilisation qui les détruit; ils ont sollicité les Rois de
la combattre avec eux, et c'est ce que tous font en ce moment avec
une aveugle application, sans prévoir les funestes conséquences de ce
plan antisocial. ——— Cependant les Rois ne la connaissent pas
La civilisation n'est point leur ennemie. La part des Rois sera
toujours noble et belle quand ils voudront s'associer à l'humanité
et seconder ses nouvelles destinées. L'éducation seule fait l'homme, c'est
elle qui enfante en ce moment les merveilles de la Nouvelle Grèce.
Mais par cela même que le coeur et l'esprit humain sont plus
noblement cultivés, les besoins et moraux des peuples sont agrandis;
il ne leur suffit plus que les Gouvernements ne nuient point,

barbares, ils les demandent justes et genereux; il ne leur
suffit plus que l'esclavage soit adouci, ils demandent
une liberté fondée sur les droits et la dignité de l'homme;
ce n'est plus assez que leur bonheur dépende de la Bien=
=veillance de leurs chefs, ils veulent qu'il soit fixé, à
des lois tutélaires moins to mobiles que la Volonté
des Rois ——

Pendant que les préjugés dominent, ils possèdent toute la force de
la Société; les détruire, c'est désorganiser la société, qu'ils avaient formée,
mais ce n'est point la dissoudre comme le publièrent ceux qui leur doivent
tout. Les nations ne périssent pas si facilement; toute révolution populaire
se fait contre un mauvais ordre de choses, en faveur d'un ordre meilleur; car
si l'ordre était bon, il n'y aurait point de révolution. Une Révolution comme
celle de France et d'Espagne n'est point une conjuration; tout état
mal organisé a un point de Maturité qui le fait tomber. Les révolutions
sont des nécessités, on doit dire même en leur honneur, qu'elles ont leur
source dans des sentimens généreux et le désir du bien public; comme
il faut dire, à la honte des contre-révolutions, que ce sont les
intérêts qui les opèrent. Les Révolutions ne sont point combinées
par les peuples: elles sont la faute des Gouvernemens; les fautes
de l'Eglise Romaine ont fait l'Église réformée. Tout mauvais
ordre enfante un désordre; mais ce désordre est une transition à
un ordre meilleur: le passage est terrible sans doute, et il coûte
cher à ceux qui le défendent comme à ceux qui le franchissent.
L'esprit de réforme, qui prend toujours tous les jours plus d'étendue
et de conviction; c'est la connaissance du juste et de l'injuste qui saisit
tous les esprits; c'est le sentiment de la dignité de l'homme qui
entre dans tous les cœurs; c'est la raison qui vient établir son empire,
et la justice qui demande à commencer son règne. —— En analysant tout
l'esprit revolutionnaire de l'Europe, on ne trouve au fond de l'analyse qu'un seul voeu,
comme un seul principe, l'égalité des droits. Il en est la base et le but,

c'est vers ce point unique que se dirige tout le mouvement européen. Or, cette égalité de droits, qu'est-elle autre chose, que la justice distributive, qui comprend toute morale, toute vertu et tout devoir. Dans ces dernières révolutions de Naples, de Piémont, d'Espagne. les Peuples n'ont point fait ces révolutions pour faire la conquête de leurs Rois, mais pr conquérir un ordre constitutionnel.

La Ste Alliance formée pour la protection et l'avantage de tous, n'est plus que le pouvoir exécutif de l'Aristocratie européenne, qui se soulève de toute part contre l'égalité des droits. le nom de Ste Alliance n'est qu'une dérision cruelle à l'aspect d'une nation entière de chrétiens que les Rois de cette Ste Alliance voient égorger d'un oeil impassible par des tigres de forme humaine. Si on s'étonne du repos des Rois que dira-t-on du silence de Rome? Rome chrétienne dans les siècles passés a commandé à l'Europe de se précipiter sur l'Asie; et aujourd'hui cette Rome est muette, en voyant massacrer à ses portes, un peuple entier de chrétiens qui imbibent de leur sang cette terre fameuse qui a fait l'Europe savante et polie, cette terre, le berceau des lettres et de la Religion, et où les ministres de cette religion ont conservé la Pureté et la douceur de l'Evangile.

La Grèce chrétienne nage dans le sang, mais la Grèce est schismatique Rome ne veut que des sujets; tout ce qui ne lui obéit point est rebelle; le glaive des musulmans est le glaive exterminateur, prédit par les prophètes. Ainsi dans les hauts conseils la Religion n'est jamais cause, elle est toujours prétexte, et ce n'est que pr se faire accueillir que les intérêts humains prennent le nom d'intérêts divins. R. P. De Sta:

(De l'Angleterre et de la Russie)

Dans de si graves conjonctures, la Russie voudrait en vain lui disputer sa prééminence et arrêter son ascendant. En vain elle voudrait balancer par des forces brutes toutes les forces morales que l'Angleterre renferme en son sein. La Russie exerce un pouvoir suprême sur le continent; elle a recueilli l'héritage de Napoleon. Ses ordres traversent l'Europe et la remplissent

remplissent, et ils sont de même païés à Paris qu'à Petersbourg.
Il y a quelques années, l'Europe l'apercevait à peine: elle est
comme un nouveau Monde découvert. Il semble que ses
armées gigantesques soient sorties des nuées du septentrion.
Elle préside les conseils des Rois; elle fait mouvoir leur sceptre
au gré du sien: l'Europe continentale ne connait qu'une volonté,
c'est la sienne: tout le reste n'a que des voeux à faire. De
long-tems l'arbre de la Liberté ne prendra racine dans son empire:
c'est une terre qui n'est point defrichée.

Parallèle de Corneille et de Racine.

Corneille avait une trempe d'esprit naturellement vigoureuse et une
imagination élevée. Il a donné le premier de la Noblesse à notre versi=
=fication; le premier il a élevé la langue Française à la dignité de la
Tragédie; et dans ses beaux morceaux, il semble imprimer au lan=
=gage la force de ses idées. Il a des vers d'une Beauté au dessus
de laquelle il n'y a rien. Ce n'est pas qu'on ne puisse sans se
contredire faire le même éloge de Racine et de Voltaire parce
dès qu'il s'agit de beautés de différens genres, elles peuvent être
toutes également au plus haut degré sans admettre de
comparaison. Ce fut l'avantage de Racine; né avec cette flexibi=
=lité sensibilité tendre, cette flexibilité d'esprit et d'ame, qua=
=lités les plus essentielles pour la Tragédie; et que n'avait pas
Corneille; né avec le sentiment vif et le plus délicat de l'harmonie
et de l'élégance, qualités les plus essentielles à toute Poesie
et que Corneille n'avait pas non plus; il eut affaire

leurs facultés, ont aussi pris une autre direction. L'histoire
ne ~~peut~~ pourrait peut-être pas montrer un pareil exemple d'un
changement aussi vaste, aussi complet et en même tems aussi
rapide dans la face du Monde. C'était un sujet bien digne d'e=
=xercer la curiosité, que de rechercher les causes de cette terrible
convulsion, dont notre nation a d'abord été agitée, et qu'ensuite elle
a propagé. Le plus souvent, les mouvemens qui bouleversent les empires,
peuvent être attribuées à des influences directes et positives, aux
dissensions des peuples, aux conquêtes d'un prince, aux talens
d'un General, au poids insupportable d'une tyranie, à la violation
d'un traité. Mais en France le 18. siecle n'avait pas été fécond
en évenemens. Parmi les hommes qui avaient possédé l'autorité,
aucun n'avait montré un de ces grands caractères qui changent
le sort des Royaumes. Enfin, le siecle, jusqu'à ses dernières années,
s'était écoulé, ~~sans~~ d'un cours assez tranquille, sans déchiremens,
sans mouvemens extraordinaires. C'était sur-tout par la marche
des opinions humaines, et par les productions de l'esprit, qu'il
avait été remarquable. Les contemporains eux-mêmes s'étaient fort
enorgueillis de ce développement de l'esprit humain, et en avaient
fait le principal caractère de l'époque où ils vivaient.

Aussi c'est contre les opinions françaises du 18. sie, et sur-tout contre
les écrits où elles sont déposées, que l'accusation a été portée. Parmi les
accusateurs, quelques uns, se laissant emporter par un esprit d'exagération
et d'animosité, sont tombés, ce nous semble, dans une erreur remarquable.
Isolant ce 18. siecle de tous les autres siecles, ils le regardent comme
une époque maudite, où un génie malfaisant a inspiré aux écri=
=vains ~~du~~ des opinions qu'ils ont répandues parmi le peuple.
On dirait à les entendre, que sans les livres de ces écrivains, tout
serait encore au même état que dans le 18. siecle: comme si un siecle
pouvait ~~transporter~~ mettre à son successeur l'héritage de l'esprit humain, tel
qu'il ~~la~~ l'a reçu de son devancier. Mais il n'en est pas ainsi. Les opinions

ont une marche nécessaire. De la réunion des hommes en nation, de
leur communication habituelle, naît une certaine progression
de sentimens, d'idées, de raisonnemens, que rien ne peut suspendre.
C'est ce qu'on nomme la marche de la civilisation; elle amène
tantôt des époques paisibles et vertueuses, tantôt criminelles
et agitées; qui quelquefois la gloire, d'autres fois l'opprobre; et
suivant que la Providence ns a jetés dans un tems ou dans un
autre, ns recueillons le bonheur ou le malheur attaché à l'é=
=poque où ns avons. Nos goûts, nos opinions, nos impressions
habituelles en dépendent en grande partie. Nulle chose
ne peut soustraire la société à cette variation progressive.
Dans cette histoire des opinions humaines, toutes les circonstances
sont enchaînées de manière qu'il est impossible de dire laquelle
pouvait ne pas résulter nécessairement de la précédente. Ainsi,
lorsqu'on a une fois commencé à blâmer l'état où se trouvaient les
esprits des hommes à un certain moment, de blâme, remontant
de proche en proche de l'effet à la cause, ne peut jamais s'arrêter.
Il semble donc que l'esprit humain soit soumis, en quelque sorte,
à l'empire de la nécessité; qu'il est irrévocablement destiné à par=
=courir une route déterminée, et à accomplir une révolution
prescrite, ainsi que font les astres.

Un pouvoir secret me retient et me condamne à vivre malgré moi; si
c'est vivre que de porter un désert aride dans son cœur, et d'être moi-
même le tombeau de mon âme, car je ne cherche plus à justifier mes
crimes à mes propres yeux; c'est le dernier malheur des Méchans.
Mainfred B.

Napo. fut vaincu par le Jupiter du Nord, qui terrassa les braves
de son armée avec un marteau de glace. — d.

<u>De Rousseau</u> Child-Harold — B.

"Rousseau, sophiste ingénieux à se tourmenter lui-même,
l'apôtre de la Mélancolie, célébrant l'amour avec un charme
magique, et trouvant dans l'infortune les inspirations d'une
éloquence sublime. Il sut embellir le délire et revêtir des actions
et des pensées coupables d'un coloris céleste, qui vs éblouit
comme un rayon de soleil, et comme lui fait couler des
larmes involontaires. B.

Les Places éminentes sont comme les cimes des rochers; les aigles
~~seuls~~ et les reptiles seuls peuvent y atteindre. <u>Mme Neker</u>

Lausanne, Ferney! <u>vs</u> <u>ns</u> rappelez des noms qui ont rendu
les ~~vos~~ vôtres célèbres! <u>Vs</u> accueillites jadis des mortels, qui
cherchèrent la Gloire à travers de dangereux sentiers; esprits gigantesques,
dans leurs orgueilleux desseins, ils voulaient comme les Titans attaquer
de nouveau le ciel pr des pensées audacieuses, et des doutes impies qui
eussent attiré la foudre sur leurs têtes, si l'homme et ses outrages pouvaient
exciter autre chose que le sourire du ciel. — <u>Byron Child Harold</u>

Qu'en reste-t-il à la Grece ainsi abandonnée? quels moyens,
quels protecteurs, quels amis? Elle a pour elle l'intérêt de tous
les peuples, les voeux des ~~tous~~ deux hémisphères; mais ces
voeux et cet intérêt sont stériles; les dons des comités, les
emprunts même ne suffiraient pas pr conjurer l'orage;
la coalition des cours, l'alliance monstrueuse du Coran et
de l'Evangile, pr anéantir un peuple héroïque, dont le seul
crime est d'avoir été trop malheureux, paralysent les Ressources
de la Hellade, et rendent la bienveillance des Philhellènes inutile.
Singulier effet de cette organisation sociale, si vantée dans
certains écrits! Au 19. siècle, cent cinquante millions d'hommes
et plus qui couvrent la surface de l'Europe, sont unanimes

dans leurs sentimens d'Enthousiasme pr la Grèce; ils
applaudissent à son courage; ils sont justes et veulent
ce qui est juste; c'est-à-dire assister le Grec faible et
opprimé; eh bien, parce qu'une poignée d'hommes
presque isolés au milieu de ces grandes masses sont
injustes et veulent le mal, le mal a lieu. si tell
est le resultat de la civilisation, si telle est sa
consequence rigoureuse, oh! ose le dire avec la plus
parfaite conviction, heureux les barbares, et puissent-
ils ne jamais cesser de l'être. B. H. C. D. E.

D. L. Gre.
le nom de Ste Alliance n'est qu'une derision cruelle à
l'aspect d'une Nation entière de Chrétiens, que les Rois de cette
Ste Alliance voient égorger d'un oeil impassible, par des
tigres de forme humaine.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux Ocean! mille flottes
parcourent vainement tes routes immenses: l'homme qui couvre
la terre des ruines, voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords.
Tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide
élément est le théâtre; il n'y reste aucun vestige de
ceux de l'homme; son ombre se dessine à peine sur ta
surface, lorsqu'il s'enfonce comme une goutte d'eau,
dans tes profonds abimes, ignoré, privé de tombeau,
et de linceuls funéraire. B.

Napoleon a laissé et devait laisser une impression profonde en France;
avec lui ns étions montés au sommet de la Gloire et de la Puissance;
avec lui ns on ns a vu tomber dans un abîme; il est resté au
fond; ns ns sommes relevés, parce qu'un peuple ne périt pas
comme un homme, mais chaque jour ns rappele notre chute
et ses funestes conséquences. Ainsi notre orgueil national
et notre Patriotisme ns entretiennent sans cesse de Napo:-
Grace à sa prudence et à sa fermeté, les partis, prés de s'entre-
égorger de nouveau, s'étaient reconciliés; et les ennemis
declarés d'autrefois ne se haïssaient plus, et goutaient les
douceurs de la concorde. La France aurait preferé la liberté
constitutionelle à l'Empire: ses voeux étaient deçus sous
le rapport politique; mais elle se plaisait du moins
à reconnaître que Na, qui la voulait Grande, s'occupait
à la sans relâche de la rendre florissante; d'ailleurs
si le pouvoir de Na paraissait excessif à la Nation
si elle se voyait avec peine sous un maître, ce maître
était du moins un grand homme; il régnait seul sur elle,
et ne l'abandonnait ni au caprice des Maîtresses, ni au
pouvoir des favoris, ni à l'insolence des gens de guerre,
ni à la Tyrannie des Ministres ni à l'avidité des hommes
de cour; plus ferme plus reservé qu'Henri IV et deux de ses successeurs
il defendait le tresor public, sans avoir besoin d'un Sully
pr le garder, et ne donnait pas le fruit des sueurs du
Peuple à des Marquises de Verneuil, à des Montespan,
, à des Pompadour ou à des Dubarry. En Administration
il avait des lumières; il se montrait appliqué; il était
ami de la Justice et beaucoup plus esclave des règles et des lois,

qu'on l'aurait attendu de son caractère et d'une penchant si marqué sur la domination : ~~mais ce qui caractérise particulièrement~~ Ecrire contre Ney, même au nom de la Liberté qui l'accuse avec justice, paraît une chose hors de propos, quand le peuple Français a dicté sous lui pendant 20 ans la loi à l'Europe. Regardons tous les prodiges qu'avait enfantés la Révolution Française, jusqu'au moment où un jeune homme dont le Génie ne s'était encore révélé qu'à quelques observateurs attentifs mais bien éloignés cependant de prévoir ce qu'il y avait d'avenir en lui, vint commencer la haute fortune qui le rendit le Maître de l'Europe, et substituer son ascendant à celui de la République, qui avait triomphé de toutes les coalitions. Ne devait ses contemporains

D'ailleurs en rejetant un peuple féroce à sa source, la civilisation européenne aura une garantie de plus, et en effet, si on y réfléchit bien, ns méprisons l'A. et l'esprit Asia ns est rapporté du Nord et de l'orient de l'Europe. Que deviendrait-elle, si ces deux points s'entendaient et se réunissaient contre elle? C'est un Phénomène bien remarquable que la Présence d'un Peuple qui depuis plusieurs siècles se perpétue dans la Patrie des arts, des sciences et de la Liberté, et qui a conservé, au même degré son ignorance son esprit de servitude et sa brutalité; qui étant assis sur le seuil de l'Europe civilisée, est demeuré constamment barbare, et préférant son inepte barbarie à la civilisation et au Génie des autres peuples. Les Religions seules sont capables de produire et d'expliquer de pareils phénomènes.

Jusqu'ici l'Europe entière a donné le nom de Jacobinisme à cette doctrine coupable, qui dans son ambitieux délire, détruit toutes les loix nationales, arrache aux souverains les droits les plus précieux, dégage le peuple de toute espèce de joug et du respect dû à ses chefs, porte atteinte à l'autorité suprême, et met en danger la tranquillité publique, ainsi que le bonheur de la société. — Les Puissances qu'on a vues s'armer contre ces funestes maximes, persécutent sous le même prétexte ceux qui les ont constamment abhorrées.

Parce que les Polonais refusent de leur sanction à des actes de violence qui portent tous les caractères de l'injustice la plus révoltante, et surtout parce qu'ils ne veulent pas approuver le démembrement de leurs provinces, sur lesquelles on n'a d'autre droit que celui du plus fort; parce qu'ils défendent avec vigueur les prérogatives de leur Roi et les privilèges de la Nation; parce qu'ils resistent à l'oppression sous laquelle on fait gémir l'un et l'autre; les agens de ce despotisme leur reprochent dans des notes publiques ce jacobinisme qu'il ont en horreur. — O. Mc. s. l. 8.

l'homme naît ignorant et faible, mais capable d'apprendre, par le secours d'autres êtres intelligens, à connaître et à agir; bien différent de la brute qui naît avec un instinct qui, sans aucune instruction, suffit à ses besoins. En un mot, l'homme naît perfectible, l'animal naît parfait. — Bonald Legisl. primi.

Le but général de l'éducation est de donner à l'homme, la connaissance des loix qu'il doit suivre, de lui inspirer de l'affection pour les objets qu'il doit aimer, de diriger son action vers les devoirs qu'il doit pratiquer. Le même.

Les administrations modernes, occupées à propager l'invention des mécaniques qui puissent multiplier le travail de l'homme et le rendre plus facile, ne voient peut-être pas assez que plus il y a de machines qui remplacent les hommes, plus dans la société, il y a des hommes qui ne sont que des machines. Le vère

l'horison étroit, d'un homme vain et l'univers pour lui; et comme il remplit ce petit cercle, il croit occuper une grande place dans le Monde; tandis que l'homme de mérite sent combien il est peu de choses au milieu du cercle immense que parcourent ses idées, et que mesure son genie. J.G.

La Suisse est, de l'aveu de toute l'Europe, la Patrie exclusive de toute liberté et de toute vertu. ~~Etat~~ Elle est un assemblage informe de parties inégales et hétérogènes, rapprochées et non réunies, voisines de territoire, opposées d'élémens politiques, et autant d'élémens réligieux. B.

Les hommes véritablement supérieurs aux autres hommes, s'élèvent d'eux-mêmes quand il le faut, forcent tous les obstacles, et tirent d'une éducation commune à tous, des connaissances particulières à eux-seuls; car s'ils avaient, autant que les autres hommes, besoin pour s'élever, de la faveur des circonstances ou des secours d'une instruction particulière, ils ne leur seraient pas supérieurs. Mais comme la société ne peut les connaître, ni prévoir le moment de leur aparition, elle donne à tous autant qu'elle le peut, les premiers élémens des connaissances humaines, dont le plus grand nombre ne tire aucun profit, mais qui ouvrent aux

genies superieurs la carriere qu'il leur est donné de parcourir. B.

Ceux au contraire, qui, sur de fausses apparences, pensent que les revolutions sont naissent du progrès des lumières, confondent les lueurs du mensonge avec la lumière de la verité. La verité ne peut pas être nuisible aux hommes, puisqu'elle n'est verité que parce qu'elle leur est utile; les hommes ne sont malheureux que faute de la connaître, d'une connaissance aussi distincte que le sentiment de leurs passions est vif et present. Les grands desordres des sociétés ne sont jamais venus que de l'ignorance des hommes et de la faute des gouvernemens, qui ne connaissaient pas plus leur pouvoir que les sujets ne connaissaient leurs devoirs. et en particulier, la revolution présente de l'Europe ne peut être attribuée qu'à la crédulité des gouvernemens dans toute l'Europe, à la doctrine des droits de l'homme, et au dogme impie et insensé de la souve=raineté du peuple. B.

Les sciences physiques occuppant sans cesse les hommes à des objets purement materiels, elles le détournent de la consideration de sa propre intelligence et de l'intelligence qui gouverne l'Univers, raison de ses devoirs et de ses vertus. Aussi ces connaissances, dont quelques-unes ne sont que des nomenclatures arides, ou des manipulations amusantes, font disparaître les plus nobles des arts, les arts de la pensée et du sentiment, l'éloquence et la Poësie, instrumens de l'instruction la plus relevée, et qui, plus que nos conquêtes avaient établi en Europe l'incontestable domination de la nation française. B

L'on remarque que les enfans chez qui le developpement des connoissances ou même des affections precède de trop loin l'accroissement phisique qui montrent de trop bonne heure, ou un esprit extrêmement sensible, ne parviennent presque jamais à l'age d'homme, et en general aussi ceux dont les developpemens physiques sont trop rapides, s'élevent rarement à un haut degré d'instruction et de connoissances. Bonald

Enfin dans les revolutions qui tirent les ~~nations~~ Etats de leur assiete naturelle, le peuple recoit l'impulsion, et ne la donne pas; il n'est jamais qu'un instrument servile entre les mains de quelques chefs qui le font vouloir pour le faire agir, et qui lui inspirent leurs passions et lui cachent leurs desseins. B

Le Fatalisme chez les Turcs, et auquel on a ~~t~~ attribué leur courage et leurs succés, ôte à un peuple tout ~~entierement~~ sentiment d'honneur, en lui ôtant toute idée de liberté, et il favorise également la lâcheté et le courage, en faisant de l'une et de l'autre une affaire de prédestination. le fatalisme dont ils ont été long tems imbus, et qui consiste à attendre dans le danger l'assistance miraculeuse de leur prophète, n'est utile que lorsque l'Etat est heureux, parce qu'alors toutes les opinions sont bonnes. Mais au premier revers, un peuple fataliste doit tomber dans le découragement, et il est difficile de persuader l'efficacité de moyens humains, à des hommes qui se croient abandonnés de la Divinité. B

La Russie se mouvoit encore dans une orbite éloignée; mais à mesure qu'elle s'approchait de notre sphère, et qu'on pouvait en considérer la direction on apercevait sa tendance vers l'Anglo, et la France acquerait ~~toujours~~ la certitude qu'elle devait en cas de malheur ~~succès~~, compter sur la neutralité de la Russie et en cas de succès sur sa médiation.

Une Révolution n'est que l'effort que fait la société pour passer d'un état provisoire, état contre nature, à l'état fixe et par conséquent naturel. B

La Civilisation et Christianisme, ne peuvent que gagner à l'expulsion des Turcs hors de l'Europe; et certes, il est tems de repousser aux lieux d'où ils sont venus, cette horde de barbares qui souille la plus belle partie de l'Europe, de la brutalité de ses mœurs et de l'absurdité de ses lois. B

Les petits états, surtout des états populaires, au milieu de grandes puissances, sont une cause éternelle d'agitation et de guerre, parce que, condamnés qu'ils sont par leur faiblesse à dépendre, chaque puissance veut y exercer sa domination ou, ce qui ~~est la~~ revient au même, y faire prévaloir son influence; pareils à ces terrains vagues, occasion continuelle de procès entre des possesseurs ~~voisins~~. B

Mr. Talleyrand dit un jour, que la parole a été donnée à l'homme pr l'aider à déguiser sa pensée; définition aussi piquante et souvent trop juste.

Lettre 8. de Foscolo. &c

J'ai plusieurs fois commencé cette lettre, mais sans avoir eu j'avais le tems de l'achever. J'ai vu la Nature plus belle que jamais: Thérèse, son père, la petite Isabelle et moi, nous sommes

allés voir la maison de Pétrarque. Arqua est, comme tu le sais, à quatre milles de Padoue, et, pour abréger la distance, nous suivîmes le chemin qui traverse les montagnes. La plus belle journée d'Automne commençait à paraître. Les nuages les plus brillans doraient et nuançaient l'horizon. Le Soleil, traversant ces nuages, semblait protéger l'univers, et l'univers lui souriait. A chaque pas je saluais ces aimables familles de fleurs, qui relevaient doucement leur calice incliné sous le premier souffle de la gelée. Leurs exhalaisons suaves parfumaient l'air qui, s'élançant des monts et des vallées, portait ce tribut de la Nature à l'astre souverain, ministre du Monde. Que je plains l'homme morose qui peut contempler de si magnifiques bienfaits sans que ses yeux soient mouillés des douces larmes de la reconnaissance! Alors je vis Ohe. dont tout l'appareil le plus bel appareil de ses grâces; sa figure ordinairement voilée d'un nuage de mélancolie, s'épanouissait aux rayons d'une joie vive et pure, de celle-là qui vient du coeur; sa voix était altérée; ses grands yeux noirs et ouverts, tant à l'heure attentifs et dans la contemplation, se mouillaient insensiblement; toutes ses facultés semblaient imbues des sacrées beautés de la campagne. L'ame ainsi comblée de divers sentimens a besoin de verser dans une autre ame: elle s'approcha subitement d'Edouard. — Puissances du ciel! cet homme semblait enseveli dans les ténèbres de la Nuit et dans les déserts abandonnés du sourire de la Nature! Tout-à-coup je la vis le quitter et s'appuyer sur mon bras en me disant —

Mais, achèverai-je, ô Lorenzo! ne vaut-il pas mieux garder un éternel silence? Si je pouvais te peindre le son de sa voix divine, la mélodie de ses accens, son angélique physionomie, ou te redire toutes ses paroles, sans y changer ni

omettre une seule syllabe, ah! sans doute, tu m'en devrais une éternelle reconnaissance! mais, si je le puis ne vaut-il pas mieux me taire? ne serait-ce pas mal imiter un de ces inimitables tableaux dont le nom seul fait plus d'impression que d'en voir une faible copie? ne retomberais-je pas dans la foule des traducteurs du divin Homère, en délayant la force du sentiment qui m'enflamme dans un torrent de phrases languissantes? ô Léo! j'en suis encore abimé; à demain donc la suite de mon récit.

Que je suis malheureuse! voilà ce qu'elle me dit. à ce seul mot, je sentis tout mon cœur se briser. Je marchais à ses côtés dans un profond silence. Léo rejoignit le père de Thérèse, et tous deux marchaient en discourant un peu en avant de nous. Que je suis malheureuse. J'avais compris la terrible signification de ces paroles, et j'en gémissais dans l'ame, ayant devant les yeux cette tendre et interessante victime que l'on allait sacrifier à l'intérêt et aux préjugés. Ns étions déjà près d'H et, gra=vissant la pente verte des coteaux, les paysages qui se peignant sous nos yeux commencaient à s'effacer dans la vapeur incertaine de l'éloignement. Ns arrivâmes enfin à une vallée bordée d'un côté de peupliers élancés, et de l'autre de chênes au feuillage touffu. A chaque pas, les deux rangées d'arbres étaient jointes par les flexibles rameaux de la vigne qui formaient en s'arrondissant, autant de berceaux balancés par le souffle des vents. Thérèse, alors s'arrêtant et promenant ses regards autour d'elle, Que de fois dit-elle, je suis venue me reposer sur cette herbe à la fraicheur de l'ombre de ces chênes! j'y venais souvent l'été dernier avec ma mère.

Privé de toutes ses facultés, je ne pus ni l'encourager, ni lui demander ajouta-t-elle. par charité ne me trahissez pas, donner aucun conseil, ni même lui répondre. l'ar charité ne me trahissez pas, je vs en conjure. Je me suis livrée à la confiance que vs m'avez inspirée — le besoin de trouver une ame capable de sentir mes malheurs. — certains rapports enfin je n'ai que vs seul. ô ange oui! je saurai tarir la source de tes larmes.! cette miserable vie je te la consacre, je la consacre à ta félicité.

Mais, pourquoi faut-il que les hommes par une inconcevable fatalité, les hommes cherchent les chagrins un flambeau à la main, et qu'ils prodiguent veilles, sueurs et travaux pour se les fabriquer eternels et plus douloureux encore.

F. S. 6. 7.

Bonaparte en rétablissant le trône, la morale et la Religion; en créant de nobles institutions; en rendant la France calme au-dedans et formidable au-dehors avait acquis, par ses services et par ses victoires, une autorité imposante, et, si je puis m'exprimer ainsi, un droit au despotisme, que jamais n'avaient point et ne pouvaient avoir les Bourbons. Le leur despo=tisme d'ailleurs quel que soit d'ailleurs le despotisme réel ou prétendu qu'on lui attribue, n'avait jamais cessé d'être national, tandis que celui des B. ne l'était point et ne tendait nullement à le devenir.

Tant que N. avait été victorieux, les Français avaient applaudi à ses ambiti=euses entreprises; ils avaient vanté la profondeur de sa politique, exalté son génie, admiré son audace. Quand il devint malheureux, son génie ne fut plus que de l'ambition, sa politique de la mauvaise foi, son audace de l'imprévoyance et de la folie.

Lorsque,
Nap. détruisit l'anarchie, il lui fallut substituer l'ordre au désordre l'autorité d'un seul à l'autorité de tous; il lui fallut comprimer les partis, anéantir les factions, dompter les préjugés des nobles et les habitudes révolutionnaires des Jacobins. Ce grand œuvre ne peut s'opérer sans blesser des opinions, des intérêts, des indivi=dus; Nap. fut considéré comme un despote, et cela devait être: toutes les fois que dans un État, l'ordre de choses anciennement établi a été renversé, celui qui, le premier, reconstruit un nouvel édifice social, est nécessairement accusé de despotisme puisqu'il n'a d'autre règle apparente dans les que sa volonté. Quand on considère impartialement le Gouverne: de Nap., on reconnait que le despotisme qu'on lui attribue, existait réellement plus dans les mots que dans les faits. Qu'on recherche les actes de son règne, l'on n'en trouve=ra aucun empreint du caractère d'un véritable despotisme, c'est-à-dire, d'un despotisme uniquement fondé sur sur le bon plaisir du Prince. Tous attesteront, au contraire, que Nap. n'eut jamais en vue que l'intérêt et la Grandeur de la France, et que jamais les Français loin d'être gouvernés tyranniquement, ne jouirent si complète=ment des bienfaits de la justice distributive, et ne furent si

parfaitement protégés contre les hautes classes de la société et contre les dépositaires du pouvoir. Or on ne peut contester que la France sous le règne de Nap., n'ait joui intérieurement d'un calme imperturbable, et ne soit parvenue, par l'ascendant du génie de son chef, à un degré de force et de prospérité qu'elle n'avait jamais atteint, et que probablement elle n'atteindra jamais plus. —

La Guerre d'Espagne n'était pas une injuste agression mais une guerre éminemment politique; elle avait été provoquée par l'inconstance et la perfidie d'un allié qui, au mépris de ses engage=mens, intriguait sourdement avec les Anglais, et plusieurs fois à leur instigation avait tenté de profiter de nos embarras et de l'éloigne=ment de nos armées, pour envahir notre territoire et s'associer aux trames de nos ennemis. La capture de Ferdinand n'était ~~pas~~ plus un odieux abus de confiance, mais la conséquence nécessaire de la duplicité de ce Prince, de ses projets parricides, et de ses liaisons avec l'Angleterre. L'élévation de Joseph au trône ne peut pas être ~~attribuée~~ comme autrefois, attribuée au désir inconsidéré de placer des couronnes sur chaque membre de la famille impériale, mais à la nécessité d'enlever pour toujours l'Espagne à l'influence des Anglais.

La Guerre ~~de~~ avec la Russie ~~peut~~ est plus facile encore à légitimer; ce n'était pas la passion du merveilleux qui l'avait suggérée, mais le besoin de venger le mal que cette Puissance nous avait causé en rouvrant ses ports aux Anglais, et en frustrant la France du prix des sacrifices qu'elle avait faits pour établir et consolider le blocus continental cette digue universelle qui fit trembler l'Angleterre et ses mille vaisseaux. Les Envahisse=mens de Nap. en Allemagne n'étaient ~~plus~~ pas l'effet d'une insatiable avidité de Puissance et de Gloire, c'était le seul moyen d'ôter aux anglais leur funeste ascendant sur le Continent, et de les contraindre par nécessité ou par force, d'abdiquer l'empire absolu des mers; c'était enfin le juste châtiment x qu'avaient mérité les souverains de toutes les Natures qui après avoir imploré ou accepté l'alliance de Nap. et l'avoir cimentée

par des promesses, dont il avait eu la Generosité de se contenter le contraignaient de recourir aux armes pour les empêcher d'ouvrir complaisamment leurs cabinets aux agens de l'Angleterre, et leurs états à ses marchandises,,

Toutefois, les ouvrages de Corneille offraient quelques-unes de ces aspérités dans le style, de ces inégalités dans les pensées, qui tenaient au caractère de son siècle, époque où l'on n'avait point encore rien appris à distinguer l'éxagération de la vraie grandeur. Corneille ne pouvait être surpassé dans l'invention des plans, l'élévation des caractères, la sublimité des traits héroiques; mais il fut moins heureux dans l'art de peindre les passions et de leur prêter un langage. Racine parut, et, toujours pur, toujours harmonieux. Ce fut alors que la scène devint, comme la société perfectionnée, une école de moeurs et de bienséances. Ce lui suivant l'expression d'un critique habile, avait été la première époque du théâtre français; Racine fut la seconde et n'eut pas moins d'éclat. Quel Poëte, sans jamais s'écarter de la Nature, a su représenter d'une manière plus frappante les mouvemens orageux des passions? Examinons les tragédies de Racine! les ressorts cachés de l'action sont presque toujours dans le coeur des personnages C'est là qu'il a placé le théâtre des combats déchirans et pleins d'intérêt dont la représentation extérieure cause des émotions si vives et fait couler de si douces larmes. Voltt vint à son tour, et se fit place entre ces grands maîtres. Ce qui le distingue, c'est une force de raison qui n'exclut ni l'héroisme de la vertu ni le charme du senti=ment. Ses personnages touchent de plus près à l'humanité que les héros de Cornei., et il fait sortir de leurs situations des leçons de morale fortifiées par toutes les séductions de l'éloquence et de la Poésie. Son dessin est moins correct que celui de Racine, son langage moins melodieux; mais ses compositions sont plus vastes, ses traits plus larges, ses tableaux plus variés. Il avait suivi les progrès de son siècle, ou plutôt il le devançait. L'étude de la Philosophie offrait à son talent des ressources inépuisables. La Melpomène française n'était point encore sortie de l'Europe; il visita avec elle les plages brulantes

de l'Afrique, les champs heureux de l'Arabie les bords encore sauvages du Nouveau-Monde. Il découvrit aussi, comme Racine le secret des passions. Jamais poète ne descendit plus avant dans le cœur humain, et ne fit ~~de~~ plus entendre de plus pathétiques accens.

L'esprit Romantique dit Mr Schlegel se plait dans un rapprochement continuel des choses les plus opposées; la nature et l'art, la poésie et la prose, le souvenir et le pressentiment, les idées abstraites et les sensations vives, ce qui est divin et ce qui est terrestre la vie et la mort se confondent de la manière la plus intime dans le genre Romantique. On présente dans le drame romantique les spectacle varié de tout ce que la vie humaine rassemble, et, tandis que le poète a l'air de nous offrir qu'une réunion accidentelle, il satisfait les désirs mystérieux de l'imagination, et nous plonge dans une disposi-tion contemplative par le sentiment de cette harmonie merveilleuse qui resulte, par son imitation, comme par la vie elle-même, d'un mélange en apparence bizarre, mais auquel s'attache un ~~unis~~ sens profond et il prête, pour ainsi-dire, une âme aux differens aspects de la Nature. Je vois que la literat. Romantique est l'assemblage d'élémens hétérogènes et la confusion de tous les genres. Les nouvelles doctrines se réduisent au principe qui admet „ le rapprochement continuel des choses les plus opposées,„ Voila donc cette découverte, qui doit opérer une révolution dans la république des lettres.

C'est une admirable faculté que l'imagination; par elle „ dit un écrivain anglais, sans son pinceau créateur, le froid squelette de la Nature devien se revet de chairs vives et vermeilles; par elle les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois parlent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, la toile s'anime; elle ~~peint aussi~~ ne peint pas seulement la Nature, elle peut aussi la mesurer; l'imagination c'est le génie, c'est l'âme toute entière„ J'ai peur que le sage Addison ne fasse à l'imagination une part beaucoup trop belle, Abandonnée à elle-même, l'imagination flotte au hasard entre la folie et la sagesse; elle a besoin du contre-poids du bon sens pour régler son essor, et c'est de l'équilibre qui s'établit entre ces deux puissances, que résulte le génie, c'est à dire le plus haut point d'élévation où puisse atteindre la pensée humaine. En ne considérant l'imagination qu'en elle-même, comme une partie fantastique du cerveau dont on peut dire autant de bien que de mal, il me sera permis d'avouer les jouissances dont elle est pour moi la source. Je

La Perte de la grande Puissance française opérée de 1812-1814, a transporté la puissance
de l'Europe et l'a fait passer de l'ouest à l'est de cette contrée. alors elle était concentrée
entre la France, la confédération du Rhin et l'Italie; aujourd'hui elle se trouve
dans l'est de l'Europe. Là, trois grandes puissances adossées l'un contre l'autre
toujours prêtes à faire un va-tout de quinze cent mille baïonettes, ont
jeté sur l'Europe un réseau de fer, et lui présentent une masse inaccessible et
inébranlable. Le Nord s'est élevé à mesure que le midi s'est abaissé. ~~Celui-ci~~
~~a fait~~ l'Italie et les états de l'Allemagne sont sans force influante sur
l'Europe; l'Espagne et le Portugal se trouvent sur une semblable ligne d'in-
-puissance directe sur l'Europe. Elles ne rentrent dans la balance effective
de l'Europe que par leur liaison avec la France; hors de là, ces états
sont ~~autant~~ comme absens du continent ~~et condamnés, ainsi qu'ils~~
~~le sont, à manquer au premier jour de colonie~~. De plus la Russie renferme
un matériel de guerre incomparable avec ce qui lui correspond dans les
pays du midi. Les chevaux sont un des premiers agens de la guerre, et le midi
de l'Europe en est dépourvu. Quand Nap. eut laissé sa cavalerie en Russie, il ne
peut jamais en refaire une seconde. Il en est de la cavale. comme de la marine;
en quelques pays, on ne peut l'avoir qu'une fois. Louis 14. ne put refaire
la seconde.

Les uns disent que l'état de Nature est extra-social, c'est à dire qu'il ne comporte
aucune relation entre les individus, qu'il les constitue dans un état de liberté
absolue et illimitée; si l'on en croit ceux-ci, l'état de Nature a jadis réellement
existé, tandis que ceux-là, se croyant plus éclairés, conviennent qu'il n'est autre
chose qu'une hypothèse ou une fiction gratuitement admise, mais néanmoins
nécessaire, du moins à leurs théories. Part des publicistes qui pensent que
l'état de Nature existe encore de nos jours, ~~et rar ou point~~ leur là incompat
que social ou non social, existant ou non existant, l'état de Nature
était aussi encore dépourvu de toute justice, de toute justice ~~quelconque~~;
ceux ci, au contraire, qu'il était réglé par la loi naturelle, et par des
conventions particulières. Hobbes le donne pour un état de guerre perpé-
-tuelle, ou même comme la guerre de tous contre tous; tandis que Locke,
Boehmer, Puffendorf, le regardent comme un état paisible, même
sous plusieurs rapports, préférable à l'état civil, mais malgré cela toujours
abandonné volontairement. Toutefois les Philosophes ne s'accordent point encore
si l'on a bien ou mal fait de renoncer à l'état de Nature, si l'invention des sociétés
civiles a été heureuse ou funeste. Et des deux écoles allemandes toutes indépendantes
de, celle de Weishaupt, prétend qu'on a quitté l'état de Nature, mais qu'il
faut y retourner rentrer; et celle de Kant, au contraire, que nous y sommes
encore aujourd'hui, mais qu'il faut en sortir pour former de nos jours
des sociétés civiles ou constitutionnelles, que nos pères et nos aïeux, incapables
de s'élever à des si hautes idées, ne connaissaient pas. La divergence des
opinions à cet égard est infinie.

L. C. M.

Un homme a-t-il le droit de se tuer? oui si sa mort ne fait tort à personne et si la vie est un mal pour lui. Quand la vie est-elle un mal pr l'homme? lorsqu'elle ne lui offre que des souffrances et des peines. Mais comme les souffrances et les peines changent à chaque instant, il n'est aucun moment de la vie où l'homme ait le droit de se tuer. Car ce moment où il en aurait ne serait arrivé qu'à l'instant même de sa mort puisqu'alors seulement il lui serait prouvé que sa vie n'a été qu'un tissus de maux et de souffrances. Il n'est pas d'homme qui n'ait eu plusieurs fois dans sa vie l'envie de se tuer, succombant aux affections morales de son âme, mais qui peu de jours après, n'en ait été faché par les changements survenus dans ses affections et dans les circonstances. Ainsi l'homme qui se fut tué le lundi, eut voulu vivre le samedi et cependant on ne se tue qu'une fois. La vie de l'homme se compose du présent, du passé et de l'avenir. Il faut donc que la vie soit un mal pr lui, au moins pr le présent et l'avenir, mais si elle n'est un mal que pr le present, et il sacrifie l'avenir. Les maux d'un jour ne l'autorisent pas à y sacrifier sa vie à venir. L'homme dont la vie est un mal et qui aurait l'assurance (ce qui est impossible) qu'elle le serait toujours et qu'il ne changerait pas de sensation ou de volonté, soit par des changements dans les circonstances, soit par suite de l'habitude et de la marche du tems (ce qui est impossible) aurait seul le droit de se tuer. L'homme qui succombant sous le poids des maux présents, se donnerait la mort, commettrait une injustice envers lui-même: il obéirait par desespoir et par faiblesse à une fantaisie du moment à laquelle il sacrifierait toute son existence à venir.

L'Europe a-t-elle le droit d'etre Constitutionelle? Singulière question et qui répond à celle-ci: les Nations ont-elles des droits à la majorité? sont-elles vouées à une minorité éternelle? L'homme a-t-il le droit de vouloir ce qu'il peut legitimement? Qui constitue un droit? la nature des choses. De même si la nature a donné à l'homme toutes les facultés sociales, s'il a la capacité suffisante pr les mettre en oeuvre, quel droit peut en arrêter l'exercice et l'interdire à l'homme? Que demande-t-on? de mettre en harmonie les droits des peuples qui font et paient tout avec ceux des souverains. En dernière analyse ceux qui paient tout sont bien aussi quelque chose; ceux qui soutiennent la société de leurs sueurs

et de leur sang, ont bien le droit de regarder à l'emploi qui en est fait; s'il n'y a pas d'exigence à cela; si malheureuse=ment le contraire a existé trop long tems et en trop d'endroits eh bien! le tems et le nombre ne constituent pas des droits et ceux qui ont beaucoup souffert recherchent comment ils n'auront plus à souffrir. quoi de plus legitime. regler n'est pas troubler, ordre n'est pas anarchie droit n'est pas rebellion: or, voilà toutes les pretentions de l'ordre constitutionnel. Par lui on n'entend que l'ordre ecrit, legal, regulier et responsable: on entend la participation des sociétaires aux conseils de la societé on veut que tout soit ecrit, pour avoir des documens certains que l'on puisse consulter; on veut que tout soit publié dans la juste mesure que comporte chaque chose, afin que tous les membres de la societé puissent juger: on veut une responsabilité, pour avoir à qui imputer les domages. La responsabilité crée les justiciables à la societé, comme les lois créent les justiciables envers les tribunaux. On veut persuader aux princes que leurs droits son créés par le partage avec les soutiens de leur pouvoir et sans lesquels, reduits à leur force individuelle ils n'en auraient aucun, ainsi que par l'adoption d'un ordre fixe dans l'exercise commun de celui de la societé et du leur. L'ordre constitutionnel n'est que l'ordre de sociabilité convenu entre tous les membres de la societé pour leur plus grand avantage, d'après des regles fixes, attestées par des monumens certains, pour servir à la fois de regles à la societé de regulateurs et de defenseurs; par conséquent c'est le mode de gouvernement qui dans un partage calculé des pouvoirs sociaux, admet tous les membres de la societé à prendre part à ses conseils et à la direction d'après le mode qu'elle a jugé le plus convenable.

Toutes les mers sont comme jalonnées par les stations anglaises. A Gibraltar elle tient les clefs de la Mediterranée, à Malte, elle coupe en deux cette mer, et presse à la fois sur l'Italie, l'Afrique et le levant; à Corfou elle accroche une porte à l'Adriatique, commande en même tems à la côte orientale de l'Italie à la côte occidentale de la Grece, et bloque à volonté les trois seuls ports que possède l'Autriche, Venise, Trieste, Fiume!

l'occupation de Malte et de Corfou furent deux coups de maître frappés par l'Angleterre et que tous les intérêts de l'Europe défendaient de sanctionner; par là, la Méditerranée est devenue une mer fermée. En remontant vers l'Europe septentrionale, ns y retrouverons l'Angleterre établie sur les mêmes principes. A Jersey, elle observe, inquiète les côtes de France et intercepte la navigation; elle y a un observatoire sur Cherbourg: elle s'est fait céder l'île de Ferroe par le Danemarck: de ce point elle peut intercepter tout navire qui tenterait de s'échapper par le Nord en évitant la dangereux passage de la Manche. A Heligoland elle observe les embouchures de l'Elbe et du Veser, principaux débouchés de l'Allemagne, et surveille le Nord, dont les flottes après avoir franchi le Sund ne pourraient se soustraire à la station d'Heligoland. Le choix de cette station est un trait de rare habileté. Elle est destinée principalement contre la Suède le Danemarck et la Russie que l'Angleterre a trouvé plusieurs fois prets à se réunir contre elle. Telle est cette chaine de postes que l'Angleterre s'est fait autour du Monde: fut il jamais rien de mieux calculé, de mieux lié ensemble, de plus favorable au propriétaire, de plus facheux pr les adversaires

L'Angleterre est placée de manière à pouvoir bloquer presque tous les contours de l'Europe et les passages principaux de ses mers sans un grand déplacement. Dans quelques heures, ses flottes sont sur les côtes de Hollande et de France: du haut de ses côtes elle observe tous les mouvemens de celles de France; à Jersey, elle a un observatoire sur Cherbourg: devant Brest et Rochefort, ses flottes ses flottes sont presque comme à Plymouth. A Lisbonne elle observe le Ferrol, et Cadix à Gibralter: à Malte elle interdit la Méditerranée aux flottes françaises et espagnoles; elle bloque Toulon et la côte de l'Espagne, ses relâches sont par tout, ses approvisionnemens sont sous sa main. Cet état de ~~contact~~ voisinage et de contact avec l'Europe donne de grands points d'appui à la puissance maritime de l'Angleterre; Le noeud il n'en est de même dans un autre hemisphère. Là l'Ang. perd les avantages qui la rendent si redoutable aux marines de l'Europe; là à son tour elle est éloignée de chez elle

La Russie est défendue par un climat, et par un grand éloigne=
=ment du reste ~~de l'Europe~~ du Monde; elle a pour elle l'espace
et le tems; et si elle en arrive fatiguée aux pieds d'un rempart
de glaces. Les ombres de Charles XII et de Napoleon errent devant ses
frontières comme des spectres chargés ~~d'apprendre~~ de rappeler
aux téméraires le sort qui les attend dans ces contrées funestes;
terrible privilège dont la Nature l'a dotée. on ne peut y jamais
aller rendre le mal, qu'elle peut toujours venir faire. Dites
en quel nombre, en quel tems, sur quels points ~~on~~ irez la frapper
ses espaces sont si ~~grandes~~ vastes, que la plus grande armée
la plus formidable par le talent et par la bravoure,
celle de Nap. finit par ne ressembler sur la carte de la
Russie, qu'à une traînée de ~~pau...~~ fourmis gravissant
une montagne. Une petite armée ne peut rien contre
la Russie, elle est comme si elle n'était pas: une
grande ne peut pas subsister, l'étendue du territoire
permet de tourner les ailes des assaillans, de couper
leurs communications: les subsistances manquent, leur
transport est pénible: on se trouve dans des mers de
sable, d'éternelles forêts de sapins noircissent l'horizon;
une population fuit ou s'arme à l'aspect de
l'étranger: moeurs, langage, alimens tout diffère de
l'Europe; c'est un autre univers; un printems tardif touche
à un hiver précoce; le peu de mois propres à l'action se
consument à s'approcher des frontières, et quand on y touche
l'aiguillon des aquilons ~~engourdit~~ vient bientôt engourdir les bras des
assaillans et ensevelir sous des montagnes de neige les travaux
de la campagne; les frimas, vengeurs de la Russie, plongent
dans un ... monceaux de glace; tout s'éteint tout expire
sous ce ciel impitoyable: telle est une guerre contre la
Russie. Voyez si la par là la Nature ne l'a pas déclarée
inattaquable, inabordable, si elle n'y tient pas un

~~Hommes~~ toujours ouverts des tombeaux par ses ennemis! 14

Les deux pivots de la puissance anglaise sont sa marine et son commerce, deux causes qui réagissent l'une sur l'autre: la marine défend et protège le commerce, à son tour, le commerce alimente la marine. Quand un Pays a la plus grande partie de ses intérêts ~~principaux~~ en dehors de lui-même, qu'elle que soit sa puissance, il est dépendant: or telle est la position de l'Angleterre. Son commerce embrasse le monde, il est vrai: mais par là même elle dépend jusqu'à un certain point, de tout le monde; il faut qu'elle ménage chacun de ceux chez lesquels quelques-uns de ces intérêts se trouvent en dépôt, et dont il n'est pas un seul de ces dépositaires, quelque faible qu'il soit, qui ne puisse la blesser dans ses intérêts. C'est contre elle que fut créé le système continental, pensée vaste, qui a survécu à son auteur, et qui ne pourra jamais être tout-à-fait éteinte, pensée qui a placé son auteur au-dessus de tous ceux qui avaient cherché le côté faible de l'Angleterre. L'histoire ~~nous montre que~~ le rôle indéfectible de l'Angle. a toujours été, depuis Guillaume III, de soutenir les faibles contre les forts, ~~et~~ de ~~tous~~ les premiers unis ensemble. La Nature a tracé ce système devant les yeux de l'Angle. elle ne peut ~~le~~ passer, sans la sentir protester contre cette déviation. En tirant de ce principe la conséquence naturelle, on trouve donc que l'Ang. doit faire contre les forts d'aujourd'hui ce qu'elle a fait contre les forts d'autrefois, et comme ce fort est incontestablement la Russie, il est également naturel de conclure que la résistance, ~~la~~ l'opposition, la résistance de l'Angle. à l'égard de la Russie, forment le fonds actuel et systématique de la politique Anglaise. Trois points forment le fonds indéfectible de la politique anglaise: 1. Le maintien de la paix sur le Continent 2° La défense des principes sociaux et des libertés publiques dans tout l'Univers. 3. L'opposition constante à tout pouvoir susceptible d'opprimer le Continent.

la lapitude du joug, et la superiorité en population et en civilisation.

La Revolution se compose 1° du grand mouvement
du monde, de ce grand drame de notre âge dont cette
revolution forme une scène. 2° de la lapitude des souffrances
de la Grèce 3° de l'inegalité de sa civilisation et de sa
population avec ses oppresseurs. Les Revolutions actuelles
se composent du changement inevitable produit dans le
Monde par les progrès successifs de l'esprit humain depuis
la renaissance de l'ordre social, et sur-tout depuis l'époque
des grandes decouvertes qui eurent lieu du 15.me au 16. siècle
Les Grecs se sont sentis plus forts que ceux auxquels ils n'avaient été
soumis que comme étant les plus faibles: aucun autre lien
que la force n'existait entre eux, ils l'ont rompu: quand l'heure
est arrivée, ils ont fait ce que leur force nouvelle leur
revelait qu'ils pouvaient faire: c'est la scène de l'A-
=merique à l'égard de l'Espagne, transportée en Grece, non
point par des carbonaris, mais par la nature même des choses.
Le sort des Grecs était celui d'hommes qui n'ont d'autres droits sociaux
que la vie et! qu'elle vie encore! Une vie precaire, soumise à toutes
les fantaisies d'hommes sans frein, parce qu'ils sont sans lumières; une
vie considerée comme d'un moindre prix que celle du dernier de la Nation do-
=minatrice, et de nature à ne pouvoir jamais être mise en parallèle avec
celle d'aucun des maitres: d'ailleurs aucun droit dans la Cité, une proprié-
=té mal assurée par les lois, mal defendue par les magistrats était
tout ce qui revenait aux Grecs. Personne, j'en suis sur ne voudrait subir
le gouvernement turc, comme sujet, d'ailleurs en ayant part à
ses avantages, comment pourrait-on vouloir subir l'esclavage même
des Turcs. La legitimité par telle qu'elle existe dans les sociétés policées,
formant un lien favorable au peuple comme aux Princes, servant de sauve-
-garde à leurs droits respectifs et à leur tranquillité mutuelle, est un
bienfait social, une propriété nationale: Mais qu'est ce que cela
a de commun avec les grecs qui n'ont qu'une existence permissive,
une tolerance d'existence, et la faculté de vegeter à l'exemple et à côté
des plantes? Le Sultan est legitime par les turcs avec lesquels il vit
dans une société de lois civiles et religieuses; mais il n'est legitime par les

grecs, que comme un capitaine negrier l'est pr les hommes qu'il a volés aux rivages d'Afrique de l'Afrique.

l'Europe est tourmentée d'un sentiment penible, et malheureusement trop fondé en raison, celui de sa mauvaise organisation politique. Du fond du Nord s'eleve un geant d'une stature effrayante, avec un corps recouvert d'une armure impenetrable donnée pr la nature, d'un poids oppressant pr tout ce qui l'environne, d'une influence qui se fait ressentir au loin comme de près et qui pr sa pression derange toute l'action politique du conti=nent. Si le ~~tel~~ Continent n'a pas encore reçu de la Russie un mal direct et materiel, il a du moins le mal de la peur et une peur habituelle est un grand mal, un mal très sensible: la Russie a banni de l'Europe la securité politique, celle-ci se sent reduite à regretter l'empire de Ma, que du moins on pouvait atteindre, et à regretter la perte de son ouvrage, qui devait fixer au loin le pouvoir qui aujourd'hui cause l'effroi universel et trouble la pensée de l'avenir. Dans cet état de choses ce qui peut arriver de plus favorable aux interêts de l'Europe et de plus secourable dans sa triste position, c'est sans doute la survenance d'un pouvoir capable d'ajouter à ses moyens de resistance contre le pouvoir superieur qui la gêne, en attendant qu'il l'opprime. La Russie pese sur toutes les parties du Continent, mais elle ne peut agir que sur la partie meridionale de son empire, celle qui touche à la Turquie. Observons que pr la pente naturelle des choses, les grands interêts de la Russie se deplacent, et passent du Nord au Midi: c'est la loi de la Nature, qui a ~~vol~~ voulu que le midi attirat toujours le Nord, et que lui-même n'y remontât jamais. Quand la Suede etait une grande ~~nation~~ puissance militaire rivale de la Russie. Alors Pierre batissait Peterbo. et y fixait le siege de l'Empire; l'idée repondait aux besoins du tems. Mais depuis que la Russie acquis la Crimée et les provinces du midi de la Pologne: depuis que Catherine a commencé de ~~grandes~~ les fondations de grandes cités, dans des contrées d'un climat heureux et d'un sol fertile, les affaires de la Russie ont pris insensiblement la direction du Midi, et l'idée de Pierre en placant Peters. à l'extremité de ce vaste Empire a perdu de sa verité pr le cours du tems: la Rus. se trouve donc avoir acquis de grands interêts dans le midi de l'Europe, et cette acquisition doit lui faire eriger son influence de ce côté; ~~aussi a-t-on vu ses ministres~~ il est donc du plus grand interêt de l'Europe qu'il existe de ce côté un pouvoir qui puisse arrêter ce nouvel empietement: ce pouvoir se trouvait avant la Revolution de la Grèce dans la Turquie. La Turquie a rempli en effet cette

destination: mais pr le cours des evenemens qui ont elevé la puissance russe, et qui ont deprimé la sienne: pr les progrès que la Russie a faits dans la civilisation, et pr l'absence de tout espèce de progrès de la part de la Turquie, celle-ci n'est plus en état de remplir l'emploi de barrière du Midi contre la Russie. comment ceux qui n'ont pas pu se defendre contre des insurgés grecs pourraient-ils arreter le torrent le torrent de la Russie? Pr consequent la survenance de la Revolution grecque, destinée à faire remplacer un membre mort du corps de l'Europe pr un membre doué de tous les attributs de la jeunesse, entre très avant dans les interêts de l'Europe, et sous ce rapport, le Revolution de la Grèce est un coup du sort en faveur de l'Europe, une veritable bonne fortune qui ~~semble ménagée~~ pr son bon genie et qui vient lui offrir et lui donner sans frais, ce qu'elle cherchait bien inutilement en Turquie, et ce que sans cette Revolution elle n'aurait jamais trouvé. le changement sera doublement avantageux pr l'Europe: car elle lui donnera deux defenseurs, au lieu d'un, du coté ou la Russie pèse le plus, et pr là la resistance se trouvera proportionnée à la pression. car les Turcs ne feront que repasser en Asie: en perdant la Grèce, ils quitteront l'Europe, il est vrai, mais ils ne perdront point pr cela; ils garderont leur empire asiatique, ~~de la Meditan~~ qui s'etend sur toutte la cote de la mer noire opposée à la Russie, et sur toutte la cote asiatique de la Mediterannée: pr consequent les abords de cette mer, et les chemins qui y mènent auront un double gardien, l'un en Grèce, et l'autre en Asie. Dans ce systeme la Grèce deviendra le soutien de la Turquie contre la Russie, à la merci de laquelle elle est livrée aujourd'hui. C'est ainsi qu'en creusant les questions, en recherchant leurs differentes faces, on finit pr y decouvrir des rapports nouveaux, et pr y reconnaitre que souvent les hommes voient des pertes dans ce qui est susceptible de leur apporter des avantages, et pr defaut de reflexions suffisantes se battent pr des objets qui ~~avaient~~ sont faits pr les rapprocher et les reunir. La Politique anglaise s'est ~~relachée~~ de ses rigueurs à l'egard des grecs, maintenant il y a de sa part ~~neutralité~~ réele et effective, les blancs des Grecs ne sont plus violés. l'Angleterre a ~~fait~~ ~~ouvrir~~ vu les grecs prendre le dessus sur leurs adversaires, sa politique a changé avec la fortune, ou plutot elle l'a suivie: ce changement peut aussi provenir de ce que l'Angleterre a pu croire avoir trouvé dans la Grèce ce qu'elle cherchait en vain dans la Turquie. (4

Depuis le Congrès de Vienne et la chute de Nap., l'Europe est dans la
situation politique la plus compliquée, et la plus embarassante pr
ses chefs: pendant long-tems s'opposer à la France et sur-tout à Nap. a
été toute la politique de l'Europe, alors elle était une et claire: le
renverser était le but, et le comble du bonheur: pr cela toute alliance,
tout moyen étaient bons; on ne compte pas vis-à-vis d'un ennemi
que ~~tout~~ invité à détruire, c'est ~~tout ce qu'il~~ faut. L'adversaire abattu,
la reflexion revient, et les choses reviennent suivant leur nature; elle n'était
que voilée et ses effets seulement suspendues. Na. renversé, les alliés
après les epanchemens d'une joie mutuelle, se sont mis à se regarder;
leur position respective s'est montrée, et ils ont vu deux pouvoirs
immenses, de nature differente, s'élever aux deux extremités de l'Europe
l'Angleterre, et la Russie; le produit net de leur travaux s'est trouvé
~~de n'être n'avoir fait~~ être, de n'avoir fait que se debarasser de
la personne de Nap.; car ils ont pu reconnaitre sur le champ,
que leurs embarras, et leur assujetissement n'avaient fait que
changer de nom et de lieu.

(4). Quel est l'objet constant, necessaire de la politique Anglaise?
L'opposition à la Russie: elle avait esperé trouver un contre-poids
dans la Turquie, c'était aussi l'espoir de l'Autriche, l'evenement
leur a prouvé qu'elles s'étaient tromppées: la Grèce se presente
sous des auspices plus favorables, l'Angleterre, qui est à l'abri des
coups de la Russie, se rapproche, et fait en cela ce que lui dicte
une politique prevoyante. l'Angleterre jugeait aussi que la Révolution grecque,
donnant ouverture à l'intervention de la Russie, ne lui donnat beaucoup trop d'extension.
on voit dans l'insurrection grecque 1° l'agrandissement territorial de la Russie
2° son agrandissement de credit par son protectorat sur la Grèce, sur-tout si sa
protection la faisait triompher. 3° la perte du contre-poids contre la
Russie, qu'elles avaient placé dans la Turquie. Quand les Grecs avaient

n'avaient pas encore l'énergie qu'ils ont montrée, l'Angleterre n'a pas
dû se tourner de leur côté, en abandonnant ses alliés et les adversaires
qu'elle préparait à la Russie. L'horizon s'est éclairci à ses yeux, il devrait
aussi être fort clair aux yeux de tout le monde, sa nouvelle
clarté laisse apercevoir distinctement cette grande vérité que l'Europe
approuvée par la Russie, a le plus grand intérêt au succès de la
révolution de la Grèce, et à l'établissement de ce nouvel état
depuis la pointe du Peloponèse jusqu'au Danube et au Bosphore. Il n'y a
plus que cela de vrai et d'utile à l'Europe; il est à désirer que
cette opinion ~~en Europe~~ se généralise en Europe, et y devienne
classique, elle est élémentaire dans la nouvelle situation de l'Europe;
j'ajouterai que la formation d'un grand gouvernement civilisé en
Grèce sera mille fois plus profitable à l'Europe, comme commerce que ne
peut jamais l'être la Turquie, qui n'a que très peu de goûts communs
avec l'Europe; et cependant c'est la communauté de goûts qui fait le
commerce; un peuple européen prêtera bien plus à l'extension du commerce
La Révolution de la Grèce présente donc à l'Europe un double sujet de
sécurité et de satisfaction dans l'avenir. La Révolu. de la Grèce n'est pas comme
celles d'Amérique ou d'Espagne, dans lesquelles le peuple, identique
d'origine, de religion, de langage et de mœurs avec le souverain se soustrait
à son autorité, ou bien se borne à le modifier; dans lesquelles encore
un peuple se sépare violemment du peuple auquel il devait l'existence,
et avec lequel il vivait dans l'état de famille comme il est arrivé
entre les deux Amériques, dont la population et l'état social étaient
les produits directs de l'Angleterre et de l'Espagne: leur séparation
était une ~~vraie~~ guerre civile. Au contraire dans la révolution Grecque, c'est
un peuple qui, asservi par la force, se sert à son tour de la force
pour se soustraire au joug pesant d'un autre peuple, auquel non
seulement il ne doit pas l'existence, mais avec lequel il n'a aucun
point de contact. Ce n'est plus qu'un esclave usant du droit natu-
=rel de briser une chaine qui lui a été imposée contre tous les droits
de la nature. Elle ne renferme en elle-même aucun principe qui puisse donner
ouverture au droit d'intervention. Elle sera une sécurité pour l'Europe
en gardant une de ses frontières. Toute nation a eu ~~son~~ ses éclipses, la nôtre
est terminée: un jour aussi pur que celui qui éclaira notre premier âge, s'élève
~~sur~~ et de lui cédera ~~en rien~~ pas en éclat.

Quand les operations interieures d'un gouvernement sont directement contraires au salut de l'Europe, il est des droit et du devoir de tous de recourir à des moyens preservatifs, et d'abattre ce gouvernement par la force des armes; mais pr justifier une pareille démarche, deux choses sont toujours necessaires 1 l'existence du mal 2o sont existence à un tel degré qu'il y ait indispensabilité de recourir à la force des armes. C'est alors seulement qu'une nation peut justement intervenir dans les affaires d'une autre: sans cette restriction, l'independance des nations ne serait qu'un vain mot, et une nouvelle source de guerre menacerait la stabilité des gouverne=mens de l'Europe. Ce qui veut dire en deux mots. La société a le droit de detruire ce qui detruit la société. Si le mode de Gouverne=ment qu'une nation a choisi et qu'elle a cru devoir choisir, offusque des etats constitués sur d'autres principes, pr cela il n'est pas antiso=cial. Si donc le Gouverne. de la Grèce est constitué de manière à contrarier les gouts personnels des chefs des etats voisins, il n'en resulte aucun droit pr intervenir pr la force dans les affaires de la Grèce: si les etats sont libres dans leur administration exterieure à plus forte raison le sont-ils dans leur organisation interieure, le même principe d'independance nationale couvre l'une et l'autre. Si les etats voisins apercevaient dans les etablissemens de cette nature un principe de contrariété, ou de deplaisance avec leurs etablissemens propres, ou bien avec leur propension propre etc. le droit d'intervention ouvre la porte à l'injustice et à des luttes interminables. Il s'en suivrait du principe contraire que le Monde ne pourrait reconnaître légale=ment et avec securité, qu'une forme semblable de gouvernement et que la violence serait un droit réel à l'egard de tous ceux qui en suivraient un autre. Quelle loi a statué que le genre humain serait en tous lieux gouverné de la même manière.

Qu'as-tu fait, ah! qu'as-tu fait ma J.? tu voulais me recompenser et tu m'as perdu. Je suis ivre ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulais soulager mes maux! cruelle! tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes lèvres; il fermente, il embrase mon sang; il me tue; et ta pitié me fait mourir. O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de delire et d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame; et tant que les charmes de B y seront gravés, tant que ce coeur agité me fournira des sentimens et des soupirs, tu seras le supplice et le bonheur de ma vie. Helas! je jouissais d'une apparente tranquillité; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurais plus d'un sort auquel tu daignais presider. J'avais domptés les fougeuses saillies d'une imagination temeraire; j'avais couvert mes regards d'un voile et mis une entrave à mon coeur: mes desirs n'osaient plus s'echapper qu'à demi; j'étais aussi content que je pouvais l'être. ——

En approchant du bosquet j'apperçus, non sans une emotion secrete, des signes d'intelligence, des sourires mutuels, et les coloris de tes joues prendre un nouvel eclat. En y entrant je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, et, d'un air plaisamment suppliant, me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassai cette charmante amie; et toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne sont rien que ce que le coeur les fait être. Mais que devins-je un moment après quand je sentis — ta main me trembler — un doux frémissement — ta bouche de rose — la bouche de B — se poser, se presser sur la mienne, et mon corps serré dans tes bras.? Non le feu du ciel n'est pas plus vif, ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblerent sous ce toucher delicieux. Le feu s'exhalait avec nos soupirs de nos lèvres brulantes, et mon coeur se mourait sous le poids de la volupté — quand tout-à-coup

je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, et tomber en défaillance. Ainsi le plaisir éteignit le plaisir, et mon bonheur ne fut qu'un éclair. A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur — c'est un tourment terrible — Non, garde tes baisers je ne les saurez supporter — ils sont trop âcres — trop pénétrants; ils percent, ils brulent jusqu'à la moëlle... ils me rendraient furieux. Un seul, un seul m'a jeté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même et je ne te vois plus la même; mais je te sens et te touche sans cesse unie à mon sein comme tu fus un instant. O. B. quelque sort qui m'annonce un transport dont je ne suis plus le maître je ne puis plus vivre dans l'état où je suis et je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds ou dans tes bras.

J'arrive plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asile: B: me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore le flambeau de l'amour guidait mes pas, et j'ai passé sans être apperçu. lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brulans; toi qui vis naître et nourrir mes premiers feux, pr la seconde fois tu les verras couronner; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur et voile à jamais les plaisirs du plus fidèle et du plus heureux des hommes. Que ce mistérieux séjour est charmant! tout y flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore. O. B! il est plein de toi, et la flamme de mes désirs s'y répand sur tous tes vestiges: oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose et plus léger que l'Iris, s'exhale ici de toutes parts; j'y crois entendre le son flatteur de ta voix. toutes les parties de ton habillement éparses, présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles

recelent : cette coëffure legere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir : cet heureux fichu contre lequel une fois au ~~même~~ moins je n'aurais point à murmurer ; ce deshabillé elegant et simple qui marque si bien le goût de celle qui le porte ; ces mules si mignones qu'un pied souple remplit sans peine ; ce corps si delié qui touche et qui embrasse. Ou elle taille enchanteresse ! — au devant deux legers contours — O spectacle de volupté ! — la baleine a cedé à la force de l'impression — Empreintes delicieuses, que je vs baise mille fois ! Dieux ! dieux ! que sera-ce quand Ah je crois deja sentir ~~le~~ ce tendre coeur battre sous une heureuse main ! Ju ! ma charmante B, je te vois, je te sens partout je te respire avec ~~l'esprit~~ l'air que tu as respiré : tu penetres toute ma substance ; que ton sejour est brulant et douloureux pr moi.

~~Les uns voient~~ Le classique et le romantique sont devenus les tours de Babel litteraires; c'est tout à fait la confusion des langues. Les uns voient le genre Romantique dans l'exaltation idéale et l'enthousiasme contemplatif; les autres dans le naturel ignoble, le trivial et le vulgaire. ~~Ici l'on~~ Celui-ci le trouve dans les pensées religieuses des nuits de Young; celui-là dans les peintures obscènes de Manon Lescaut; Ici l'on pretend qu'il n'est que dans l'absence de toute regle et de toute convenance, là, on assure qu'il n'est que dans les hautes rêveries de l'ame dirigées toutes vers un but celeste. ~~Celui-ci~~ d'autres disent, que c'est une litterature née de la revolution qui veut retablir l'ancien régime, avec ses vieux prejugés, ses lois feodales, et son fanatisme religieux. Le Romantisme, selon les uns est donc une puissance anarchique et monstreuse qui doit naissance à la revolution, qui est l'ennemie de toute régle, et qu'il faut repousser parce qu'elle veut renverser tous les sages principes. Le R. selon les autres, ne se complait que dans les tems chevaleresques avec les traditions anciennes, les chroniques, les legendes et toutes les superstitions du moyen age. Les Ro. disent que Boileau n'etait qu'un ennuyeux pédagogue, Racine qu'un genie étroit, Cor qu'un declamateur ampoulé, Mo. qu'un petit esprit. Le Ro est l'élan passioné d'une ame grande et ~~sublime~~ religieuse vers le sublime et l'infini: il consiste à élever constamment sa pensée hors du cercle étroit de l'existence commune; son principal objet est de sonder les mystéres de l'ame et de developper les grandes passions du cœur. Il consiste à rattacher ~~les~~ continuellement les choses de la terre aux choses du ciel, à offrir aux misères de la vie presente les consolations de la vie futures. Mais selon les autres

c'est l'absence de toute règle et de toute mesure, l'oubli de toute convenance, l'éloignement pour tout plan sage et médité, l'admiration pour toutes les monstruo=sités présentes et le dédain pour tous les talens passés.

Aujourd'hui prêter à la poésie des couleurs plus variées et plus fraîches; faire planer sur ses vastes domaines la pensée religieuse; imprimer à notre langue une allure plus franche, plus décidée et plus hardie; rajeunir une littérature presque épuisée dans sa sève; livrer un nouvel univers au génie; purifier et multiplier en même tems les sources des images et des comparaisons: élargir la scène française, en retremper quelques ressorts, l'enrichir de caractères nou=veaux; préférer de marcher sous les inspirations de la Religion et des souvenirs qui sont les nôtres, que d'obéir servilement à des impressions étrangères; vivre enfin quelquefois de notre propre fonds: telle est le but qu'elle s'est proposé!

J'ai reçu toutes tes lettres; mais aucune n'a fait sur moi l'impression de ta dernière. Y penses tu, mon adorable amie, de m'écrire en ces termes? crois-tu donc que ma position n'est pas déjà assez cruelle, sans encore accroître mes regrets et bouleverser mon âme? Quel style! Quels sentimens que ceux que tu me peins! ils sont de feu: ils brûlent mon pauvre cœur. Mon unique Jo. , loin de toi il n'est pas de gaîté: loin de toi le monde est un désert où je reste isolé, et sans y trouver le douceur de m'y épancher. Tu m'as été plus que mon âme, tu est l'unique pensée de ma vie. Si je suis ennuyé du tracas des affaires, si j'en crains l'issue, si les hommes me dégoûtent, si je suis prêt

à maudir la vie, je mets la main sur mon cœur : ton portrait y bat, je le regarde et l'amour est p. moi le bonheur absolu et tout est néant parmis le tems que je me vois absent de mon amante. p. quel art as-tu su captiver toutes mes facultés, concentrer en toi toute mon existence morale ? c'est une amitié, une douce amie, qui ne finira qu'avec moi. Vivre p. Jo. voila l'histoire de toute ma vie ! j'agis p. arriver près de toi, je ne meurs p. t'approcher. Que de contrées, que de pays me separent ! Que de tems avant que tu ne lises ces caractères, faibles expressions d'une âme emue où tu regnes ! Ah, mon adorable J. . je ne sais pas quel sort m'attend : mais s'il m'éloigne plus long-temps de toi, il me serait insupportable ; mon courage ne va pas jusques-là. Il fut un tems où je m'enorgueillissais de mon courage, et quelquefois en jetant les yeux sur le mal que pourraient me faire les hommes, sur le sort que pourrait me reserver le destin, je fixais les malheurs les plus inouis sans froncer le sourcil, sans me sentir étonné. Mais aujourd'hui l'idée que ma J. pourrait être mal, l'idée qu'elle pourrait être malade, et surtout la cruelle, la funeste pensée qu'elle pourrait m'aimer moins, fletrit mon âme, arrête mon sang, me rend triste, abattu, ne me laisse pas même le courage de la fureur et du desespoir. Je me disais souvent jadis : les hommes ne peuvent rien sur celui qui meurt sans regret : mais aujourd'hui mourir sans être aimé de toi, mourir sans cette certitude, c'est le tourment de l'enfer, c'est l'image vive et frappante de l'anéantisse=ment absolu. Il me semble que je me sens étouffé. Mon unique compagne, toi que le sort a destinée p. faire avec moi le voyage penible de ma la vie, le jour où je n'aurais plus ton cœur serait celui où la nature aride serait p. moi sans chaleur et sans végétation.

Je m'arrête ma douce amie, mon âme est triste, mon corps
est fatigué, mon esprit est étourdi; les hommes m'ennuient,
je devrais bien les détester ils m'éloignent de mon cœur.
Pardonne moi, je délire: la nature est facile pr qui sent
vivement, pr celui qui tu animes.

Je pris en main tes intérêts
Les modèles en tout genre ont devancé les préceptes: le génie a considéré la Nature,
et l'a embellie en l'imitant: des esprits observateurs ont considéré le génie, et ont
dévoilé pr l'analyse le secret de ses merveilles. En voyant ce qu'on avait fait
ils ont dit aux autres hommes: Voilà ce qu'il faut faire; ainsi la poésie et l'élo-
-quence ont précédé la poétique et la rhétorique. Euripide et Sophocle avaient
fait leurs chefs d'œuvre, et la Grèce comptait près de deux cents écrivains
dramatiques lorsque Aristote traçait les règles de la Tragédie; et Hom
avait été sublime bien des siècles avant que Longin essayât de définir
le sublime. Quand l'imagination créatrice eut élevé ses premiers monumens
qu'est-il arrivé. le sentiment général fut sans doute celui de l'admiration.
l'art comme tous les autres, s'est formé pr la succession et la comparaison
des idées, pr l'expérience, pr l'imitation, pr l'émulation. Shakespeare
Milt. ont manqué de la conception d'un ensemble; mais leur génie
leur a fourni ces détails, où règne le sentiment du beau; et les règles
ne sont autre chose que ce sentiment réduit en méthode.
Au moment où le génie s'éveille chez une nation, les premiers qui en
ressentent l'inspiration puissante, s'emparent nécessairement
de ce que l'art a de plus heureux, de ce que la Nature a de plus
beau. Ceux qui viennent après eux, même avec un talent égal ont
déjà moins d'avantages; la difficulté devient plus grande en même
tems que les juges deviennent plus exigens. On rejette au jour d'aujourd'hui
les règles comme les tyrans du génie quoiqu'elles ne soient en effet que
ses guides.

Lorsque l'on considère que la plupart des découvertes nouvelles tournent au malheur des peuples, on est tenté de se ranger à l'avis des hommes qui voudraient que le genre humain fût stationnaire. Indépendamment de toute considération, l'invention de la poudre a toujours été un bienfait pour l'humanité puisqu'elle a contribué à renverser la barrière qui séparait les seigneurs et les vassaux, et à ramener l'égalité entre les uns et les autres en égalisant leurs armes sur le champ de bataille; mais si l'égalité des armes a ramené l'égalité de fait le jour du combat, une autre découverte plus puissante que la poudre, l'imprimerie a mis le genre humain à portée de reconquérir l'égalité de droit, l'égalité devant la loi.

Dans ce que la proscription ecclésiastique a de plus cruellement raffiné, il faut d'abord placer le droit que se sont arrogé les papes de dégager les sujets de leurs sermens envers ~~leurs~~ les souverains et de transférer à d'autres princes la couronne dont ils dépouillent leur ennemi. Ainsi Innocent met l'Angle. en interdit et en transfère la couronne à Philippe Auguste. Les détractions n'ont d'effet qu'autant que des circonstances en secondent l'exécution; mais l'ambition des princes se garde bien de mettre en doute les droits des papes sur les couronnes, lorsque l'usage de ces prétendus droits a lieu en leur faveur. Combien les peuples ne sont-ils pas à plaindre lorsque le nom de la religion vient appuyer la tyrannie, lorsque la cruauté des princes est sanctifiée par l'Eglise: lorsque Adrien IV, p. ex. donne l'absolution aux soldats de Frederic-Barbe. en declarant que verser du sang pour maintenir le pouvoir des Princes c'est venger les droits de l'empire. Comment ce qui doit être le moins inoffensif, ou le plus pacifique, le plus indulgent sur la terre, peut-il dicter le même langage, inspirer les mêmes fureurs que les plus fougueuses des passions humaines. C'est une pensée effrayante qu'indépendamment de tous les maux physiques auxquels l'homme est condamné par la Nature, et de toutes les douleurs sociales auxquelles il est exposé comme membre d'un corps politique, il ait de plus le pouvoir et par ainsi dire la vocation de faire jaillir du sein des choses les plus salutaires, de fécondes sources de malheurs, vocation cruelle

vocation cruelle, qu'il semble être toujours impatient de remplir.
Par quelle fatalité la religion, qui devrait être la consolation de l'homme dans ses peines, a-t-elle attiré sur lui tant de souffrances? Par quelle contradiction inexplicable, quand le Christianisme commande aux hommes de s'aimer en frères, voit-on ses frères dénaturés se déchirer entre eux comme les plus cruels ennemis. Le point principal qui distingue le Chris. des religions anciennes, c'est qu'au lieu d'avoir été établi pr influer sur les affaires de ce monde, il s'occupe spécialement des affaires d'une autre vie. Le Chris. ne connaît, pr arriver à cette autre vie, qu'une route celle qu'il trace lui-même; et dans le désir d'appeler tous les hommes au bonheur qu'il leur prépare, il va jusqu'à vouloir forcer leur résistance et devient cruel par humanité. On est de nos jours arrivé à une doctrine plus douce et surtout plus politique; c'est de n'interdire l'accès à aucune religion, et de ne soumettre à la surveillance de la loi que les actes qui porteraient atteinte à la paix de la société.

Exp. Com

Quatre sortes de puissances, sont nécessaires pr composer le bien-être d'un état, la puissance de l'argent, la puissance du glaive, la puissance d'un bon système politique, la puissance de l'opinion. État financier Si de nombreux exemples n'avaient, dès long-temps, fait connaître qu'elle influence exerce sur la destinée des peuples l'administration de leurs finances, les derniers 25 ans qui se sont écoulés offriraient seuls sur ce point les plus grandes et les plus terribles leçons. On ne saurait trop le redire aux souverains et aux peuples; c'est le désordre des finances qui est presque toujours l'occasion ou le prétexte des révolutions intérieures des états; c'est ce désordre qui en rompant tous les liens de la foi publique amène les troubles civils, la chute des familles régnantes, et tous les excès de l'anarchie. Cette même

cause si fatale au bonheur des nations, ne l'est pas moins à la puissance des gouvernemens. Le rapport intime de l'étendue de la puissance d'un Gouvernement avec l'état de ses finances est un de ces points fondamentaux ~~sur lequel~~ lesquels, dans l'organisation de l'Europe moderne, il ne peut y avoir ni doute ni contestation. pr apprécier les forces respectives des gouvernemens entre eux, le premier objet qu'il importe de considérer est ainsi la situation de leurs finances, à laquelle se lie essentiellement celle de leurs forces. C'est là une vérité qu'il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'établir par des raisonnemens, il ne faut pr en avoir une confirmation nouvelle, que donner quelque attention aux faits qui sont encore sous nos yeux. Dans les dernières guerre l'arme la plus terrible qui ait été employée contre la France furent sans contredit les finances de l'Angleterre. Quoiqu'il soit impossible de constater avec une précision rigoureuse le montant de la dette de chacune des principales puissances de l'Europe et même de celle de l'Angleterre, malgré l'espèce de publicité donnée à la plus grande partie des opérations de son gouvernement, les aperçus généraux, mais évidens et incontestables, que nous venons de présenter n'en établissent pas moins la démonstration d'une différence extrême toute à notre avantage, entre la position de la France et celle de ces divers états. une responsabilité ministérielle et un respect inviolable pr la foi publique sont le principe fondamental de toute administration financière. La source de tous les maux attribués au dérangement des finances, et le principe même de ce dérangement ont toujours été dans l'inexactitude du gouverne. à remplir ses promesses. Le capital de la dette ~~exi~~ constituée et exigible de la France, répond à peu près au produit de 4. années de son revenu. C'est aujourd'hui un point reconnu que les finances d'un gouver. ne doivent pas être regardées, comme étant dans un mauvais état, par cela seul que le gouve a une dette considérable. Il est démontré pr des faits qui n'admettent plus de contestation, que ce n'est point la quantité de la dette qui constitue la pauvreté ou la gêne, mais la pénurie des moyens pr faire face à cette dette ou le manque de propor=tion entre la dette et les revenus. C'est dans la ~~mesure~~ de cette pro=portion que se trouve celle de la puissance financière d'un état. On n'est point parti de ce principe pr asseoir des jugemens sur la puiss. finan. de l'Angle. Le Gt Anglais est chargé d'une dette qui est hors de toute comparaison avec celle des états les plus obérés, et cependant ce Gouv. n'éprouve aucun embarras dans sa marche; il multiplie à volonté ses efforts pécuniaires

selon la multiplication des obstacles que rencontre sa politique
extérieure, et il semble se jouer de tous les calculs. Quel est
ce talisman? le crédit public. Sur qu'elle base repose ce crédit?
sur la fidelité invariable du Gouvernement à remplir toutes
ses obligations; ~~toujours croissantes~~ Quel est son secret pr
pouvoir remplir des obligations toujours croissantes? l'emploi
habilement ~~ménagé~~ dirigé d'un bon système d'amortissement.
La Gra. Bre. seule a dans son crédit des ressources véritable=
=ment inépuisables, ou dont l'épuisement s'il est possible
ne peut avoir lieu que dans un tems qu'il n'appartient
pas à la prévoyance humaine de déterminer. mais cette
prospérité de l'Ang est en grande partie le résultat de l'accaparement
momentané du commerce du Monde. la cessation de ce monopole
universel peut y porter atteinte. la puiss. britannique est
élevée bien haut, mais le trône sur lequel sa grandeur repose
est formé de matériaux divers, dont plusieurs en se détachant
tour-à-tour, doivent sinon amener brusquement sa chute
du moins ébranler ses fondemens. En ne portant qu'à 18. milliards
le capital de la dette de l'Angle., 12. années du produit de ses
impôts tant ordinaires qu'extraordinaires maintenus pendant la
paix sur le même pied que pendant la guerre,
suffiraient à peine pr l'acquitter. considérant la question sous le
point de vue du crédit. Pr ce qui regarde l'Angle. le crédit y
a déjà opéré tous les ~~obstacles~~ miracles qu'il est possible
d'en attendre; que comme il ne peut plus augmenter, il court
risque de décroître; nécessairement il doit être fatigué usé
même pr l'excès de ses efforts; qu'ayant montré par les plus
étonnans effets toute la vigueur de la maturité, il doit
maintenant pencher vers la vieillesse et marcher plus ou
moins rapidement vers sa décadence.

II Etat Militaire. Dans l'ordre actuel du monde, l'état militaire embrasse
deux grands intérêts dont il doit être le gardien, l'indépendance continentale
et l'indépendance maritime. Les armées de diverses puissances se distinguaient autrefois
entr'elles par des différences essentielles dans leur organisation particulière et
dans le système de tactique qui réglait leurs mouvemens. On accorda
après une préférence marquée à l'organisation et à la tactique prussienne.
Quoiqu'il en soit, il en est résulté que toutes les armées européennes tant

à peu près aujourd'hui un même système, ou du moins que leurs
systèmes particuliers n'offrent entre eux que de légères dissemblances,
les points qu'il importe plus spécialement de considérer dans l'état
militaire d'une nation sont 1° la force numérique de l'armée
2° sa force morale 3° son matériel ; 1° Indépendamment du nombre
d'hommes dont se compose une armée sa force comparative doit
s'évaluer encore d'après une autre base. L'étendue plus ou moins grande
des frontières qu'un Gouvernement est obligé de défendre est comme une
sorte d'échelle qui peut servir à déterminer cette force et à en
établir la mesure. La force morale d'une armée se compose surtout
de la confiance des chefs dans leurs subordonnés, et de celle des subordonnés
dans leurs chefs. La Charte constitu. fait briller aux yeux du soldat au
des récompenses honorifiques ou l'attrait d'un avancement qui autrefois
lui était interdit, et n'offrait dans les armées, le ressort le plus puissant,
et le plus actif en ne leur montrant dans leurs chefs que des hommes sortis
du milieu de leurs rangs, et qui après avoir fait, dans les grades inférieurs
un glorieux apprentissage de la guerre, n'ont obtenu les grades supérieurs
que comme un prix accordé à la vaillance et au talent. Dans l'armée fran.
les chefs et les soldats sont dirigés par le même mobile, les chefs devenant
sous leurs ordres, des milliers d'hommes presque rivaux de leur gloire ; les
soldats en admirant leurs chefs, brûlant du noble désir de les égaler, et peut-être
de les surpasser un jour. Le droit commun à tous de parvenir aux grades
des plus élevés, le spectacle fréquent d'avancemens rapides auxquels
tous peuvent également prétendre ont pour résultat nécessaire
la composition d'un corps d'officiers tel, qu'il n'y a aucune
armée étrangère qui ne doive envier cet avantage à l'armée française
l'égalité des droits, accordée à tous les individus qui en font partie.
l'accès à tous les grades, à tous les honneurs, sont un puissant
aiguillon qui donne à leur activité naturelle un développement
inconnu aux autres nations. Là le simple soldat, comme son colonel
prétend à l'honneur et aspire à la gloire. Angleterre S'il est une nation qui
ait profité du conseil donné par l'oracle de Delphes au peuple d'Athènes, c'est la
Nation anglaise. Il semble que ce fut à cette nation que s'adressait l'oracle, lorsqu'il
répondait qu'il n'y avait de sûreté contre l'invasion de Xerxès que dans
des murailles de bois. Ce mur de bois a été élevé par l'Angle. autour d'elle
même, il est presque infranchissable. Les flottes britanniques, ne sont plus seulement

un rempart qui mette à l'abri des menaces étrangères; c'est un instrument rapide d'attaque comme de défense, qui va au loin, porter la guerre et prévenir l'agression. Tranquille au milieu de ses fortifications flottantes, l'Angle. y aiguise, comme dans un arsenal inaccessible, les armes avec lesquelles le Monde entier doit combattre pr sa cause. lorsqu'elle aperçoit sur l'horizon un point noir précurseur de l'orage, armée d'un conducteur électrique dont l'effet est toujours sur, elle fait, pr ainsi dire rebrousser chemin à la tempête et marque la contrée où elle veut en faire tomber les éclats; dix fois elle a ainsi déplacé les chances de la guerre et disposé sur des terres lointaines le théâtre où 20. nations se sont épuisées pr ses intérêts contre l'ennemi qu'elle pouvait craindre. Cet ennemi, c'est la France. Jamais haine d'une nation pr une autre n'a été si solennellement prononcée que celle du Gou. et du peuple anglais pr la Nat. fran. Tandis que les nations du Conti. soulevées tour à tour les unes contre les autres pr une influence étrangère, poursuivent et se disputent sur les terres européennes, une prétendue suprématie dont les suites seraient plus préjudiciables qu'utiles à la nation qui l'obtiendrait, le Gou. anglais, pr une marche constante et progre=ssive, est parvenu, en effet, à se saisir du sceptre du Monde, de ce globe d'or qui est un attribut expressif, un véritable emblème de la réalité, puisque seule elle entoure notre globe des liens de sa puissance, et que maîtresse d'immenses possessions dans les 4. parties du Monde, sa navigation étend autour d'elles comme un filet immense qui les tient toutes captives, dépendantes et dociles esclaves de sa volonté. C'est surtout à l'égard de l'Angle. qu'éclate dans toute sa force, le vieil axiome que l'état qui est maître de la mer, est maître de la terre. Tout plie sous sa loi; chaque gouverne. est forcé de lui donner un gage qui réponde de sa soumission. Ainsi la chimère de la Monarchie universelle s'est réalisée à Londres, tandis que tous les peuples soulevés en combattaient l'ombre sur le continent. La Paix n'a point d'autre objet pr l'Angle. que de consolider l'influence qu'elle a su acquise par la guerre.

Points de concordance entre la politique de la France et celle de l'Angleterre.

Il n'entre nullement dans les vues de l'Aut. ni dans celles de la Fr. de voir d'autres puissances dépasser certaines limites et s'élever à un point qui puisse les rendre moins accessibles et moins terribles. Assurée aujourd'hui contre ce retour de rivalité de la part de la Fra., nécessairement ajourné à une époque certaine, l'Anglet. doit mettre une grande importance à limiter l'excès d'accroissement de la Russie, de l'Au. et même de la Prusse, ou du moins à apporter à cet accroissement des modifications conformes à ses intérêts. La prépotence d'un état démesuré d'un Etat, quel qu'il soit blesse et doit blesser tous les autres. Du moment que la France est redescendue à un rang qui ne donne plus d'ombrage, c'est contre la puissance continentale qui approche le plus du degré de hauteur, dont la Fr. est tombée que doit se tourner la jalousie de l'Angleterre. C'est sur cet article que s'élève la question de la fixation des limites frontières de la Russie et à l'égard de laquelle l'Ang. et la Fr. ne peuvent manquer de s'entendre. D'après le même principe, il doit également entrer dans les vues de l'Angle. d'empêcher que l'Aut. ne porte plus loin ses acquisitions en Italie, et de faire décider de préférence en faveur des états secondaires les contestations sur des pays dont le sort n'est point encore déterminé. p. de dépendance. L'un des objets constants de cette puissance a toujours été de susciter à la France des guerres continentales, pr la distraire des soins et des efforts que sa marine réclame exige. De tous les points de dissidence le plus grave, est c'est la rivalité de commerce. Les lois fondamentales de ce Gouvernement appropriées à son sol, à son industrie, au commerce de ses habitans, le placent même en tems de paix dans un véritable état de guerre avec les autres nations. Sa persévérance à maintenir dans toute leur rigueur ses principes d'exclusion ou d'entraves, sans y déroger jamais en faveur de qui que ce soit, est le véritable fondement de sa prospérité et de sa richesse. Russie. Il est naturel qu'elle mettra dans tous les tems une volonté active à entraver l'accroissement de la population et de son territoire de puissance. pr rapport à l'Ang. son établissement dans la Mer Baltique doit déplaire à la Russie. Au dehors de cette mer, ces deux puissances n'ont point de fréquentes occasions de contact; mais cependant, il est, dans la Méditerranée, quelques possessions qui peuvent devenir un point de conflit entre entre elles. Telles sont pr exemple les îles ioniennes. Il est de la dans la convenance de la France de favoriser la Russie. pour les rapports maritimes, pr la rapprocher davantage des autres nations commerçantes et la mettre dans le cas de faire respecter son pavillon. Elle peut regarder la C. de Pet. comme un auxiliaire qui sera toujours prêt à se joindre à elle pr entraver l'agrandissement de l'Autriche. L'Autriche. Diverses raisons, mais notamment la possession d'un littoral assez étendu ~~en Amérique~~ sur l'Adriatique, en associant la cour de Vienne à la cause des nations commerçantes, lui donnent aussi un intérêt commun avec la France contre l'Anglet. La Prusse. Un pays ouvert de toutes

parts, comme la monarchie prussienne, ne peut point se rendre
independant d'un voisin redoutable qui en dirigeant sur ses
provinces une de ces nombreuses nuées de cosaques dont il dispose
peut lui causer en 24 heures des dommages que reparerait à peine
un demi siècle de patience et d'économie. Or, Berlin ne peut être
consideré, pr longtems du moins, que comme l'avant garde de
celui de Petersb. Dans le l'état actuel de l'Europe, le cab. de Ber
entre, comme partie avancée dans le système de celui de Peters=
=bourg et sa politique demeurera subordonnée à l'influence de
de la Russie. Les Etats d'Allemagne. La détermination dans laquelle il
semble qu'ils doivent avoir leur plus grande sureté est de se presser les
uns contre les autres à l'exclusion de l'Autriche, de la Prusse et de
Hanovre, de former une masse identique dont le principe ne soit
point alteré pr l'admission de puissances disproportionnées
et ensuite de fortifier cette union pr l'assentiment et l'accession
des états etrangers à l'Allemagne, qui sont le plus en état de les
defendre. L'une des premières conditions requises pr l'independance de l'association
doit être d'en exclure, tous les princes qui pr l'etendue de leurs posse=
=ssions, et de leurs forces, sont hors de toute proportion avec les
autres souverains de l'Alle. Une association de 30 pygmées et de 3 géans
ne pourra jamais offrir que le despotisme d'un côté et l'esclavage de
l'autre. Cet état ne cessera que les pouvoir, à côté des trois gouverne=
=mens, aujourd'hui maîtres de l'Alle. il s'elevera une quatrième puissance
également independante de tous trois, et formée pr la fusion
des états allemands du second et du troisième ordre, en un tout
compacte et solide qui ait son mouvement propre, sa volonté
libre, et qui ne puisse être le jouet ni l'instrument
d'ambitions étrangères. L'Espagne est la seule puissance dont
la marine jointe à celle de la France puisse esperer de mettre
quelques bornes aux envahissemens du Gouverne. Ang.
Etats Unis. De la communauté d'interet qui necessairement rapprochera
toujours de la France la nation americaine, il resulte que les Etats Unis
sont dans l'ordre actuel du Monde, un allié important qui autrefois n'exis=
=tait pas. La France doit les regarder désormais comme l'auxiliaire le plus
utile qu'elle puisse avoir dans les guerres maritimes; et comme de long
=temps le Gouver. Ame. ne donnera les mêmes craintes que le Gouver. Angl.
elle ne peut que desirer l'augmentation de sa puissance, pr cela seul
qu'elle amenerait une diminution proportionnelle dans l'exageration
de l'ascendant de l'Angleterre. Or, [illegible] un puissant auxiliaire pr

l'adjonction de la force croissante des etats unis. l'espagne ne peut tarder
à mettre un vif empressement à se replacer dans ses anciens rapports
avec la france, puisque s'il y a quelque voie de salut pr son existence
maritime ce n'est que dans l'alliance française qu'elle peut la
trouver encore. La partie de ces sentimens et de ces opinions qui constitue
l'état moral d'un peuple, est celle dont se forme la disposition présente
de ce peuple à l'égard de son gouvernement et de la famille de ses Rois.
de Buonaparte ; cette puissance qui est une attribution et une dépendance
du monarque, mais qui en même temps existe pr elle-même ; qui a
ses droits et ses devoirs légalement déterminés dans une Monarchie consti=
=tutionnelle, et qui cependant, même en agissant seule couverte du nom
sacré du Roi les actes de son autorité, n'a point encore pris en France
une marche assez ferme, une assiette assez solide, une consistance
assez caractérisée pr que le jugement public ait pu à son égard
se former et s'établir.

des hasards heureux, tels
La Pérouse et Colo., de hardis navigateurs et des hasards heureux, ont donné et
qu'il s'en rencontre presque toujours dans les affaires humaines, ont donné et
révélé le nouveau monde à l'ancien ; ils ont pr ainsi-dire rejoint ensemble
les deux parties du Monde qui s'ignoraient entre elles ; ils ont ainsi
complété pr l'homme la connaissance et le domaine de l'univers. Le
voile qui couvrait le globe est levé, l'homme connaît l'étendue de
l'univers, et jouit de la plénitude de sa demeure. Les portugais
les portugais sont aux colonies, les aînés de tous les européens, dont ils semblent
être les cadets partout ailleurs. Le peuple presque imperceptible aujourd'hui
en Europe, par sa position, par la petitesse de sa population et celle
de son territoire, fut le premier à soupçonner et à constater l'existence
des terres inconnues, dont la découverte pouvait servir à l'utilité de
l'Europe. Le portugal presque inconnu en Euro. devint tout-à-coup un colosse
en Asie : on eut dit qu'il tenait en réserve, au delà de la ligne, des qualités
qu'il n'a en deçà. On vit ~~reprise~~ maîtrisa en même tems la mer rouge, le
golfe persique, les vastes côtes de Malabar, Ceylan et les moluques ; il pénétra
le premier à la Chine et au Japon. Les conquêtes, soit territoriales, soit commerciales des
portugais en Asie, s'étendaient jusqu'aux bornes de cette contrée, et ne s'arrêtaient qu'avec
elle. Ils étaient maîtres des côtes de Guinée, de Mozambique, de l'Arabie, de la perse, des
deux presqu'îles de l'Inde, des Moluques, des Iles et du détroit de Sonde ; enfin pr
pr Macao, ils s'étaient assuré la plus grande partie du commerce de la
Chine et du Japon. Quel peuple jusque-là avait possédé jusque-là
une aussi grande étendue de territoire et puisé à des sources de richesses
plus abondantes. Et comme ce tant de biens ne suffisaient pas à une nation
si peu proportionnée avec une si grande extension de domination, on la vit

on la vit bientôt après passer en Amé. un autre empire destiné à devenir un jour le maître de son propre fondateur ainsi qu'à changer la colonie en métropole: on ne peut plus dire, comme on faisait autrefois en parlant des deux parties d'un état si disproportionnées entre elles, que le Port. avait la tête en Europe et le corps en Amerique.

les Hollandais n'avaient en Amerique que la Guyane hollandaise elle est formée des 4 établissemens de Surinam, Essequibo, etc. l'œil frappé à la fois d'enchantement et de surprise contemple à loisir les miracles de la patience et de l'opiniatreté des hollandais, qui luttant contre la Nature la plus marâtre, ont changé le séjour empesté des reptiles en demeures riantes. Jamais peuple ne se soumit à un travail plus penible et qui demandât plus de longanimité. les premiers établissemens des hollandais furent placés à Java destinée à devenir le centre de leur puissance dans l'Inde. ils s'établirent à Formose, à Bornéo la plus grande île du Monde, Sumatra, Malaca. Ceylan tomba en leur pouvoir. les Anglais dominent depuis la baie d'Hudson jusqu'aux bouches du Gange. leur premiere apparition à la côte d'Afrique date de 1550. ils y trouverent déjà les portugais et les Hollandais qui ne leur epargnerent aucune des contrariétés auxquelles prêtaient leurs droits d'aînesse et que facilitaient des établissemens tout formés.

De tous les tems on a vu les états puissans se servir de leur force et de leur préponderance p^r s'accroître aux dépens de leurs voisins; mais de grandes revolutions, de longues guerres, les alliances des familles regnantes, les penchans naturels des peuples, amenaient accidentellement ces sortes de conquêtes; on continuait à rendre hommage aux droits des souverains et à l'indépendance des peuples, et à respecter les principes de justice et de d'équité qui doivent toujours régir les rapports des nations. Vers le milieu du 18. siècle, lorsque la Russie fut parvenue à faire entrer son pouvoir en se mêlant des affaires de Suede, de Pologne, de Turquie et d'Allemagne; la Prusse à s'élever au premier rang des puissances p^r le genie de Frederic II; l'Autriche à se subordonner la France p^r l'Alliance 1756. on vit des empietemens, qui jusqu'alors avaient fait exception au droit des gens, devenir plus frequens et se transformer en une sorte de droit une association positive et permanente se former entre les trois monarchie militaire p^r agir selon se pretendu droit, et s'agrandir d'un commun accord; et, au moyen de cette association une politique toute nouvelle s'introduire en Europe. On la nomma politique de convenance, parce qu'elle eut p^r but de démembrer et de detruire les états faibles, selon les simples convenances geographiques et politiques des états forts.

Il suffit de connaitre les qualités et les vices d'un homme p^r être à portée jusqu'à un certain point, de prevoir qu'elles seront ses actions et sa conduite. Il en est de même d'un grand état. quand on a pu apprécier la nature de ses élemens, les avantages et les inconveniens de sa position territoriale, l'esprit de ses populations et de ses lois, la forme de son gouvernement, l'ensemble des passions et des besoins qui y dominent, on peut egalement se faire une idée des necessités de sa politique et de ses destinées à venir. La Monarchie Autri. est toute militaire. La position des Ducs d'Autriche, sur le Danube leur imposa une vie guerrière, et la forme de leur état s'en est ressentie. Les obstacles que la Maison d'Autriche a rencontrés en Allemagne l'ont forcée de rejeter son ambition d'un autre coté, et de composer son empire des nations les plus diverses. En faisant l'énumeration des provinces qui dépendent de cet empire, on demeure frappé du peu de rapports naturels qu'elles ont entre elles. Et quand au lieu d'une adhesion naturelle de peuples, formée sur les rapports des localités, des moeurs et des interets, on ne voit p^r tant aucun de

de cet assemblage d'états, qu'un Gouver absolu et l'autorité de la
conquête, ne peut-on pas se demander si la Monarchie Autri-
che est aussi forte et aussi stable au fond qu'elle le paraît au
premier coup d'oeil. On conçoit la domination autrichienne dans
la vallée du Danube, appuyée sur les Alpes et sur les Crapacs,
entre les Montagnes de la Carniole et celles de la Bohème:
mais elle ne saurait être établie d'une manière durable dans
les plaines éloignées de la Pologne et de l'Italie. Cette extension
accidentelle au delà de ses limites naturelles, au lieu d'ajouter
à sa force, donne à l'Autriche de la faiblesse. L'Espagne
a toujours été au-delà des Pyrenées; la France entre les Pyrenées
les deux mers, les Alpes et le Rhin, quelles qu'aient été les
transmigrations de peuples et les revolutions des Gouverne. La
Nature, dans ses formes, a quelque chose de puissant et d'irrévo:
=cable que le Genie ~~et~~ remuant des hommes est lui-même
obligé de respecter. La puissance derive de la Nature des
populations, comme de la forme des limites territoriales. La
~~Effect~~ que l'Aut. a considéré la Galicie comme une mine inépuisable de soldats
et de denrées, et elle s'est attachée à détruire toutes les résistances qui
pouvaient l'empêcher de l'exploiter à son aise. L'identité des races
le juste mécontentement de la noblesse, la rapproche du Royaume
de Polo., qu'Alexandre semble n'avoir ~~été~~ créé et mis en avant de ses Domaines
que pr arracher avec le tems aux Pruss. et aux Autri. ce qui leur
reste encore de ce pays. D'ailleurs, la Galicie est un vaste glacis
en avant des Krapacs, sans places fortes, sans frontières naturelles, ouvert
de toutes parts à la Russie, et elle est aussi disposée, par sa
position geographique que pr les passions politiques de ses
habitans, à s'incorporer à la Pologne. Que Dirons nous des Hongrais
leur constitution les lie au chef de la maison d'Autriche comme à leur
Roi hereditaire: mais cette même constitution les tient en opposition
et en defiance contre la Mo.; leur existence politique est fondée sur des
libertés et des droits antiques: la Mon. Autri. Im. se meut pr les ressorts
du Gouv. arbitraire et absolu: ils aiment leur Roi comme leurs autres
privileges, et voudraient le posseder exclusivement: les chancelleries
de V. n'ont pas cessé d'inventer de nouveaux moyens de les
depouiller de leurs droits, et de les administrer comme les
autres provinces de l'Empire. La Ho. et la Mo. Aut. au lieu

d'être unies et d'accord, offrent donc sur plusieurs points, le spectacle d'une lutte très active et de cet état d'hostilité qui doit toujours subsister entre une constitution libre et un Gou. absolu. La consti. hongroise toute feodale est un monument antique du moyen âge dans le sein de l'Europe moderne. les véritables soutiens de l'Empire Autri. sont l'administration et l'armée; l'une et l'autre sont dans les mains de la Noblesse. En Aut. le pouvoir quoique arbitraire et absolu a su s'imposer de certaines règles et une methode suivie qui l'ont fait aimer dans quelques provinces. Il y a beaucoup d'union, d'ensemble, de persévérance dans les conseils, beaucoup de methode et de severité dans les details pratiques de l'administration. Contre la Russie l'Aut. ne peut agir que d'une manière indécise et craintive, et ne peut developper dans l'état actuel des choses qu'une faible partie de ses moyens. C'est avec la Russie qu'elle a partagé la Pologne, qu'elle s'est affranchie du joug de Na. qu'elle a repris son ascendant en Euro. De ce côté rien n'a été prévu par l'attaque ou par la defense: l'accès de l'Empire est ouvert de toutes parts; Les populations principales, ont avec les Russes des moeurs, des penchans, un état social à peu près communs. Enfin une longue union politique avec les Russes a empreint dans tous les coeurs des sentimens favorables, auxquels il serait bien difficile de subst substituer subitement la défiance et l'inimitié. Le Cab. de V. voit avec effroi l'agrandissement de la Russie et les progrès qu'elle peut faire encore, et il s'est placé par un aveuglement inconcevable dans la facheuse necessité de d'arrêter d'une part les progrès de la Prusse et de l'autre les progrès du Liberalisme: de lutter contre le despo=tisme militaire du Nord et contre la civilisation de l'Occident: d'avoir à redouter simultanément l'invasion des armées russes et des soulèvemens des peuples. Cette ~~explication~~ situation complexe explique les hésitations, les inquiétudes et les actes de la diplomatie autrichienne. La Monar. prusse. ne date pas de loin: elle doit sa naissance et son elevation aux guerres de la reformation à la conquête de la Silesie et à la dissolution plus recente de l'Em. Germa.: elle est née par ainsi dire avec la politique de convenance. Le Brandebourg et la Pomeranie en furent les premiers elemens. En Prusse la justice est bien administrée; la haute instruction publique est protégée et souvent encouragée; les emplois sont donnés au service et au merite: selon une hiérarchie bien reglée, tous les sujets sont egaux devant les lois, tous contribuent aux charges et aux impôts en proportion de leurs biens: les paysans sont affranchis des sujetions hereditaires, des corvées, et peuvent se racheter de leurs redevances; la liberté personelle est garantie, et le Gouver. se montre toujours favorable au progrès de la civilisation et des lumières. Le melange de liberalisme et ~~de~~ d'esprit militaire donne à la Prusse un caractère tout parti=
=culier.

et qui au premier moment, produit une impression favorable
à entendre les grands, les hauts fonctionnaires, les personnages de
la haute société, on se croirait dans un état républicain où la
justice et la modération président, où la liberté de la pensée ne
reçoit aucune entrave; on dirait un pays gouverné par la
philoso. elle même. Certes il n'y a pas de Gou. dont l'action
sur ses sujets soit plus douce et plus protectrice des libertés
individuelles. La Prusse est encore plus disséminée ~~est~~ et plus
incohérente que l'Aut.; elle offre un libre accès du côté de la
Bohême et de la Saxe, de la Pologne et de la Russie, des
Pays-Bas et de la France. Elle étend un bras à Memel, l'autre
à Thionville, et son corps morcelé s'allonge sur un espace
de 400. lieues. Il n'y a pas une Prusse; il y a trois, une en Russie, une en
Allemagne et une en France. Rien de plus gênant pour elle que le Royaume de
Pologne qui s'est placé en coin entre la Silésie et la Prusse orientale. Tout
est factice, forcé dans l'agrégation de ses parties: il n'y a qu'une vio-
-lente ambition et une puissante armée qui puissent les tenir liées
ensemble. La stabilité d'un pareil état est contraire à la nature des choses
si l'on ne consulte que les rapports géographiques, il doit se dissoudre; si on
ne tient compte que des élémens politiques, il doit conquérir. La
Prusse trouve une compensation dans l'homogénéité de sa population
les allemands protestans y dominent, lui donnent de l'unité et de
la vigueur, et attirent à elle les forces des autres peuples d'Allemagne
de même religion. Elle pourrait, marchant d'accord avec l'Autr. arrêter
les projets ambitieux de son alliée, et assurer la prolongation de
l'état de paix. Elle se laisse entraîner par les mêmes vues, par
la nécessité de conquérir et de se donner des limites plus naturelles
et plus formidables. Il y a un élan dans la nation prussienne
difficile à contenir. La position géographique est désavantageuse: elle
veut l'améliorer et y tiendra toujours. L'expérience a prouvé sur ce
point sa marche progressive: sous les deux Frédéric comme sous
les deux autres, dans les succès comme dans les revers, elle s'est toujours
agrandie; elle est pauvre et par conséquent guerrière. Le malaise
de la Prusse vient donc de s'être élevée par son activité et son ambition
au rang des premières puissances de l'Europe, et de ne posséder ni
le territoire ni la population ni les richesses nécessaires pour soutenir
naturellement sa position. Elle emploiera toujours ses efforts pour
acquérir ce qui lui manque. Elle ne tient à l'alliance surtout
de la Russie que parce qu'elle ne voit que là la possibilité de
gagner du terrain. Il lui faut pour se soutenir dans la classe réelle des

grandes puissances, les debris de la Saxe et le royaume de Varsovie. Ce n'est que dans une guerre generale entre la Russie et l'Angle=terre qu'elle peut trouver une occasion d'engloutir ces deux royaumes dans ses possessions. En aidant la Russie à affaiblir l'Autriche, elle peut se flatter aussi de conquerir un jour la Boheme: réunir sous sa domination le nord de l'Allem. est evidemment le but secret où elle tend, où il est dans la nature des choses qu'elle arrive un jour. C'est une consequence forcée de sa situation geographique, de son organisation militaire et de sa direction politique. mais on devons remarquer que plus la Prusse s'agrandira et plus elle sera subordonnée à la puissance qui lui aura facilité ses progrès: elle fera de grandes conquêtes au profit definitif de la Russie: du côté de cette puissance elle deviendra de plus en plus decouverte et vulnerable. La Russie en renversant la puissance de Nap. s'est mis à la place du colosse abattu sur le continent. Elle est maintenant un empire dont la population de 50 à ~~60~~ 58 millions d'habitans, et qui appuyé sur les glaces du pôle et sur les deserts de la Syberie, se pousse à l'occident et au midi vers l'Europe et vers l'Asie. Tout le monde sait que la Russie est gouvernée par un Empereur Autocrate, par un chef unique, qui réunit tous les pou=voirs, dont la volonté est la loi suprême: que le conseil de l'Empire le senat, le synode ne sont en Russie que des corps subordonnés à la volonté du Prince dans l'ordre politique, judiciaire et religieux; que la Noblesse y possède toutes les terres et tous les emplois: qu'il n'y a pas tiers-état que des juifs ou des ~~esclaves~~ marchands à demi esclaves: que la masse du peuple y est passive et que dans l'ordre social tout se regle et se meut par le sabre et le tambour. On peut conduire un pareil état, si ce ne n'est à la guerre L'autorité absolue de l'Empereur est d'une nature toute militaire; elle s'execute sans remontrances, comme une consigne: elle a quelque chose du Despot. asiatique: aucune autorité ne la tempère, aucun usage ancien ne la rend uniforme et stable. Tant que la voix du maître est soutenue de la force, elle fait le droit. Il n'y a jusqu'à present que cette regle sur l'ordre d'heredité: il n'est rien de moins soumis aux principes de la legitimité que ce trône, qui affecte de soutenir toutes les legitimités du monde. L'armée en Russie constitue à elle seule le corps entier de la nation: elle ~~a~~ est devenue le centre de l'opinion qui regit l'Empire, et si des garanties politiques ont à naître dans ce pays, elles me paraissent necessairement devoir sortir des pretentions de l'armée et de la Noblesse qui y a pris parti. par le fait des colon. un ou deux millions de soldats peuvent tout à coup sortir du cadre de la vie civile et mettre la dernière main aux conquêtes que la politique prepare.

De tous les états, la Russie apporte le plus de suite et d'habileté dans le système de sa politique; elle suit avec persévérance la direction d'une politique profondément réfléchie et invariable. Elle ne perd pas un seul instant de vue les progrès de sa domination: elle change de langage et de forme jamais de but. toujours prête à faire manœuvrer ses nombreuses armées, organisées et échelonnées pr l'attaque, elle embrasse dans sa vaste surveillance et dans les mouvemens de l'Europe. l'Anglett. prisonnière seulement des maximes de son gouvernement, l'esprit de ses principes, la constance et l'habileté de sa politique, est la véritable rivale de la Russie. Elle se présente avec sa puissance maritime, ses immenses richesses, l'acclamation des peuples mécontens et opprimés, l'ascendant de la liberté et de la civilisation. La paix et la guerre dépendent maintenant du choc de ces deux grandes dominations: elles sont aux prises sous le voile obscur de la Diplomatie en Perse, en Turquie et en Portugal.

La politique de convenance a perdu son autorité sur la puissance des baïonnettes et sur l'ascendant des monarchies militaires et absolues. Il faut s'emparer des élémens opposés prendre pr mobile la puissance de l'opinion publique et l'ascendant des monarchies constitutionnelles; allier la justice et la raison à la force: replacer enfin toutes les sociétés européennes sous l'empire du droit des gens. les cabinets isolés de l'opinion publique sont exposés à mille erreurs et à des nécessités qu'il ne dépend souvent plus d'eux de surmonter. Avec l'opinion publique et la représentation réelle de la Nation dans l'état, les Gouver. cessent d'être exposés à ces chances funestes. Ils n'ignorent jamais les besoins intérieurs du pays: ils sont sans cesse éclairés sur les tentatives de l'Etranger et peuvent opposer à leurs ennemis, à côté de leurs armées, des peuples contens et dévoués.

philoso.

l'idée du bien détermine celle du mal, qui dans sa

On peut définir la Volonté, cette faculté de l'âme, par laquelle elle tend ou s'incline vers ce qui s'offre à elle sous l'idée d'un bien, et se soulève contre ce qui lui paraît un mal. Le bien considéré par rapport à l'homme, exprime ici, tout ce qui peut contribuer à sa conservation, à sa perfection, à son plaisir, ou à sa satisfaction. Ses Inclinations sont une pente de la Volonté qui la porte vers certains objets plutôt que vers d'autres, mais d'une ~~autre~~ manière égale, tranquille, et si proportionnée à toutes ses opérations, que bien loin de les troubler, par l'ordinaire elle les facilite. Les passions ce sont des mouvemens de la Volonté vers certains objets, mais des mouve-mens plus impétueux et plus turbulens, qui tirent l'âme de son assiette naturelle, et qui l'empêchent souvent de bien diriger ses opérations.

Le Romantique, est une palette où chacun voit la couleur qu'il affectionne;
c'est une ombre à laquelle chacun donne la forme qui lui plaît; c'est
un rêve que chacun explique à sa mode. Le Classique est la littéra. imitée
des Grecs et des Romains. Assujettie à des règles invariables et à des formes
sévères, elle parle plus à l'esprit qu'à l'âme, plus aux sens qu'à la pensée,
plus à l'imagination qu'au cœur. Les méditations rêveuses y
occupent peu de place, les tableaux extérieurs y dominent.
Elle peint avec énergie: le goût le plus sûr préside à ses composi=
=tions; le classique enfin est le beau idéal pris dans la nature
antique et positive. Le Romantique, au contraire, est la
littéra. née de la Chevalerie et du Christianisme. La piété
est son flambeau; l'enthousiasme est son essence. Le ciel l'occupe
plus que la terre. L'existence matérielle est pr. elle sans charme
l'existence contemplative est son domaine. Vague, consolante
comme les espérances divines, mystérieuse comme les pro=
=messes de l'autre vie, la véritable litte. rom. est la poésie
de l'âme, la rêverie de l'homme immortel. Sans dédaigner
les règles de l'art, elle n'en est point l'esclave timide:
agrandir la sphère de l'intelligence humaine est son but.
Le Romant. enfin est le beau idéal, pris dans la nature
moderne et chrétienne. Dans les poésies anciens tout se perso=
=nnifiait, tout se matérialisait. Le fleuve était un Dieu, la pierre
même était une Déité. Tout cela prenait des formes humaines
pr. parler aux sens: rien de moral n'y venait réveiller l'âme.
Dans la littéra. nouvelle, la forme et le fond, la route et le
le but tout est changé. La pensée est l'objet principale, la
matière n'est que l'accessoire. Les moder. concentrés en eux-
mêmes, cherchent à spiritualiser toutes les impressions de
l'existence. Le Class. excite l'admiration, le Rom. force à l'atten=
=drissement. L'un séduit, l'autre touche: l'un vient avant tout
de l'art, l'autre de l'inspiration. Le Classique est l'imitation
l'invention, c'est le Romantique. On peut placer le Romant. dans le déver=
=gondage des plans et des pensées, ou dans le mélange bizarre du
tragique et du comique, du sublime et du mesquin. Il
~~Le Romantisme. tâche de faire rieuler~~ La poésie des anciens est plus pure comme art,
celle des modernes fait verser plus de larmes: la littéra. ancienne est chez ~~des~~ les modernes une
littéra. transplantée; ~~celle~~ la littéra romantique est chez nous indigène, et c'est notre religion
et nos institutions qui l'ont fait éclore.

On a voulu jeter depuis quelque tems une grande defaveur sur le
mot de philoso. Il en est ~~de même~~ ainsi de tous ceux dont l'acception
est très étendue. Mais malgré les injures et les louanges accidentelles
des individus et des nations, la philosophie, la liberté, la Religion
ne changent jamais de valeur. L'homme a maudit, le soleil, l'amour,
et la vie : il a souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux de la
nature : mais voudroit-il pour cela les eteindre. Tout ce qui tend
à comprimer nos facultés est toujours une doctrine avilissante ; il
faut les diriger vers le but sublime de l'existence, le perfection-
=nement moral : mais ce n'est point par le suicide partiel de telle
ou telle puissance de notre être que nous nous rendrons capables de nous
élever vers ce but : nous n'avons ~~que~~ pas trop de tous nos moyens pour
nous en rapprocher : ~~et~~ les Meditations philoso., celles qui se dirigent sur
la nature de notre et sur l'origine de nos idées, sont de toutes les plus inté-
=ressantes. Il n'est pas probable que nous puissions jamais connaître les
verités eternelles qui expliquent l'existence de ce Monde : le desir que
nous en éprouvons est au nombre des nobles pensées qui nous attirent vers
une autre vie : mais ce n'est pas pour rien que la faculté de nous examiner
nous-mêmes nous a été donnée. Sans doute c'est deja se servir de cette faculté
que d'observer la marche de notre esprit tel qu'il est ; toutefois
en s'elevant plus haut, en cherchant à savoir si cet esprit agit
spontanément, ou s'il ne peut penser que provoqué par les objets
exterieurs, nous aurons des lumières de plus sur le libre arbitre
de l'homme, et partant sur le vice et la vertu. Une foule de
questions morales et religieuses dependent de la manière dont on considere
l'origine et la formation de nos idées. L'origine de la pensée occuppe tous
veritables philoso. Y a-t-il deux natures dans l'homme ? s'il n'y en a
qu'une est-ce l'ame ou la matiere. S'il y en a deux, les idées viennent-
elles par les sens, ou naissent-elles dans notre ame ? ou bien sont-elles
un mélange de l'action des objets exterieurs sur nous et des facultés
interieures que nous possedons. A ce est attaché s'avoir que touche le plus
immediatement ~~la~~ la question si ~~la fatalité~~ ou le libre arbitre decide
des resolutions des ~~hommes~~. Si les circonstances nous creent ce que nous
sommes, nous ne pouvons ~~pas nous~~ opposer à leur ascendant : si les objets
exterieurs sont la cause de tout ce qui se passe de notre ame, qu'elle
pensée ~~independante~~ ~~nous~~ affranchiroit de leur influence. Qu'y a-t-il
de plus ~~important~~ pour l'homme que de savoir s'il a vrai-
=ment la ~~responsabilité~~ de ses actions, et dans quel quel
~~rapport~~ est la puissance de la volonté avec l'empire des
circonstances sur elle La Metaph., qui s'applique à decouvrir qu'elle
est la source et de nos idées, influe puissamment par ses consequences sur
la nature et la force de notre volonté ; ~~cette~~ étant une attention
nous-mêmes l'existence d'une double nature ; l'influence des sens et celle de
l'ame se partagent notre être. Il y a dans l'homme ce qui perit
avec l'existence terrestre et ce qui peut lui survivre : ce que l'experience
fait acquerir et ce que l'instinct moral nous inspire, le fini et l'infini.

La phi. Ang. Bacon a créé dans les sciences physiques l'art de
l'expérience ; mais il ne s'en suit pas du tout, comme on voudrait
le faire croire, qu'il ait été partisan exclusif du système
qui fonde toutes les idées sur les sensations. Il admet
l'inspiration dans tout ce qui tient à l'âme, et il la croit
même nécessaire p^r interpréter phénomènes physiques d'après
des principes généraux. L'âme est un juge qui raisonne dans tous
les sens : c'est dans ce juge que consiste l'existence : toutes
les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner
vers ce moi, centre et mobile de nos sentimens et de nos
idées. L'on a compris d'une manière beaucoup plus absolue que Ba-
con ne l'avait présentée lui même, sa doctrine sur les sensations
considérées comme l'origine des idées. Hobbes prit à la lettre la
philoso. qui fait dériver toutes nos idées des impressions des sens.
Il admet le fatalisme par la pensée des sensations pour la pensée, et
celui de la force p^r les actions. Il anéantit la liberté morale comme
la liberté civile car s'il n'y a dans l'homme que l'empreinte des
impressions du dehors, la puissance terrestre est tout, et l'âme
en dépend autant que la destinée. Un tel système est subversif de l'axiome
constant de la spiritualité de l'âme, car si l'on n'admet pas des idées
spontanées, si la pensée et le sentiment dépendent en entier des sensations,
comment l'âme dans une telle servitude serait-elle immatérielle.
et si comme personne ne le nie la plupart des faits transmis p^r les
sens sont sujets à l'erreur, qu'est-ce qu'un être moral qui n'agit
que lorsqu'il est excité p^r des objets extérieurs, et p^r des objets même dont
les apparences sont souvent fausses. Locke établit sa conviction sur des raison-
=nemens qui sortent tous de la sphère de l'expérience ; il affirme qu'il y a
un principe éternel, une cause primitive de toutes les autres causes ;
il entre ainsi dans la sphère de l'infini, et l'infini est par-delà toute
expérience. Le système de l'idéalisme de Descartes s'accorde beaucoup mieux
avec le catholicisme que la philosophie purement expérimentale ; car
il paraît singulièrement difficile de réunir la foi aux dogmes les plus
mistiques avec l'empire souverain des sensations sur l'âme. Parmi
les métaphysiciens français qui ont professé la doctrine de Locke, il faut
compter au premier rang Condillac et Bonet. Ces deux philosophes,
Bonet sur tout ont établi des exceptions en faveur de la révélation.
Il produisit une grande sensation en appelant de toutes les vérités
reçues à l'examen de la réflexion ou admira ces axiomes : Je pense, donc
j'existe, donc j'ai un créateur, source parfaite de mes incomplètes
facultés : tout peut se révoquer en doute au dehors de nous, le
vrai n'est que dans notre âme, et c'est elle qui en est le
juge suprême. Dès lors chaque homme recommence à raisonner
avec ses propres lumières, quand il veut remonter aux principes
des choses. Bref, dès lors, toutes nos idées furent attribuées à la puissance

de la reflexion. Libertés ont dans la route métaphysique et le successeur
naturel de Descartes et de Leib. Malebranche, et Kant le successeur naturel
de Leibnits. On peut marquer dans le 18. siècle en France, deux époques
parfaitement distinctes, celle dans laquelle l'influence de l'Angle-
terre s'est fait sentir, et celle où les esprits se sont précipités dans la destruction.
~~dans~~ En politique Montesquieu appartient à la première époque.
Raynal à la seconde: en religion, les écrits de Volt. qui avaient
la tolérance pr but, sont inspirés pr l'esprit de la première moitié
du siècle: mais sa misérable et vaniteuse irréligion a flétri la
seconde. Condillac a mis la philoso. expérimentale à la portée de tout
le monde: il dit avec Locke que l'âme ne peut avoir aucune
idée qui ne lui vienne pr les sensations: il attribue à nos besoins
l'origine des nos connaissances et du langage: au contraire, celle de la
reflexion: et en faisant ainsi recevoir le développement entier de notre
être moral pr les objets extérieurs, il explique la nature humaine
comme une science positive d'une manière nette, rapide et
sous quelques rapports incontestable. Helvé. qui tire de la philoso.
des sensations toutes les conséquences directes qu'elle peut permettre
affirme que si l'homme avait les mains faites comme le pied
d'un cheval, il n'aurait que l'intelligence d'un cheval. certes,
s'il en était ainsi il serait bien injuste de nous attribuer le tort ou
le mérite de nos actions: car la différence qui peut exister entre
les diverses organisations des individus autoriserait et
motiverait bien celle qui se trouve entre leurs caractères.
le système de la nature, tendait à l'anéantissement de la Divinité dans
l'univers, et du libre arbitre dans l'homme. Les objets extérieurs,
disait-on, sont les mobiles de toutes nos impressions: rien ne semblait
donc plus doux que de se livrer au monde physique, et de s'invi-
=ter ~~à la fet~~ comme convive ~~al~~ à la fête de la nature:
mais qd depuis la source intérieure s'est tarie, et jusqu'à l'imagi-
qu'il faut pr le luxe et pr les plaisirs va se flétrissant
à tel point qu'on n'aura bientôt plus même assez d'âme
pr goûter un bonheur quelconque, quelque matériel qu'il
soit. Dans la région des vérités intellectuelles et religieuses que Leibnit. a
traitées, il faut se servir de notre conscience intime comme d'une démonstra-
=tion. Leibnitz, en voulant s'en tenir aux raisonnemens abstraits, exige des
esprits une sorte de tension dont la plupart sont incapables: les ouvrages
métaphysiques, qui ne sont fondés ni sur l'expérience ni sur le sentiment
fatiguent singulièrement la pensée et l'on peut en éprouver
un malaise physique et moral, tel qu'en s'obstinant
à le vaincre on briserait dans sa tête les organes de la raison.
l'immortel et l'infini ne nous sont sensibles que pr l'âme. elle seule peut
répandre de l'intérêt sur la haute métaphysique. Leibnitz ajouta
cette sublime restriction à cet axiome si connu, qu'il n'y avait
rien dans l'intelligence qui n'eut été d'abord dans les sensations, si ce n'est
l'intelligence elle-même. Kant. La philo. matérialiste livrait l'entende-
=ment humain à l'empire des objets extérieurs. Kant voulut rétablir les vérités

primitives et l'activité spontanée de l'âme. Il s'attache à démontrer
la spiritualité, et l'activité de l'âme, le libre arbitre, bref, tout
la doctrine idéaliste. L'homme aura-t-il l'idée de l'immortalité
quand les avant-coureurs de la destruction sont si profondément
gravés sur le visage des mortels, et que la nature vivante
tombe en poussière? lorsque tous les sens parlent de mourir,
quel faible espoir nous entretiendrait de ~~mourir~~ renaître. La
~~toute~~ réflexion errait dans cette incertitude immense, lorsque
Kant essaya de tracer les limites des deux empires, des sens
et de l'âme, de la nature extérieure et de la nature intellectuelle.
Au premier rang des formes impératives de notre esprit sont l'espace
et le temps. Kant démontre que toutes nos conceptions sont soumises
à ces deux formes, il en conclut ~~que ces~~ qu'elles sont en nous et non
pas dans les objets, et qu'à cet égard, c'est notre entendement
qui donne des lois à la nature ~~ex~~ extérieure au lieu d'en rece-
-voir d'elle. La Géométrie qui mesure l'espace, et l'Arithmétique qui
divise le temps sont des sciences d'une évidence complète
parce qu'elles reposent sur les notions nécessaires de notre
esprit. Les vérités acquises par l'expérience n'emportent jamais
avec elles cette certitude absolue; quand on dit le Soleil se lève
l'imagination pourrait se figurer une exception à ces vérités
que l'expérience seule fait considérer comme indubitables,
mais l'imagination elle même ne saurait rien supposer
hors de l'espace et du temps: les sensations peuvent être
douteuses, mais le prisme à travers lequel nous les recevons
est immuable. Loin de rejeter l'expérience, Kant considère
l'oeuvre de la vie comme n'étant autre chose que l'action
de nos facultés innées sur les connaissances qui nous viennent
du dehors. Il croit que l'expérience serait un chaos sans les
lois de l'entendement, mais que les lois de l'entendement
n'ont pour objet que les éléments donnés par l'expérience. Il s'
ensuit qu'au delà de ~~cette~~ ses limites la métaphysique elle même
ne peut rien nous apprendre, et que c'est au sentiment
que l'on doit attribuer la prescience et la conviction
de tout ce qui sort du monde visible. En rapportant
au sentiment, qui n'admet point le doute, la connaissance des
vérités transcendantes, Kant est bien loin de considérer cette puis-
-sance de sentiment comme une illusion; il fait de la conscience
le principe inné de notre existence morale, et le sentiment
du juste et de l'injuste est, selon lui, la loi primitive
du coeur, comme l'espace et le temps celle de l'intelligence.
C'est le sentiment qui nous donne la certitude de notre liberté;

et cette liberté est le fondement de la doctrine du devoir : car si l'homme est libre, il doit se créer à lui-même des motifs tout-puissans qui combattent l'action des objets exterieures et degagent la volonté de l'egoisme. Le Devoir est la preuve et la garantie de l'independance mystique de l'homme. Les philosophes materialistes jugent le beau sous le rapport de l'impression agréable qu'il cause, et le placent ainsi dans l'empire des sensations. Kant dans sa critique du jugement rejette cette explication. Le beau, dit-il, consideré seulement comme l'agréable, serait renfermé dans la sphère des sensations, et soumis pr consequent à la difference des gouts : il ne pourrait meriter cet assentiment universel qui est le veritable caractère de la Beauté. ~~Le Beau~~ L'enthousiasme que le beau inspire ne tient ni aux sensations, ni au jugement : c'est une disposition innée, comme le sentiment du devoir et les notions necessaires de l'entendement et ns reconnaissons la Beauté quand ns la voyons, parce qu'elle est l'image exterieure de l'idéal, dont le type est dans notre intelligence. Kant dans ses traités de metaphisique prend les mots comme des chiffres et leur donne la valeur qu'il veut, sans s'embarrasser de celle qu'ils tiennent de l'usage. C'est, ce me semble une grande erreur ; car l'attention du lecteur s'epuise à comprendre le langage avant d'arriver aux idées, et le connu ne sert jamais d'echelon pr parvenir à l'inconnu. Leibnitz avait dit que les notions qui ns viennent pr les sens sont confuses et que celles qui ns appartiennent aux perceptions immediates de l'âme sont les seules claires : sans doute, il voulait indiquer pr là que les verités invisibles sont plus certaines et plus en harmonie avec notre être moral que ~~tout~~ ce que ns apprenons pr le temoignage des sens. Locke ~~enfin~~ fait venir toutes ns idées de ns sensations, ~~d'abord ce n'est pas~~ mais il a confondu les idées des choses qui sont transmises à la substance pensante pr l'organe des sens, avec les jugemens que forme cette substance pensante qui seule compare les idées et en compose des raisonnemens.

Le grand oeuvre de l'éducation de l'homme commence sous les
les auspices les plus sacrés et les plus doux: la providence
semble s'être chargée elle-même de ses premiers débuts, en
les confiant au coeur d'une mère: c'est le bienfait de la sagesse
et de l'amour. Que l'enfant se félicite de son
impuissance et de sa faiblesse, puisqu'elles lui obtiennent
le bonheur d'entrer dans le premier âge sous une protec-
tion si parfaite et si tendre. A l'éducation d'emprunt succède
l'éducation spontanée: ou, plutôt l'éducation intérieure et
spontanée qui en secret, secondait plus ou moins l'éducation
reçue du dehors, qui seule prêtait à celle-ci son principe
d'efficacité, demeure seule, et, désormais va occuper le reste de
la vie. Dans Cha. II. Cinq genres principaux de mobiles sollicitent
en des sens divers, la volonté humaine: ils correspondent à cinq ordres
principaux de facultés qui composent comme la dot de l'huma-
nité, et à cinq ordres de rapports que l'individu entretient avec
la nature ou son auteur. Suivant que l'homme est considéré sous
l'un de ces cinq aspects, on le conçoit dans un mode d'existence
social et distinct, et si on supposait pour un moment, qu'il est
absolument livré à l'un de ces genres de mobiles, on pourrait
dire que chacun d'eux compose en quelque sorte une nouvelle
vie à part. Mais dans la réalité, il n'est également n'a jamais
lieu d'une manière absolue, et chacune de ces différentes
vies peut seulement prédominer d'une manière plus ou
moins sensible. Les sens sont le premier ordre de ces facultés: ils
se mettent en rapport avec les objets extérieurs: les impressions sensibles,
ce genre de plaisir et de douleurs qu'on appelle proprement
physiques, sont le premier genre de mobiles. Renfermé dans
cette sphère, on un mode d'existence que l'on appelle vie sensuelle
Une autre sensibilité d'un ordre plus élevé se met en rapport avec
ses semblables en tant qu'ils sont doués d'une sensibilité analogue.
C'est la correspondance des coeurs ou leur répulsion. De là un
ordre de mobiles encore étranger, comme le premier à tout
concours de la Raison presque instinctif comme le premier. Celui
là se désigne sous la dénomination de vie affective
Les idées destinées à devenir les guides de nos sentiments, agissent
aussi sur eux par un attrait qui leur est propre, et de là un
3ème genre de mobiles qui semble descendre de l'entende-
ment pour pénétrer dans le coeur. On pourrait donner au mode
d'existence qu'ils composent le nom de vie intellectuelle
les sentiments dérivent ou de la vue du beau ou de la
conviction du vrai. Il y a pour l'homme autre chose que des

-sations, des sentimens et des idées : il y a p^r lui des devoirs : parce qu'il existe p^r lui une loi, parce que cette loi est promul-guée dans l'intérieur de son âme. (Cette loi fonde un ~~autre~~ nouvel ordre de rapports, soit avec les autres êtres, soit vis-à-vis de lui même). La révélation de cette loi, la puissance qu'elle exerce constitue un quatrième ordre de facultés, dont la source est la conscience qui discerne le bien et le mal, le mérite et le démérite, et qui réunit à la fois le double carac-tère d'une notion et d'un sentiment. L'on restreint le nom de vie morale à ce mode d'existence dont la conscience est le principe. L'homme enfin, est admis, est appellé à former, à entretenir un cinquième et dernier ordre de rapports qui finissent son existence présente aux espérances de son avenir. Et cet ordre de rapports correspond, soit au nouvel et immense développe-ment des facultés de son esprit et de son cœur, soit (peut-être aussi comme nous en sommes personellement convaincus, un) ordre spécial de facultés intérieures. Delà dérive encore un dernier genre de motifs destinés à exercer une grande et sérieuse puissance sur sa volonté. Delà résulte p^r lui un mode d'existence qui embrasse le plus vaste orbite : nous pouvons le nommer la vie religieuse. Cette vie religieuse, a comme tous les autres deux principaux foyers. Le premier réside dans la soumission entière et le respect sans bornes que commande le suprême pouvoir uni à la souveraine autorité, qu'entretiennent le sentiment de notre faiblesse, la perspective de notre destinée, en présence de celui qui est l'appui de l'une et l'arbitre de l'autre. Le second est encore l'amour, le plus auguste amour que puisse concevoir le cœur de la créature, l'amour élevé à l'adoration, mêlé de gratitude et de confiance, qui trouve son légitime et inépuisable objet dans le sein de la perfection infinie dans l'image de l'éternel bienfaiteur. Les cinq modes d'existence, forment p^r l'homme l'échelle ascendante et naturelle ~~ment~~ du perfectionnement. Tout a son but dans la création, l'homme ~~[illegible]~~ seul connaît le sien. Tous les êtres tendent au but que le Créateur leur a marqué dans ses plans ; l'homme seul adapte le sien p^r un consentement, et entre ainsi de sa propre gré dans la coordination générale. Cependant il existe p^r l'homme deux sortes d'impulsions qui semblent suivre une direction contraire — l'une qui vient du dehors et qui l'entraîne, l'autre qui provient du dedans et qui est spontanée. Il est passif, dans la première, actif dans l'autre. Il paraît cependant aux yeux du spectateur superficiel être actif aussi dans la première : mais il n'y possède qu'un mouvement communiqué

semblable à celui du mobile porté p. lui-même, qui au choc a lancé dans l'espace. Il n'est réellement actif que dans l'impul=sion spontanée, parce qu'alors seulement il puise toute son energie en lui-même. En obeissant au mouvement qui lui est impri=mé l'homme peut se croire fort, et d'autant plus fort qu'il aura moins résisté: mais il ne resiste qu'une force d'emprunt: il ébranlera tout autour de lui: mais loin d'exercer un veritable empire, il ne manifestera d'autre puissance que celle de sa propre servitude. Pendant qu'il deploie son activité spontanée, l'homme sent quelquefois toute sa faiblesse mais il acquiert aussi sa veritable dignité, et prend le rang qui lui appartient dans l'echelle des êtres. Les tendances dans lesquelles l'homme se sent comme mecaniquement entrainé, ne se terminent pas p. lui à un but réel: ce ne sont que de simples sollicitations. C'est lui-même qui convertit en but le terme auquel elles se dirigent, quand il les accepte sans reserve.

71

C'est une vérité d'expérience que les animaux de même espèce aiment à se rassembler et à vivre ensemble. La Nature en répandant dans leur sein des germes de fécondité, qui ne peuvent se developper, que par la réunion de deux individus, semble les inviter à se rapprocher: dans instinct de sociabilité qui les porte à se rechercher, à s'attrouper, à errer de compagnie. Mais ce pur instinct de sociabilité reste imparfait chez les animaux: tandis que le genre humain le perfectionne à la clarté du flambeau de la raison. Par-tout l'homme est un spectacle agréable à l'homme; par-tout, il éprouve du plaisir à voir son semblable, à lui communiquer ses idées; par tout une pitié compatissante s'anime du desir de l'aider, de le secourir, d'alléger le poids de ses infortunes: les familles se lient, s'unissent et s'entr'aident par une chaine de services et de bienfaits.

L'objet des lois hum: est d'empêcher les actions nuisibles à autrui: elles ne doivent ni dépasser ce but, ni rester en deçà: celles qui veulent se mêler de regler les actions inoffensives, étendent leur empire trop loin: elles sont injustes, tyranniques: celles qui ne répriment pas toutes les actions offensives, ne vont pas assez loin: elles sont insuffisantes. Les lois justes et équitables sont entre ces deux extrêmités. Se soumettre à de pareilles lois, ~~c'est se~~ ce n'est point se soumettre à la servitude, c'est changer le pouvoir de nuire contre sa propre sureté: c'est renoncer à une sauvage et brutale indépendance pour une sage et raisonable liberté. Tout homme doit rester libre des actions qui ne sont point défendues par les lois: c'est ce qui constitue la liberté civile. Le dépouiller de cette liberté, ce serait le mettre hors de la loi, ce serait l'enchainer au joug odieux des ordres arbitraires, ce serait le rendre l'esclave des autorités destinées à le protéger. Tout s'enchaine pr amener de gré ou de force pr les grands états, à la Monarchie. plusieurs provinces ne peuvent exister en un seul corps sans les liens d'une armée permanente: le commandement de cette armée se réunit nécessairement sur une seule tête: ce chef unique, armé d'une force redoutable, s'empare d'abord du pouvoir civil et finit par se perpétuer à la tête du gouvernement. C'est ce qu'on trouve dans l'histoire, ce dépôt précieux de l'expérience des nations. Or puisqu'il est prouvé par le raisonnement et l'expérience que la nature des choses ramène toujours le Gouverne. d'un seul dans les grands états, il faut accepter de bonne grace ce qu'on ne peut empêcher. Car, à quoi ~~bon~~ servirait de se débattre sous la main inflexible de la nécessité? si ce n'est à perpétuer les troubles, les convulsions et la guerre civile. Tout ce qu'il reste à faire, c'est de fixer des bornes à l'autorité royale, afin qu'elle ne dégénère point en Despot.: c'est d'élever la puissance des lois au-dessus de celle du sceptre: c'est de concilier la liberté avec le Gou. monarchique. problème difficile que les Angl. ont enfin résolu après plusieurs siècles d'essais infructueux. Et d'abord ce qu'il y a de plus urgent à déterminer c'est la succession au

trône: car si elle n'était pas soumise à des règles précises, la
fin de chaque ~~règle~~ règne verrait se déchaîner de nouvelles
tempêtes: et l'ambition des prétendants, employant la ruse et
la violence en bouleverserait le royaume. Et quels maux
découlent de ces interrègnes, de ces passages obligés par la dépendance
à la fin de chaque règne d'un trône électif. La Pologne peut les
raconter, elle qui doit leur reprocher, et les guerres intestines qui
la ravagèrent, et l'anarchie qui causa sa ruine. Mais, dira-t-on, et si la naissance
donne la couronne à un furieux, à un être stupide, faudra-t-il le
reconnaître et lui obéir? ~~la supposition~~ de l'inviolabilité. Sans doute il
est impossible aux chambres de former une cour pour juger une tête
couronnée: mais comment faire exécuter la sentence de condamna-
tion? c'est là le nœud de la difficulté. Le roi commande toutes les
forces du royaume: peut-on douter qu'il ne les fasse servir
à sa propre défense, et qu'il ne tâche de repousser le glaive
de la justice, à la tête d'une armée docile à ses ordres. Un
autre argument sans réplique plaide hautement en faveur de
l'inviolabilité du trône. Nous savons que la volonté royale est partie
intégrante de la puissance législative: c'est ce qui distingue la
monarchie de la république. Mais si le roi courbé sous le poids
d'une accusation, est traduit comme un criminel devant les
tribunaux, qui sanctionnera les lois durant cette époque critique.
Mais si le chef du pouvoir exécutif inviolable, comment l'empêcher
de mettre impunément ses volontés à la place des lois, de faire
exécuter des ordres arbitraires, de lever des contributions au gré
de son avidité, de punir à sa fantaisie, et d'exercer, en un ~~un~~
mot, une affreuse tyrannie. Le temps et l'expérience apprît enfin
le secret de concilier l'inviolabilité du monarque avec l'exécution
des lois. Le secret fut de substituer sous le glaive de la responsabilité
la tête des ministres à celle du roi. La responsabilité ministérielle
fut comme la clef de la voûte de l'admirable édifice constitutionnel.
La suprême puissance doit être partagée entre trois autorités
distinctes, les deux chambres et le roi, de telle sorte que chacune
d'elle ne puisse rien sans le concours des deux autres. On les oblige à
ne consulter que le bien ~~général~~ public, en les réduisant, par un contrôle
mutuel à l'impuissance de faire triompher leurs intérêts privés. La
faculté dont jouissent les trois autorités législatives, de rejeter chacune
les résolutions des deux autres, est précieuse: elle leur permet de
repousser les résolutions contraires à leur intérêt, de se tenir
réciproquement en arrêt dans la carrière de l'ambition, et de
défendre leur terrain contre les entreprises de leurs rivaux. En
sorte que l'équilibre entre ces trois pouvoirs politiques existe
de droit.

Despotisme

Un homme semble degenerer de l'espece humaine par les defauts du ~~coeur~~ corps, par la faiblesse de l'esprit, par les vices du coeur, par son ignorance et son imbecillité : on dirait qu'il sera à jamais l'objet ridicule d'un mepris universel. mais la fortune en decide autrement. Elle le place sur le trône despotique d'un grand empire. Aussitôt chacun se prosterne devant l'idole : les plus puissans ne s'approchent qu'en rampant dans la poussière, qu'en frappant du front contre terre : et l'on voit des milliers de creatures s'etudier à prendre la posture la plus humble, la plus soumise, la plus avilissante pour paraître devant une creature humaine. On lui prodigue avec profusion tout ce qui peut flatter ses passions : des milliers de jeunes beautés, gardées par des êtres que le fer a degradés, s'efforcent à l'envi d'etonner et de satisfaire ses sens. On se hâte d'obeir aux moindres paroles qui sortent de sa bouche, et les volontés d'un insensé servent de lois à cent millions de creatures raisonnables. Il exalte, il abaisse, il depouille, il punit, il fait egorger au gré de ses caprices : voilà le despotisme.

La civilisation est l'ame des sociétés modernes, elles vivent par elle, elle y est et y sera à jamais la source, la regle et la mesure de tout. sur cette echelle soit ascendante soit descendante se lisent ~~en~~ ecrits en signes eclatans pour tous les yeux, les degrés respectifs de la puissance et de la fortune des nations. Elles reçoivent d'elle la place qu'elles occupent dans toutes les relations sociales. Voyez l'Espagne, hors de la civilisation à quelle distance des autres nations son absence ne la tient-elle pas ? sans elle, à quoi lui servent son soleil, son sol, ses vastes et riches campagnes, la double ceinture de l'ocean et de la Mediterranée ? Bien plus, à quoi même lui servait l'Amerique ? Le defaut de civilisation à tout seché tout paralysé chez cette inerte nation : elle a pu perdre l'Amerique avec aussi peu de dommages qu'elle l'avait possedée avec peu de fruits : car la possession sans fruit equivaut à une negation, et le defaut de civilisation, en rendant l'Amerique infructueuse pour l'Espagne, faisait qu'au fond elle la possedait negativement. De son côté, le portugal frappé de la même incivilisation, en ressentait les mêmes effets que l'Espagne : il ne montrait pas plus de civilité que sa triste voisine. Dites qui, sous toutes les inclemences du ciel et en depit de toutes les disgraces de la nature, dans une enceinte bornée, a placé dans les mains de l'Angleterre le levier avec lequel un petit peuple relegué aux confins de l'Europe est devenu le

le regulateur de l'Univers? est-ce autre chose que la civilisation? l'Angleterre n'est au premier degré de la puissance et de la richesse entre les nations, que parce qu'elle est arrivée au premier degré de la civilisation. La France, placée à quelques degrés de civilisation au dessous de l'Angle., marche à sa suite dans l'ordre de la puissance et de l'opulence. par cette inégalité, elle a dû lui céder ce qu'elle possédait en Amerique et dans l'Inde. l'Angle. s'y est assise triomphalement sur ses dépouilles. cependant par combien d'avantages de climat, d'étendue, de population ne l'emporte-t-elle pas sur sa trop heureuse rivale! On donc se trouve la cause de cette difference dans la difference des degrés respectifs de la civilisation des deux peuples. La civilisation s'est etablie tout-à-la fois et toute entière dans l'Amerique du nord: on voyez aussi qu'elle carrière elle a deja parcourue, et mesurer en idée celle qui l'attend. l'Amerique du sud élève deja à cette civilisation des autels au pied desquels elle jettera la rouille antique dont l'Espagne l'avait chargée.

Depuis le congrès de Vienne, l'Europe a changé de face. La Russie, completée du côté du Nord par l'occupation de la Finlande, annulant la Suede, portée au centre de l'Europe, d'où elle tient en echec Berlin et Vienne dont elle n'est separée que par une faible distance, et dont la route ne lui est fermée par aucune barrière, defendue par un climat terrible et par les ombres de Charles XII et de Napoleon, pesant de tout son poids sur la Turquie dont les empietemens seculaires l'ont rapprochée; la Russie, ainsi presente et menaçante, partout, rompt toute espece d'equilibre: il n'est plus que nominal; en dehors des choses il ne peut plus resider que dans la moderation de celui qui dispose de ce pouvoir, d'autant plus redoutable qu'il ne doit pas craindre qu'on vienne chez lui rendre le mal qu'il peut toujours aller faire chez les autres.

La Russie peut-être contenue au nord et dans le centre de l'Europe. Là se trouvent des remparts dont le plus fort est une civilisation superieure, qui ferait opposer une resistance invincible aux assaillans. Nous ne sommes plus aux tems où les populations septentrionales, comme soulevées de leurs fondemens se precipitaient en masses, sur la Germanie et l'Empire Romain. Alors la Russie peut donc tenir le centre de l'Europe dans un état continuel d'inquietude et d'observation, mais elle ne peut pas l'entamer. Tant faibles qu'ils

sont eux-mêmes les Royaumes de Suède et de Danemarck sont
aussi à l'abri de ses coups, car les puissances européennes, en cas
d'attaque, les couvriraient d'une puissante égide. Depuis
le Congrès de Vienne, avancer ou reculer est également difficile, pr ne
pas dire impossible, entre les puissances continentales: chacun
a atteint son maximum; et comme, en Mécanique, le coup frappé
sur une extrémité de la chaine, se fait ressentir à l'autre extrémité
de même, à l'égard des Etats européens, le coup qui dérangerait une
possession ébranlerait toutes les autres. Il n'en est pas de même
du côté de la Turquie: ce côté du midi oriental de l'Europe est
entièrement découvert et en prise à la Russie. Et pourquoi?
C'est qu'il n'a pr gardiens que les Turcs: autant vaudrait
dire qu'il n'a personne pr le défendre, tant il y a loin du
matériel et du moral du pouvoir des Turcs ~~chez la Russie~~ contre la Russie s'assis
de la Méditerranée: elle y trouverait ce qui seul lui manque
et ce qui dans l'ordre physique et moral, donne la vie à
tout, le soleil et l'or: alors l'invasion de l'Europe pourrait être
effectuée: du moins les élémens en seraient préparés, et la défense
deviendrait bien plus laborieuse. Or peut-il y avoir un intérêt
supérieur à celui de l'érection d'une barrière dans la partie de l'Europe
qui est la plus vulnérable? et n'est-ce pas du côté de la Turquie
que se montre ce danger? Par une inconcevable obstination, pr
~~un~~ un aveuglement dont il est impossible de se rendre compte,
il se trouve que la puissance la plus intéressée à la création
de cette barrière, l'Autriche, est précisément celle qui s'y
oppose le plus, et qui, par le choix le plus déplorable, assigne
à la Turquie le soin de la garde de cette brèche des remparts de
l'Europe. Cependant au point auquel les choses en sont venues
en Turquie, son inhabilité à remplir ce rôle est faite pr ~~remplir~~ frapper
tous les yeux. Depuis que la Russie a saisi la Crimée, et s'est
étendue sur toute la côte septentrionale de la mer noire, depuis que
par l'occupation de la Bessarabie, elle partage avec la Turquie le cours
d'une partie du Danube, toute espèce de proportion entre les
élémens des forces de deux états a disparu: leur civilisation, leur
population, sont dans une inégalité qui ôte à la Turquie tout
moyen de résistance efficace, soit contre la Russie elle-même, tant
soit de défense pr l'Europe. La Russie est arrivée graduellement
aussi près de Constantin. qu'elle puisse s'en approcher, à moins de
s'en emparer tout-à-fait. Il est bien évident que la première
guerre avec les Turcs l'amènera dans les provinces turques situées
en Europe, ce qui découvrirait tout-à-fait Constantinople, et choquerait
le Gouverneme. turque en Asie: mais quand elle aura une fois mis le pied dans la

dans la Turquie d'Europe, qui s'en prohibera de s'y étendre? et n'apercevra-t-elle pas distinctement, dès le passage du Danube la pointe de la Morée, comme le terme vers lequel elle doit tendre pr completer et consolider à jamais ~~un ouvrage~~? Mais alors que deviendra la securité de l'Europe, et quel moyen restera-t-il pr arrêter l'essor du pavillon russe, s'élançant du double rivage de la Grèce, et couvrant à la fois la Mer Adriatique et l'Archipel. Or c'est un aggregé à cet état politique, mais un aggregé ~~politique~~ viril, un auxiliaire effectif qu'il faut à l'Europe pr garder son midi oriental; et comme il ne se trouve ni dans la Turquie ni dans la peninsule de la Morée, il faut le chercher ailleurs: et où peut-il se trouver, sinon dans la formation d'un grand état, qui serait composé de toute la Turquie d'Europe jusqu'à la pointe de la Morée. Là, est la vraie défense de l'Europe dans sa partie faible: tant que cette barrière ne sera pas élevée, il n'y aura pas de sureté en Europe contre la Russie. Si l'on n'a ni le pouvoir ni le vouloir de retrancher à son cadre, du moins faut-il savoir le borner: il ne s'agit pas d'infliger à la Russie des dommages, mais de prévenir ceux que l'on pourrait éprouver pr elle: c'est un plan défensif pr la generalité de l'Europe mais qui ne comporte rien d'offensif contre la Russie. On ne doit pas plus songer à la troubler dans la possession de ce qu'elle a acquis, en raison de l'immensité de ses propriétés, qu'on n'a le droit de le faire à l'egard de toutes les autres propriétés, quelles que soient leurs dimensions; mais il est loisible à tous, dans leurs interêts propres, et pr les moyens legitimes, de chercher des preservatifs contre l'exorbitance d'un pouvoir, ainsi que contre les suites inévitables de cet excès de pouvoir: et voilà ce que son interêt commande à l'Europe de rechercher, et ce que lui offre l'occasion de la revolution grecque. Dans ce système, l'empire turc en Europe est abattu comme une construction qui obstrue la voie publique. C'est ce que la Turquie ~~Russie~~ vous refuse, la Grèce formée, d'après les indications de la nature, vient vs l'offrir. Voyez quels remparts pr votre défense, presente sa configuration insulaire: car le Danube la separe du continent; son corps entier plonge et nage pr ainsi-dire entre les deux vastes bassins de l'Adriatique et de l'Archipel: sa position la voue aux occupations maritimes.

Le sort a bien servi l'Angleterre ; car elle est incontestable=
=ment la première puissance de l'Europe. Inaccessible
chez elle, on ne peut pas arriver à Londres par les chemins de
la Nature de ceux qui conduisent à Vienne, à Berlin,
à Moskaw ; que dis-je ? à Paris même. L'élément qui devrait
servir de voie lui appartient. Pendant combien de siècles
l'Europe aura-t-elle à travailler pr que ses pavillons
réunis osent braver ceux de l'Angleterre seule ? D'impru=
=dentes provocations lui ont appris à défendre ses rivages.
D'autres provocations lui ont créé des armées, et lui
ont donné des noms illustres pr des exploits. En vain
le plus habile de ses ennemis lui a-t-il cherché
les côtés vulnérables : partout il a trouvé un corps robuste,
impénétrable sous la double cuirasse de la
meilleure constitution qui existe dans l'Univers
et du patriotisme le plus unanime qui ait
attaché un peuple aux intérêts de son pays. En vain
a-t-il coupé le nerf de sa puissance, en attaquant
ses finances, et le commerce qui en est l'âme : en
vain a-t-il dressé contre eux tous les ressorts de son
esprit et de son pouvoir. Semblable à ces singulières
productions de la nature qui revivent sous
le fer qui les mutile, le commerce anglais se gonflait
de tout ce qu'on voulait lui retrancher ; et l'Angleterre,
attaquée dans son crédit trompait les espérances qu'on
fondait sur son épuisement, se jouait des illusions de
ses ennemis, et répondait pr des miracles de richesses,
encore inconnus au Monde, par un dénouement qui avait
l'air d'appeler, de braver les sacrifices, aux pronostics
que l'on formait sur sa prochaine détresse. La guerre
la rendue maîtresse des points les plus importans
du globe. Voyez-la assise fièrement sur l'Océan, jetant
l'ancre sur les points dominateurs de toutes les mers,
enfermant le Monde dans le vaste filet qu'elle semble

avoir jetté sur lui: la domination de l'Angleterre diffère de celle des grandes puissances continentales: elle ne peut, il est vrai, faire marcher ses armées à toutes les capitales de l'Europe, comme avait fait la France; mais on ne peut arriver à la sienne, mais elle atteint plus loin, et toujours à coup sur.

La pologne a existé tant bien que mal, aussi long-tems que la Russie n'existait pas p^r l'Europe. mais du jour que la Russie, changeant de direction, a fait p^r ainsi-dire, volte face de l'Asie vers l'Europe, l'état de la pologne s'est trouvé changé. La Russie ne pouvait aborder en Europe que p^r la pologne: les Rois électifs de ce pays, Rois toujours mal affermis, vivaient avec la Russie dans un état vraiment indéfinissable, implorant, craignant, rejetant tour-à-tour, son patronage, et ses pesans secours, soit contre les factions du dedans, soit contre les intrigues et les attaques du dehors. La haute noblesse polonaise, qui alors formait seule la nation, depuis cent ans n'avait pas fait autre chose que de fomenter p^r ses intrigues à peters. le protectorat de la Russie sur la pologne. Les Russes une fois entrés en Europe, n'en ont plus quitté le chemin. Or, qui leur fourni=sait ce chemin? n'était-ce pas la pologne? n'était-ce pas à travers la pologne que les armées russes ~~du Nord~~

La Beauté est un lien ineffable donné aux êtres. ceinture pleine d'attraits, c'est elle qui les attire l'un vers l'autre, et les enveloppe dans le règne animé: c'est ainsi encore qu'ils s'accordent et se font valoir mutuellement p^r des similitudes ou des contrastes dans le règne de la matière. Elle est donc le grand mystère de la Nature, et pourtant comme elle existe dans les choses créées, on ne saurait la chercher hors d'elles. La Beauté universelle n'a rien de distinct à nos yeux

rien d'individualisé et de tellement fixe, qu'elle puisse être renfermée dans un cercle, dont il ne serait possible d'arrêter les limites.
La Beauté par excellence reside en Dieu, la notion de cet être ineffable vit [illegible], dans notre cerveau l'universalité des signes qui ne la representent. La Beauté de la configuration humaine egale le rapprochement de celle-ci avec la Beauté suprême qui a daigné la marquer de son type originel. Il y a un mystère dans la Beauté, comme appartenant à l'idée fondatrice du vaste plan de la création, peut être comme pierre d'attente d'un ordre de choses nouveau visible. le mystère n'est pas abordable à toutes les intelligences. très peu y penetrent: mais toutes les presentent dans des degrés divers qui se determinent par la mesure avec laquelle les traits du beau se trouvent repandus aux yeux de chacun, soit sur la surface de la terre, soit sur l'espece humaine qui en est l'œuvre la plus eclatante. Bien que vastes les regions où le type du beau ~~[illegible]~~ domine, sont assez curieuses par rapport au tout. La Beauté dans les objets ne sera jamais que la convenance des parties avec le tout et de ce tout avec sa destination. Or, elle reside dans le bon, dans l'honnête et dans l'utile élevé à son plus haut degré physique et intellectuel. Aussi sommes-nous avertis de sa presence par le sentiment moral qui, nous venant de Dieu, constitue nos droits et nos devoirs, comme par le sentiment de nos appetits sensuels auxquels il a attaché des plaisirs, quand on leur obeit dans une juste mesure. Dans cette direction d'etudes Dieu lui-même nous deviendra comprehensible autant qu'il peut l'être: car quoiqu'on fasse on ne le saisira jamais que par ses bienfaits qui sont son mode d'action providentielle, et par le spectacle de son univers où se reflechissent quelques faibles traits de son image. Qui a vu Dieu: entre tous les êtres admis à la vie presente qui peut se flatter de l'envisager ailleurs que dans la Nature. Admettons la seconde vie dont nous portons en nous mêmes la promesse: cette vie nouvelle aura encore une nature qui lui sera propre, ~~et c'est là que [illegible]~~. Aujourd'hui quand le sage arrête sa pensée sur le Createur, il le conçoit ~~comme une~~ volonté ordonnatrice, il ne le revêt d'aucunes formes: ou s'il s'y hasarde, il lui prête la seule

qui annonce sur la terre un être doué de raison, c'est-à-dire la nôtre. Le sublime dans le monde physique et phénoménal, tient à l'idée de l'infini, en étendue, en force ou en durée; le sublime dans la vie morale supposerait une lutte dont le sacrifice ou l'abnégation serait toujours le terme: le sublime dans l'intellectuel serait un rapprochement avec la Divinité.

La Vie a pr caractère essentiel, dans tous les êtres qui la possèdent, l'Expansion du centre à la circonférence; c'est-à-dire que tout être vivant est animé d'une action dont le foyer principal est au centre de cet être, et dont la tendance est de provoquer sans cesse, et circulairement autour de ce centre, une extension indéfinie. Ainsi, tout être vivant, par cela seul qu'il est vivant, tend à occuper circulairement, autour de lui même, un espace successivement plus grand, pr conséquent à diffuser toute sa substance; en sorte que, pr conserver la vie, ou même l'existence, il a besoin d'être environné d'une action répressive, d'une réaction égale à l'action qui le met en mouvement. Une expérience commune à tous les êtres vivans démontre ce que je viens de dire: si l'on écarte, quelque en un seul point, l'action des résistances qui environnent un être vivant, si l'on fait une ouverture profonde en un seul point de son enveloppe, et surtout si cette ouverture, cette blessure pénètre jusques au foyer principal de l'action vitale, cette action saisit avec rapidité la voie d'écoulement qui lui est offerte; elle se dissipe; la vie cesse précipitamment qu'il n'y a plus centre d'action. Un seul moyen peut, dans certains cas, cette cessation rapide: il faut, à l'instant de la blessure, ou du moins avant que la vie ne se soit entièrement écoulée, appliquer extérieurement une résistance plus forte que l'expansion.

Ainsi la première chose que nous decouvrons, dans le mode d'existence des êtres vivans, c'est qu'ils sont en equilibre entre l'action qui tend à porter leur substance du centre vers la circonference, et la réaction qui tend à porter leur substance de la circonference vers le centre. Mais on concoit en même tems, que si cet equilibre etoit absolu dans tous les momens, si l'action expansive et l'action repressive étaient constamment et rigoureusement egales entre elles, l'effet constant d'une telle egalité seroit l'impossibilité de mouvement. Il est donc necessaire pr que la vie soit réelle, pr qu'elle soit un mouvement, pr qu'elle soit ~~un mouve~~ une action, que, dans chaque moment, les deux forces, ~~de la vie~~ celle qui produit la vie, et celle qui la reprime, soient inegales entre elles; mais comme il est necessaire, en même tems, qu'elles se mettent en equilibre, il faut qu'elles se balancent mutuellement pr une preponderance ~~native~~ alternative. L'homme sur la terre, est un être qui prend naissance, se developpe, se degrade et se detruit; c'est ainsi qu'il existe et tel est l'ordre imposé à l'ensemble de son existence. Sa destinée est donc formée de deux parts egales et opposées, qui s'enchainent pr necessité, s'entremêlent pr l'alternative et se font mutuellement equilibre. La premiere est la part du developpement, de la formation, des acquisitions, du plaisir, du bonheur. La seconde est la part du malheur, de la destruction, de la souffrance. La premiere est très inegale entre les ~~dans chaque~~ hommes; mais dans chaque homme, à qui il est donné de parcourir le cercle naturel de la vie, la seconde part, la seconde moitié de cette revolution entière, est necessairement egale à la premiere. D'où il suit que si l'on fait abstraction des accidens qui peuvent venir trancher brusquement l'existence, tous les hommes livrés aux lois naturelles, tous ceux qui parcourent en entier, soit lentement, soit rapidement, le cercle de la sensation et de la vie, sont egaux pr leur sort. Tous les cercles humains ont la même figure, quoiqu'ils n'aient pas tous le même diametre.

Objec. Si la destinée de chaque homme se compose necessairement de deux sommes egales, l'une de plaisirs, l'autre de souffrances l'ambitieux, le mechant, en versant le malheur sur les hommes faibles, ne font qu'executer la loi universelle, et remplacer ou prevenir le malheur que d'autres causes verseraient. Un tel princi. va fermer les coeurs à la pitié.

L'Idéal, conçu dans sa vraie nature, n'est point en état de
guerre avec la Réalité: il se met en corrélation avec elle par une
double alliance: il lui emprunte des élémens, il s'appelle à lui;
il s'instruit auprès d'elle, il sert à l'élaborer. Pour tous les
êtres actifs, intelligens et libres, il y a nécessairement des
exemplaires, des modèles, antérieurs à chaque action, dans lesquels
l'action se dessine d'avance: sans quoi, l'action elle-même
serait impossible. Il y a des exemples, des types qui n'existent
encore que dans la région des idées, et qui sont l'image anti=
=cipée de l'acte à produire. Dans les arts, qu'on appelle d'imita=
=tion, il y a des modèles puisés dans l'observation, et des modèles
véritablement archétypes: toutefois, ces derniers sont soumis
à une double condition; ils sont contraints de puiser dans la
nature réelle les élémens de leurs combinaisons: ils doivent
se conformer à certaines règles de proportion, de convenance,
de vraisemblance, que nous révèle le sentiment du beau,
tel qu'il nous a été lui-même inspiré par la Nature, telle
qu'elle ~~m~~ a pris soin de l'enseigner par de nombreux et lumi=
=neux exemples: cette image de l'ensemble ainsi construite
dans l'intelligence, devient l'archétype de l'exécution.

Viera.

Il y a de l'écho en France quand on y prononce les les mots d'honneur et de patrie, disiez vs. il y aura bientôt 7 ans à cette tribune, qui reçut de vs une nouvelle puissance orateur citoyen, aujourd'hui ombre vénérée. Je ne saurais mieux décrire ce qui se passe maintenant en France, et mieux exprimer le sentiment profond, unanime, dont notre perte vs pénètre, qu'en vs empruntant à vs même, des paroles immortelles comme l'honneur de notre pays — c'est à vs que je les applique: car votre nom, accompagné d'un cri de douleur, retentit dans ce moment des Pyrénées aux bords du Rhin, ainsi que dans la journée du 29. novembre il parcourait l'immense Paris p^r verser d'effroi vs cœurs; ainsi que le lendemain, avec l'inflexible force d'une triste conviction, il se mêlait aux sanglots de 100, 000, qui, sans ~~[illegible]~~ recourir au bulle mandarin des douleurs de commande, sous un ciel rigoureux, formaient votre cortège funèbre. puisque la vie de la vertu est à jamais épurée votre grande âme n'a pu être insensible au témoignage de la reconnaissance publique. Vs avez entendu ces acclamations qui ont succédé à la voix des orateurs p^r lesquelles ont été prononcées sur votre cendre les seules louanges qu'il ne soit pas donné à l'oreille des grands hommes de recueillir ici-bas, et au bruit desquelles pourtant, ils marchent vers leur immortalité: vs avez assisté à cette adoption solennelle de ~~vos~~ enfants, jurée p^r la patrie, dans une enceinte religieuse en face des tombeaux dont elle est fière, et sous la voûte des cieux, vers lequel le cri national a monté: Acte mémorable, s'il en fut jamais, qui reçoit aujourd'hui son exécution: acte p^r lequel, p^r votre jeune et innocente famille la France entière se transforme en un immense prytanée. le peuple est toujours juste quand il est abandonné à lui-même: général, il vs récompense comme vs l'avez servi. c'est un grand et triste jour, que celui où il acquitte sa dette. Si ce jour est honorable p^r vs, s'il donne la sanction des siècles à votre mémoire, il n'est pas moins important p^r vs mêmes, car vs titres les plus beaux à la

liberté viennent de sévire sur ~~vostre~~ votre tombe. En effet, elle
est devenue grande cette nation chez laquelle les bienfaits
laissent des traces profondes, et qui à travers l'orage, silen-
-cieuse, accompagne avec un généreux orgueil, d'elle-même,
le cercueil à son dernier asile. Homme de bien, malgré des
talens si grands, qu'aucune ~~voix~~ pensée ne ~~prononce~~ rencontre l'être
qui pourrait combler le vide creusé par votre absence
et tellement hors de ligne, qu'aucune voix ne prononce
encore un autre nom que le votre, vous alliez cesser d'être
éligible au parlement de France. Vous mourriez pauvre,
l'or de la corruption, si vous ne l'aviez repoussé, s'est éloigné
de vous; et tandis qu'avec les éclats généreux de votre
voix, vous dépensiez votre vie, tandis que vous la ~~d~~répandiez
dans chaque élan d'une âme dévorée de l'amour
du bien public, la triste nécessité, était prête à
frapper à votre porte. Vous ne serviez que votre pays et
ses saintes lois! Graces ~~vous~~ soient rendues au ciel de cette
honorable pauvreté. Dans un siècle vénal, elle atteste l'alliance
possible du talent et de la vertu, du courage civil
et de ~~la vertu~~ courage militaire; graces vous en soient
rendues ombres vénérées! Ainsi vous avez laissé à la patrie
le champs vierge de la reconnaissance! Ainsi, non moins utile
que votre belle vie, votre mort aura partout réveillé
le sentiment de l'honneur. Illustre défenseur de la sainte
égalité des hommes, vous daignâtes plus d'une fois m'honorer
du nom d'ami: ma main n'a pas été sans sentir la loyale
étreinte de la votre: confondu avec vous par la haine, dans ses
accusations, je puis être fier d'avoir un moment attiré
ses regards, quand elle ne voulait que frapper de grands
citoyens, plus dignes que moi, de vous être associés: permettez
que je recueille ces souvenirs non pour m'en glorifier, mais
pour m'avancer d'un pas plus ferme vers le but que vous

avez marqué à votre âme non moins forte que généreuse.

de l'intensité la plus cruelle. au terme de la vie
La douleur est immédiatement produite par l'excès ou le désordre d'une action, qui modérée ou régulière produit le plaisir. Ainsi qu'un barreau de fer, pénétré d'une chaleur qui le rend incandescent, ne nous cause qu'une sensation, douce, agréable, salutaire, s'il est séparé de nous par une certaine distance; mais s'il s'approche graduellement, le moment arrive où la chaleur qu'il répand nous incommode; et si l'on en vient à nous toucher, il nous brûle, il nous désorganise, il nous fait souffrir. On sait, que la gaîté d'une âme sensible peut être brusquement portée à un tel degré de vivacité, que la mort, très douloureuse, en soit le résultat. D'un autre côté on voit quelquefois des hommes tombés dans une atonie si voisine de l'insensibilité absolue, que pour exciter en eux un reste de sensation, il faut leur faire une blessure; on relève alors, pour quelques instants leur ~~défaillance~~ expansion défaillante, en ouvrant à son action une large voie d'écoulement. Or, la douleur, considérée dans nos sensations et nos organes, n'est autre chose que l'excès d'action des causes mêmes, qui lorsque leur action est modérée nous procurent le plaisir.

Tout l'ensemble de la théorie des doctrines de Mr Azaïs peut être conçu en termes suivants. „Chacune des acquisitions qui favorisent l'accroissement de l'homme, est accompagnée d'un sentiment de plaisir ~~de douleur~~ de satisfaction. Chacune des pertes qui amènent sa décadence est accompagnée d'un sentiment de peine et de douleur; et les deux termes de la vie, celui de la naissance et de la mort, se rejoignant au même point: il est nécessaire que tout individu se rende successivement à la destinée tout ce qu'il en a reçu. Ainsi l'homme que son organisation, sa fortune, ses talens, élèvent au-dessus des autres, jouira d'avantage, il est vrai: mais sa chute vers le tombeau sera plus douloureuse. Au contraire l'homme, dont les facultés sont bornées, l'organisation grossière la destinée obscure et monotone, goûtera moins de plaisirs: mais il éprouvera moins de souffrances. Or, ces deux destinées, si diverses

dans leur aspect, seront néanmoins semblables dans leurs résultats: et pr parler la langue des calculs, la somme des <u>extrêmes</u> sera toujours égale à la somme des <u>moyens</u>.

L'homme, ici-bas, est partout et de toutes parts, en contact avec la Nature matérielle, il est vrai. Il dépend d'elle pr ses premiers besoins, il est vrai. Il lui est soumis pr les impressions des sens, il est vrai encore. Il faut qu'il vienne s'abaisser jusqu'à elle pr le ~~[illegible]~~ au travail: mais cette fois, ce c'est pr la subjuguer, la conquérir, la transformer; c'est pr s'emparer des forces qui sont éparses dans les airs et les eaux, cachées au sein des élémens, pr les gouverner à son gré, pr les rendre fécondes; c'est pr élever sur la terre ce monument immense que les arts de la civilisation ont construit à l'usage de la société humaine, et qui lui servira de séjour.

Non seulement la Nature, comme une mère prévoyante, ns invite pr l'attrait du plaisir à rechercher ce qui doit satisfaire à ns besoins: mais, pr une aimable et tendre sollicitude, elle a encore semé sur ns pas une foule de plaisirs innocens, que ns dédaignons souvent de goûter, et qui ns sont gratuitement concédés. De toutes parts, des formes élégantes se dessinent, de nuances gracieuses s'étalent, de douces harmonies se produisent, de suaves parfums s'exhalent: la terre se pare de fruits et de fleurs: le ciel se déploie comme une tente magnifique: l'air même que ns respirons, semble ns faire respirer le bien être. Bref, les plaisirs n'ont guère besoin d'être achetés pr aucun effort, ils se prodiguent surtout aux conditions les plus nombreuses et les moins favorisées pr la fortune. Serait-il possible, de ne pas recon=naître, dans ces dispensations, une vue de la providence aussi délicate, aussi manifeste. N'annoncent-elles pas que l'Auteur de toutes choses, a non seulement permis à la faible créature de goûter ici-bas le bien être, mais lui a même en quelque sorte, enjoint à se reposer dans le bonheur? En assignant à ces plaisirs innocens, une place dans l'ordre

de notre destinée, elle les a presque promus au rang de nos devoirs.

12 Le plaisir pr être completement vrai, a besoin d'être alimenté pr la sociabilité; le plaisir solitaire est toujours imparfait: il a quelque chose d'aride et d'étroit. Les jouissances les plus matérielles prennent, un caractère nouveau, dès qu'elles sont goutées en commun, et qu'elles deviennent une sorte de symbole ou de canal pr les douces affections dont la sociabilité se compose. Le plaisir disposant le coeur à l'ouverture, la communauté de la jouissance donne à la sympathie un plus libre essor, et, réciproquement, la sympathie du plaisir donne au sentiment du plaisir quelque chose de plus délicat et de plus doux. La personnalité y prend une moindre une moins grande part, ou, du moins, elle s'y montre moins: on jouit du plaisir d'autrui, en même tems que du sien propre. Cette alliance, qui confond pr un moment les personnes réunies pr l'attrait du banquet d'une volupté innocente, est encore un des liens qui unissent l'humanité: elle fait sentir et rappelle les autres liens, au moins confusément: elle relève ainsi ce qu'il pourrait y avoir de purement matériel dans la volupté: elle en tire un moyen indirect pr favoriser les communications et l'épanchement des coeurs: elle fait contracter des engagemens tacites d'une bienveillance réciproque.

La peur suffit pr conduire à tous les crimes, pr toutes les bassesses. Il n'y a rien d'aussi cruel que le lâche. L'effet de la terreur est de rendre à l'égoïsme une suprématie absolue, et de faire disparaître tous les contrepoids qui pouvaient le retenir. Elle rompt tous les liens d'affections de l'affection: elle

entraîne une sorte de dissolution de l'existence morale. La Terreur
glace l'âme comme la peur physique glace les membres.
Ainsi, la terreur détruit précisément, ou paralyse, du moins, en
nous, les deux grandes puissances qu'il était nécessaire de
cultiver: elle étouffe dans leur principe, et l'Amour du
bien ~~et l'Amour~~ l'Empire de soi. Qui tremble, ne sait plus
aimer et ni vouloir. On ne saurait donc concevoir une idée plus
fausse que celle d'employer indifféremment, la crainte comme
un moyen de régime moral. Comment l'image de la Vertu
pourrait-elle se produire du sein de la frayeur? Quel
sentiment généreux pourrait naître de la lâcheté? la crainte
ne saurait donner la notion du devoir: elle peut, en donner
au contraire une intelligence erronée: elle n'inspirera jamais
une pensée utile, une résolution louable. Un certain genre, et
un certain degré de crainte peut seulement être employé avec
avantage pr réprimer l'excès de l'impétuosité, et de la
violence: elle sert alors à rétablir l'équilibre rompu et à
rendre à l'âme le gouvernement d'elle-même: c'est
à cette mesure qu'elle doit s'arrêter. Pr avoir quelque
chose de salutaire, ~~elle~~ il faut qu'elle soit empreinte
de respect, qu'elle conserve ainsi quelque chose de moral;
c'est ce qu'on obtiendra, si elle sert d'expression ou de
cortège à la Justice. Le Monde dans ses jugemens superficiels, croit toujours
voir quelque chose d'honorable dans le mépris de la vie, parce qu'il y voit quelque
chose de brillant, quelles que soient, d'ailleurs, les causes de ce mépris. Cependant
la vie n'est point une chose méprisable: il n'est ni sensé, ni permis de s'en jouer;
la compromettre sans utilité n'est pas du courage, mais une étourderie coupable
et coupable surtout, lorsqu'une vaine ostentation est le motif réel de cette
espèce de bravade. La présence du danger est comme un trait de lumière
qui fait évanouir un grand nombre d'illusions, et réduit les faux
biens à leur néant, elle fait mieux sentir aussi le vrai prix de chaque instant
de notre existence.

Fi des coquettes maniérées!
Fi! des bégueules du grand ton
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeanette, ma Jeanneton

Jeune, gentille et bien faite
Elle est fraiche et rondelette
Son oeil noir est petillant.
Prudes, vous dites sans cesse
qu'elle a le sein trop saillant
C'est par ma main qui le presse
un défaut bien attrayant
Fi, des coquettes ~~du grand~~ maniérées
Fi, des bégueules du grand ton
Je préfère à ces mijaurées
ma Jeanette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce
Jamais rien ne l'embarrasse
Elle est bonne, et toujours rit.
Elle dit mainte sottise
à parler jamais n'apprit;
et cependant quoiqu'on dise
ma Jeanette a de l'esprit

Fi! ____

Fi ____
Je ____
ma ____

A table dans une fête
cette espiègle, ne tient tête
par les propos libertins;
Elle a la voix juste et pure,
sait les plus joyeux refreins;
Quand je l'en prie, elle jure;
Elle boit de tous vins

Fi ____

Belle d'amour et de gaîté
Jamais d'une riche soie
Son corsage n'est paré
Sous une toile proprette
son bicorne est assuré
Et sans recourir à sa toilette
Je la chiffonne à mon gré

Fi ____

La Nuit tout me favorise
point de voile qui me nuise
point d'inutiles soupirs.
Des deux mains et de la bouche
Elle attise les désirs
Et, rompit vingt fois sa couche
Dans l'ardeur de nos plaisirs

Fi ____

. . . .

L'Amour, l'Amitié, le bon vin
vont égayer ce festin
Narguons de toute étiquette
Turlurette, turlurette
bon vin, et fillette
L'Amour nous fait la leçon
partant ce Dieu sans façon
prend la nappe pour serviette
Turlurette turlurette
bon vin, et fillette.

L'Amour ne fait la leçon
partant de Dieu sans façon
prend la nappe p.r serviette
Turlurette, turlurette
Bai ou, et fillette

Que dans l'or mangent les grands
Il ne faut à deux amans
qu'un seul verre, qu'une assiette
Turlure.

Sur un banc ~~peut~~ est-on heureux
On ne peut s'y placer deux
mais voici table et couchette

Si pauvreté que n[illegible] suit
A des trous à son habit
De fleurs ornons sa toilette

Mais que dis-je? ah, dans ce cas
Mettons plutôt habit bas
Ainsi on paraître mieux faite
Turlu.

Chantons, Margot et amours
Margot leste et bien tournée
Qu'l'on peut baiser toujours
Qui toujours est chiffonnée
Oui! l'embrasser dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Moquons nous de ce Blaise
Viens, Margot, viens qu'on te baise.

D'un lutin elle a tant l'esprit
c'est un cœur de tourterelle.
Si le matin elle rit le soir elle est quérelle
Quoi, se fâcher? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de Margot
baiser comme on l'apaise
Viens, Margot, viens, qu'on te baise

Le verre en main, voyez la
l'amour à table elle babille
Quel air, et quels yeux elle a
Quand le Champagne pétille
Quoi, l'air ducit? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de Margot
mets ta pudeur à l'aise
Viens M.

L'Amour a peint la serpent
Tout p.r Margot, feu qui flambe
Mais p.r elle il est souvent
Grand p.r dessous la jambe
Quoi p.r dessous? dit un sot.
Oui c'est l'humeur de Margot
Il faut bien qu'il s'y plaise
Viens, M.

44

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse
Et elle tient à sa maison
qui parfois lui rend service
Quoi! pr bouder? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de Marg.
Que fais-tu sur ta chaise

l'Epouse vient encore
fuir l'epoux, qui l'embrasse
Mais sur plus d'un tresor
de friperie, fait main basse

Point d'éloges incomplets
J'ecrira cette brunette
A moins de douze couplets
Au diable la chansonnette
Quoi, douze au rien? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de M
Nous t'en promettons traire
Va — v

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la delace
Il va briser le lit
il va rompre la glace

Mais pris au trebuchet
l'Epoux, qui elle disgrace
De l'Epoux qu'il cherchait
n'a trouvé que la place

L'hymen prend cette nuit
Deux amans dans sa nasse
Au seuil de leur reduit
Un deux couverts se place
Tora, flute et basse
Tora! violon
Ton flute et basse
Et violon, rin grame
~~et trame~~ fait exprès
voyons ce qui se passe
L'Epouse a mille attraits
L'epoux est plein d'audace

La belle, en sanglotant
se casse à voix basse
D'un devoir eclatant
Tout haut il la menace

Monsieur ~~revers~~ après ~~or~~
Mais qu'à ~~tout~~ il se passe
Du livre des epoux
Il n'est qu'à la preface.

peu de choses, peu de passions même ont le pouvoir de ns attirer assez fortement pr ns faire sortir de notre être: l'amour seul, ns place entièrement hors de ns propres limites; ns lui devons, le bonheur ~~d~~ d'une vie nouvelle. L'ambition, l'amour de la gloire ns entrainent, ns enivrent mais on ns retrouve toujours en elles, ns êtes toujours notre propre but; notre triomphe ns transporte, mais ns laisse en ns même. L'amant, au contraire cesse d'être lui; son âme toute entière a passé dans [illegible] et l'instant où il se retrouve en lui-même est l'instant [illegible] n'aime plus. Malheureusement, l'amour n'est qu'une situation de l'âme, il ~~ne aime~~ ne peut en être un état habituel: c'est un point inflammable qui s'allume ~~avec~~ lui elle, et qui la consume rapidement. L'amour est l'agitation de la vie, l'amitié en est le repos. Point d'amitié qui naisse en un jour. Il est des passions violentes, qu'un moment peut produire. L'amitié, calme et reflechie, a le droit de choisir: l'amour au contraire, toujours entraine, se soumet sans reflexion, s'offre, se donne. Il n'a pas encore examiné les chaines qu'il ~~demande~~ demandé ~~et les~~ porte déjà. Les femmes ont le talent inné de saisir les nuances, les rapports, les filiations secrètes de ns pensées, de ns goûts, de ns foiblesses, qui ~~leur~~ donne~~-t-il~~ de la superiorité sur ns. Ns ne régnons que pr la force: elles gouvernent pr l'effet de leur art et de leur persévérance.

T T T T T T

Tout ce fatras fut chanvre en son temps
Linge il devint pr l'art des tisserands.
puis en lambeaux des pilons le pressèrent
Il fut papier. cent cerveaux à l'envers
De visions à l'envie le chargèrent
puis on le brule il vole dans les airs
Il est fumée aussi bien que la gloire
De ns travaux voilà quelle est l'histoire
Tout est fumée, et tout ns fait sentir
Ce grand néant qui doit ns engloutir.

Voltaire

Du tronc qui nourrit sa vigueur
La branche une fois détachée
ne reprend jamais sa fraicheur,
Et l'on arrose en vain la fleur
quand la racine est desséchée.
De mes jours, le fil est usé
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse
Je suis mort au plaisir, et mort à la tendresse
Hélas! j'ai trop aimé; dans mon coeur épuisé
Le sentiment ne peut renaitre
non, non: vs avez fui pr ne plus reparaitre
première illusion, de mes premiers beaux jours
Céleste enchantement, des premières amours!
O fraicheur du plaisir! ô volupté suprême!
Je vs connus jadis, et dans ma douce erreur
J'osai croire que le bonheur
Durait autant, que l'amour même!
Mais le bonheur fut court, et l'amour me trompait

l'amour n'est plus, l'amour est éteint pr la vie
il laisse un vide affreux dans mon âme affaiblie
et la place qu'il occupait
ne peut jamais être remplie

Parny.

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux
Et, d'une main que la balle a meurtrie
Berce en riant deux petits jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois, „ Ce n'est pas tout de naître
Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas.

Dans une petite republique, presque ignorée parmi nous, et que
la politique des trois souverains, qui n'ont pu s'accorder, pr sa
possession, a laissé debout sur les debris de la pologne, presqu'aux
portes de Cracovie, est la Montagne de ~~Kosciuszko~~ Bronislava,
mot composé de deux autres mots qui signifient defendre
la gloire. C'est sur cette montagne, que les polonais, ont
voulu élever un monument, que le despotisme ne peut abattre,
ni aucune revolution détruire, ni le tems même outrager.
Ce Monument n'est donc ni une statue, ni une colonne
ni une obelisque, c'est une montagne élevée sur une autre
montagne. C'est un ouvrage de géant, ~~acquise tous~~
continué pendant plusieurs années, et qui a eu pr but, non
de détrôner quelque Jupiter de la terre, mais d'honorer, éternelle=
=ment un grand citoyen qui avait défendu l'indépendance
de son pays. La Tombe du heros, n'a point été placée au
sommet de ce monument, elle reste encore dans l'enceinte de la
ville, sur la montagne de Wavel, où seul avec Poniatowski,
Kosciuszko partage l'honneur de la sepulture des Rois, et a
sa place près du grand Sobieski. Un lustre entier, a été em=
=ployé à la création de cette Montagne; on a souscrit dans
toute la pologne, dans la Lithuanie, et jusques dans l'ancien
Empire des Czars, toute la jeunesse de Varsovie, la noblesse, le
peuple, les femmes, les vieillards, les enfans, ont remué la terre,
ont manié la bêche. Des rubans des banderolles, étaient attachées
aux brouettes, qu'un sexe qui a des émotions pr la gloire, et qui
sait les transmettre et les exciter, disputait aux hommes, l'honneur
de les faire rouler sur les flancs de la Montagne de leur faire
gravir ses étroits sentiers. C'était l'Enthousiasme debout d'un peuple,
c'était l'élan patriotique d'une nation, qui effacée dans
le present, se cherchait dans l'avenir.

Ceux que l'éloignement retenait, ceux qui trop affaiblis pr l'age ne pouvaient
travailler, envoyaient des contributions volontaires, et partant aucune

a l'or du riche et mêler le denier du pauvre, avec le produit de cette souscription nationale, un Comité composé de professeurs de l'Université, de l'Academie et de la Société des sciences de Cracov. a pu acheter le terrain, qui descend de la Montagne de Bronistawa, et une vallée qui est à ses pieds, pr y établir une colonie de vétérans, sous le nom de Kosciuszko. Cette colonie va ouvrir un noble asile aux guerriers qui ont survécu au héros, et qui combattirent avec lui pr la liberté. J'ai cru Messieurs, devoir appeler un moment votre attention, sur un des faits les plus mémorables de nos jours: il atteste que les nations savent toujours manifester leurs sentimens, et voici encore une éloquence toute nouvelle, un peuple qui ne peut s'exprimer ni pr la parole, ni pr des écrits, et qui parle pr des montagnes. Les grands intérêts

Si toutes les facultés morales de l'homme aspirent à la religion
la religion, aussi tendant à leurs voeux, vient à son tour leur apporter la
plus favorable culture. La providence a voulu que, pr la grande universalité
des hommes, le sentiment religieux placé pr elle dans leur coeur, n'atten=
=dît pr éclore, que l'apparition de cette pensée si simple dans sa sublimité,
qui lui révèle le bienfaiteur suprême. Le sentiment se déploie alors d'une
manière aussi naturelle que l'amour filial dans le coeur de l'enfant, dès
qu'il connaît son père. Fortifié, éclairé chaque jour pr l'expérience et la réflexion,
il germera au sein de la conscience, comme dans son sol natal: il expliquera,
fécondera, achèvera tout ce qu'il y a de moral dans l'homme. Sans lui,
la créature intelligente n'est plus qu'un être avorté: on dirait un fruit
qui tombe de l'arbre universel de la création, comme n'ayant pu
atteindre à sa maturité. – A l'origine de la civilisation on voit la religion se
montrer comme la première institutrice des sociétés humaines: elle y est la mère
des arts, des sciences, des moeurs et des lois elles-mêmes: à mesure que
la civilisation se perfectionne, elle apporte une lumière toujours plus
vive; se renfermant dans ses applications relatives à la morale et au
bonheur, elle en devient plus bienfaisante, plus grande et plus pure.
De même, elle commence à verser dans le coeur du jeune enfant les
premiers enseignemens de ce qui est juste et bon; c'est elle qui lui fait
goûter le sentiment du devoir; après avoir accompagné l'homme dans
toutes les épreuves de la vie, elle lui apporte de nouvelles forces, et
de nouvelles perspectives, lorsque, ses organes s'affaiblissent et que les
choses ~~[illegible] s'affaiblissent~~ terrestres s'évanouissent pr lui. Jamais
elle n'apparaît plus touchante et plus auguste, que lorsqu'elle vient
éclairer de ses divins rayons l'aurore, ou le déclin du jour de notre vie.
C'est en aimant qu'on apprend à aimer; c'est en aimant ce qui est vraiment digne
d'être aimé, qu'on comprend l'amour. L'amour, au sein de la religion, reconnaît
son essence, sa source originelle: il en découle sans cesse, vivant et ranimé d'une
jeunesse nouvelle: il s'épure au foyer céleste; delà il se répand sur toute la terre
avec une abondante plénitude, il se multiplie, agit, féconde, embrasse,
éclaire. La religion seule déroule la chaîne des causes, explique la notion de la
cause; car il n'y a point de causes, sans la cause première: or la vraie science
n'est que la théorie de la causalité. La religion est le flambeau de la vie intellec=
=tuelle; la religion est un enseignement intérieur; elle promène le
regard de la réflexion sur tous les secrets de l'âme. Elle est l'anneau
suprême des grandes coordinations, la haute révélation qui allie le visible
à l'invisible, le connu à l'inconnu, l'Univers à la pensée. Le seul lien

ciel pur, d'une nuit étoilée, l'air que je respirons, l'océan, la tempête elle-même, tout me parle du Créateur. Le Culte extérieur, se répandant sur la terre ~~se~~ comme une rosée céleste, vivifie, consacre encore la scène imposante de la création, en s'associant à elle. ~~Le culte doit aussi, favorisé par la méditation~~

ou pr: qui semble pénétrer dans mon cœur

La Philosophie étudie l'homme et la Nature; elle examine les lois de l'Univers et celles des facultés qui me élèvent au sommet de l'Univers; elle en fait sortir trois grands résultats: la vérité, le bonheur et le devoir. Éclairée par cette étude, et découvrant, au delà de l'espace et des tems, au dessus du Monde visible, celui en qui, tout être, vit et se meut, elle remet la plus noble des créatures aux mains de la religion qui seule peut expliquer et accomplir sa destinée. Ainsi de ce beau don, de l'intelligence et de la raison, départi à l'humanité, elle fait un juste et solennel hommage à son auteur. Joyeuse et fière d'avoir ainsi renoué la chaîne des êtres, et achevé un ouvrage, tant recommencé par elle: elle redescend sur la terre, recueillant les influences de cette adoption sublime: elle trouve dans la religion la source d'une nouvelle vie, d'une nouvelle lumière, et se sent animée d'une plus haute sagesse. La philosophie, se plaçant, avec respect, dans le cortège de la religion, ne cessera point d'accompagner l'homme dans cette nouvelle et haute existence: elle lui enseignera à cultiver ces facultés dont la religion lui montre le prix et l'invite à faire le meilleur usage: elle aidera à prévenir, à rectifier des écarts que la religion elle-même désavoue et déplore; elle rendra la religion plus honorable encore et plus utile aux yeux des hommes, en exposant ses titres, en racontant ses bienfaits.

Sur un écueil, battu par la vague plaintive
Le Nautonnier de loin, voit blanchir sur la rive
Un Tombeau près du bord, par les flots déposé
Le Temps n'a pas encore bruni l'étroite pierre
Et sous le vert tissu, de la ronce et du lierre
on distingue — un sceptre brisé.

Ici gît — point de nom, — demander à la terre
Ce nom? il est inscrit en sanglants caractères
des bords du Tanaïs, au sommet du Cédar

Sur le bronze, et le marbre, et sur le sein des braves
Et jusques dans le coeur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblans sous son char

c'est actiter chat ou pactre
Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce
Jamais nom qu'ici ~~langue~~ bas, toute langue prononce,
Sur l'aile de la Foudre, aussi loin ne ~~vo~~la.
Jamais d'aucun pied, mortel, tel le pied qu'un souffle
efface.
N'imprima, sur la terre ~~de plus~~ une forte trace
Et ce pied s'est arrêté là.

Il est là; sous trois pas un enfant le mesure;
Son ombre ne rend pas même un leger murmure
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne
Et son ombre n'entend que le bruit monotone,
D'une vague contre un ecueil.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage
Mais pareil à l'eclair tu sortis d'un ~~nuage~~ orage
Tu foudroyas le Monde avant d'avoir un nom:
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fecondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
aux solitudes de Memnon.

Les Dieux étaient tombé, les trônes étaient vides
La Victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit Roi.
Le siècle dont l'écume entrainait dans sa course
Les moeurs, les Rois, les Dieux — refoulé vers sa source
Recula d'un pas devant toi.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire
Quand un siècle vieilli, de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté
Un héros tout-à-coup de la poudre s'élève
Le frappe avec son sceptre. — il s'éveille, et le rêve
Tombe dans la vérité.

Gloire, honneur, Liberté, ces mots que l'homme adore
Retentissaient pr toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son.
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe et dédaignant ce que la terre admire
Tu ne demandais rien au Monde, que l'Empire
Tu marchais. — tout obstacle était ton ennemi
Ta volonté volait comme ce trait rapide
qui va frapper le but où le regard le guide
Même à travers un cœur ami.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes
Et ta main ne flattait que ton léger coursier
Quand les flots ondoyans de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière
Et que ses pieds brisaient ~~l'acier~~ l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton epaisse armure
Sans haine et sans amour, tu vivais pr penser.
Comme l'aigle regnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pr mesurer la terre
Et des serres pr l'embrasser..

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire
Foudroyer l'Univers des splendeurs de ta gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des Rois;
Forger un joug trempé dans l'Amour et la haine
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois

Etre d'un siècle entier la pensée et la vie
Emousser le poignard, décourager l'envie
Ebranler, raffermir l'Univers incertain:
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les Dieux, jouer le sort du Monde
Quel rêve!!! et ce fut ton destin

Tu tombas cependant de ce sublime faîte:
Sur ce rocher desert jeté pr la tempête!
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau
Et le sort, ce seul Dieu qu'adora ton audace
Pr dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau

Si tu pouvais jamais gémir ! ô ma lyre !
Si dans frémissement ~~des ailes~~ du zephire
A travers les rameaux
Ou l'onde, qui murmure en caressant ses rives
Ou le roucoulement des colombes plaintives
Jouant aux bords des eaux

Si comme ce roseau qu'un souffle heureux anime
Tes cordes exhalaient ce langage sublime
Divin secret des cieux
Que, dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole
Les anges amoureux se parlent sans parole
Comme les yeux aux yeux.

Si de ta douce voix la flexible harmonie
Caressant doucement une âme épanouie
Au souffle de l'amour
La berçait mollement sur de vagues images
Comme le vent du ciel qui berce les nuages
Dans la pourpre du jour.

Tandis que sur les fleurs, mon amante sommeille
Ma voix murmurerait tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge
Aussi doux que le son que nous apporte un songe
Des ineffables bords.
Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière !
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour

Ton regard languissant est plus cher à mon ame
Que le premier rayon de la celeste flamme
Aux yeux privés du jour

Un de ses bras fléchit sous son cou qui le presse
L'Autre sur son beau front retombe avec mollesse
Et le couvre à demi:
Telle pr sommeiller la blanche tourterelle,
Courbe son cou d'albâtre et ramène son aile
Sur son oeil endormi

Nap. Delavigne

De Lumière et d'obscurité
De néant de Néant et de Gloire étonnant assemblage
astre fatal aux rois comme à la Liberté;
Au plus haut de ton cours porté pr un orage
Et pr un orage emporté,
Toi, qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage
D'égal à ton bonheur, que ton adversité;

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs têtes
T'ouvraient un chemin triomphal;
Les élémens soumis attendaient ton signal:
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes
pr éclairer tes fêtes
Le soleil t'annonçait sur ton char radieux,
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux
Donnait une secousse à la terre.

Le colosse russe, adossé aux limites du monde, un pied en Europe et l'autre en Asie, étend ses vastes bras du Nord au midi et du levant au couchant, sur un espace de 600 lieues de pays. Sans parler des provinces asiatiques, sur lesquelles les Czars s'arrogent une douteuse domination ils seraient encore les premiers potentats de l'Europe l'Univers, si la force des états, s'évaluait en lieus carrées. La ~~mort~~ mer glaciale au Nord; au midi la Tartarie indépendante et la Tartarie chinoise: au couchant, la Laponie, le golfe de Finlande, la mer Baltique et la Pologne: au levant, la mer pacifique, et les mers particulières qui reçoivent leurs noms des côtes qu'elles baignent, tel est le cadre immense, qui réunit les régions diverses connues sous le nom de Russie.

Libre sauvage, impétueuse et imposante dans ses inspirations hardies et même dans ses écarts, la littérature romantique est l'interprète de la Nature, des passions, des souvenirs du moyen age, et des superstitions du cœur. Son pinceau Créateur ns retrace avec des couleurs nouvelles les magnifiques tableaux de l'Univers, et sait donner la vie aux objets inanimés: ses descriptions de la Nature ns charment d'autant plus, qu'elle la peint moins pr sa forme matérielle que pr les ~~sentiments~~ sensations qu'elle ns fait éprouver. Indépendant pr son caractère comme pr sa fortune, dédaignant avec fierté les regles de l'art pr s'abandonner sans retenue à l'impression du moment et aux inspirations ~~du moment~~ bizarres du genie le plus capricieux, lord Byron exerce une sorte de magie tyrannique sur ses lecteurs, pr son enthousiasme entrainant, la sombre energie de son ame, la vague melancolique de ses souvenirs, et la voix solennelle et terrible de ses Douleurs et de ses repentimens. Il met dans ses heros des mêmes attributs, et oublie sans cesse presque son sujet pr mettre ~~en scène~~ ses propres passions en scène. Il parle aux cœur de ses lecteurs et leur fait partager, presque malgré eux ses emotions, ses espérances et jusqu'au desordre de ses pensées. ~~Il~~ est dans la littérature moderne deux écrivains dont l'ascendant extraordinaire sur les esprits des hommes a moins existé dans leurs ouvrages que dans eux mêmes. JJ. Rou. et By: tous deux commandent notre sympathie pr les traits brulans d'une conception profonde, et pr une sensibilité plus souvent ~~sensible~~ passionnée que tendre; mais il est un interêt plus durable et plus fort qu'a possédé l'un deux, que l'autre possede encore, et dont la source est dans cette individualité, ~~profonde~~ qui identifie continuellement l'Auteur avec ses ouvrages. Ns aimons à deviner le ton habituel de l'ame d'un homme de genie à travers le voile de la poesie et de la fiction. Les créations de Rousseau et de Byron sont leurs images, leurs portraits, ainsi il est

vrai de draperies nouvelles, et placés dans un jour différent, mais offrant toujours les mêmes formes, le même maintien et les mêmes traits. Le caractère personnel n'est pas celui qui a reçu le sceau de la vie, sujet par conséquent au blâme et aux louanges, dans les actes de l'existence, mais c'est le caractère indépendant de la conduite, et susceptible du bien et du mal. Dans ce sens M. A. et Ber. ont rempli leurs ouvrages du développement de leurs caractères, et révélé au monde les secrets de leur être et les mystères de la nature de l'homme. Leurs ouvrages produisent toujours des impressions vives et fortes: il est un charme qui ne peut jamais s'évanouir pour celui qui les lit, le charme de ces expressions douces de la vie, de cette voix éloquente de la passion, de cette heureuse alliance de mots harmonieux qui ravissent l'oreille qui les écoute, et les lèvres qui les prononcent.

Il s'est trouvé dans tous les temps, des hommes qui ont su commander
aux autres par la puissance de la parole: ce n'est néanmoins que dans
les siecles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable
éloquence suppose l'exercice du genie et la culture de l'esprit.
Elle est bien ~~difficile~~ differente de cette facilité de parler,
qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux
dont les passions sont fortes, les organes souples, et l'ima=
=gination prompte. les hommes sentent vivement, s'affectent
de même, le marquent fortement au dehors: et par une impression
purement mécanique transmettent aux autres leur enthou=
=siasme et leurs affections. Que faut-il pour émouvoir la multi=
=de et ~~l'emouvoir~~ l'entrainer? Que faut-il pour ebranler la plupart
même des autres hommes et les persuader? un ton vehement
et pathetique, des gestes expressifs et frequents, des paroles
rapides et sonnantes. mais pour le petit nombre de ceux
dont la tête est ferme, le gout delicat et le sens exquis
et qui comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des
mots, il faut des choses, des pensées, des raisons: il faut savoir
les présenter, les nuancer, les ordonner: il ne suffit pas
de frapper l'oreille, d'occuper les yeux: il faut agir sur
l'ame, et toucher le coeur en parlant à l'esprit. le style n'est
que ~~le~~ ~~mouvement~~ l'ordre et le mouvement qu'on met dans
ses pensées: si on les enchaine étroitement, si on les serre, le style
devient ferme, nerveux et concis: si on les laisse se succeder
lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelqu'élé=
=gants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et trainant:
mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on presentera ses
pensées, il faut s'en être fait un autre plus general et plus
fixe, où ne doivent entrer, que les premieres ~~vues~~ et les
principales vues: c'est en marquant leur place sur ce premier
plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaitra
l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers
linéamens, qu'on déterminera les justes intervalles qui separent
les idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir.
le plan n'est pas encore le style, mais il en est la base: il le

il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et
le soumet à des loix: sans elle le meilleur écrivain s'égare,
sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure
des traits irréguliers et des figures discordantes. Bref
ils ne sont que des ouvrages faits de pièces de rapport,
et ne sont point fondés d'un seul objet.

L'homme incapable de rien créer, impuissant à rien imaginer, dont le type n'existe ~~point~~ dans la nature, pas même une plante ni un insecte, ou une simple partie de la plante ou un insecte, il n'a pas non plus créé ou imaginé Dieu. Il l'a donc trouvé en lui, puisqu'il en a lui la perception, et hors de lui, puisque suivant les penseurs les plus célèbres, elle lui est venue p. les sens. Or, le principe du culte est coexistant en ns au germe de la vie. Le culte est une partie intégrante de toute religion, ainsi que la parole est l'élément obligé de la pensée. La religion se manifeste p. le culte, comme la pensée p. la parole. En bonne métaphysique, il est fort douteux que l'esprit peut opérer sans les signes auxiliaires de ses combinaisons, et qui lui servent, à en constater les resultats. Le ~~culte~~ culte qui accorderait trop aux sens, soit qu'il tendit la partie faible et voluptueuse de notre ~~ame~~ nature, soit qu'il voulut ns constituer en effroi permanent devant le ciel, ne répondrait ni à tous ns besoins ni à toutes ns exigences. Trop dégagé de formes, le culte laisse l'ame sans pature: ou la nourrissant d'idées fantastiques, il l'égare et l'incline à cette vie de rapports que la religion est appelée à cimenter, jamais à détruire. Toute belle, toute spirituelle que soit la notion d'un être suprême, créateur, conservateur, punisseur, remunerateur, c'est-à-dire bon et juste, elle demande à être rendue sensible, si on ne veut qu'elle échappe

à la plupart des hommes. Or, il faut lui donner des traits auxquels on puisse le reconnaître, il faut qu'il se soit offert sous un ~~cert~~ emblême quelconque. „Les cieux dira-t-on avec David, racontent la gloire de l'Eternel, et c'est vers le firmament que vs pouvez diriger vos regards. Dans cette observation il y a du vrai : elle reveille même de grandes idées : comme generalité, elle est aussi défectueuse qu'insuffisante dans son application. Certainement cette eloquence muette de la nature et de la voute étoilée va jusqu'à mon coeur : mais elle est de ~~tout~~ tous les jours et de tous les moments : on s'y accoutume bientôt : on finit pr regarder sans voir, pr ecouter sans rien entendre. Certains hommes, peuvent jusqu'à un certain point, dégager leurs perceptions des sens, et encore ils ne sauraient s'affranchir du tribut que leur doit toute creature mixte. A quelque hauteur, qu'ils portent leur visée, vs les désirerant de s'occuper d'un objet qui ne leur fut rappelé pr aucun signe. Si Dieu devient pr eux absolument abstrait, il leur est donné de le concevoir comme essence pure, comme esprit immatériel, quand ils voudraient y arrêter leur pensée, la moindre chose à laquelle ils se verront obligés sera, de le rattacher encore au spectacle

de la Nature dont il emprunte la voix p^r arriver à notre cœur.

plus j'observe l'action et réaction des forces de la Nature, agissant les unes sur les autres, plus je trouve, que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté p^r premiere cause, car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit p^r un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire; les corps inanimés, n'agissent que p^r le mouvement, et il n'y a point de veritable action, sans volonté. Je crois donc, qu'une volonté meut l'univers et anime la Nature. La volonté n'est connue p^r ses actes, non p^r sa nature. Je connais cette volonté comme cause motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien. Quand on es parle d'une force aveugle repandue dans toute la nature, on porte quelque veritable idée à notre esprit.

partout où l'autorité ~~[illegible]~~ du prince n'est point limitée p^r les lois, il est dans la nature des hommes et des choses, que la bonté dégenere en faiblesse, la generosité en profusion, l'economie en avarice, la justice en cruauté; ainsi le seul gouvernement monarchique con=forme à la morale est celui qui empêche les vertus du prince de se corrompre, qui donne un appui à la faiblesse, des entraves à sa force, et le retient de toutes parts dans les limites de la justice: c'est le gouvernement dont le prince ne peut mal faire. tel est le gouvernement representatif, la plus sublime et la

ce n'est-il été que par | l'ensemble où | un crayeux artiste

et la plus utile découverte de l'esprit humain. En effet, qu'elle admi=
=rable conception de la sagesse, qu'un ordre de choses qui garantit
à la fois, la puissance du monarque, et la liberté des sujets; qui
rend inviolable la personne de celui-là; et les droits de ceux-ci;
qui fait peser sur les seuls ministres la responsabilité des actes du
gouvernement dont ils sont chargés de diriger l'action dans le cercle
que la loi leur a invariablement tracé, et dont ils ne peuvent
sortir sans s'exposer à sa vengeance.

On s'est accoutumé à regarder la philoso., comme destructive
de toutes les croyances du coeur: elle serait alors la véritable
ennemie de l'homme: mais la philos. de Platon établit
le sentiment comme un fait, comme le fait primitif de
l'âme, et la raison philosophique comme destinée seule=
=ment à rechercher la signification de ce fait. L'énigme
de l'univers est l'objet des méditations perdues d'un grand
nombre d'hommes, dignes aussi d'admiration puisqu'ils
se sentent appelés à quelque chose de mieux que ce
monde. Les esprits d'une haute lignée, errent sans
cesse autour de cet l'abîme de ces pensées sans fin: mais néanmoins, il
faut s'en détourner, car l'esprit se fatigue en
vain dans ses efforts pr escalader le ciel.
L'origine de la ~~idées~~ pensée a occupé tous les
véritables philosophes. Y a-t-il deux natures

dans l'homme? s'il n'y en a qu'une, est-ce l'ame ou la matiere? s'il y en a deux, les idées viennent-elles par les sens, ou naissent-elles dans notre ame, ou bien sont-elles un melange de l'action des objets exterieurs sur nous et des facultés interieures que nous possedons.? de ces trois questions, qui ont divisé de tout temps le monde philosophique, est attaché l'examen qui touche le plus immediatement à la vertu: savoir, si la fatalité ou le libre arbitre decide des resolutions des hommes.
La Metaphisique qui s'applique à découvrir la source de nos idées, influe puissamment par ses consequence, sur la nature et la force de notre volonté. Tout semble attester en nous-mêmes l'existence d'une double nature: l'influence des sens, et celle de l'ame se partagent notre être, et selon que la philosophie penche vers l'une ou l'autre, les opinions et les sentimens sont à tous egards, diametralement opposés.
On peut aussi désigner l'empire des sens et celui de la pensée par d'autres termes: il y'a dans l'homme, ce qui perit avec l'existence terrestre, et ce qui peut lui survivre; ce que l'experience fait acquerir, et ce que l'instinct moral nous inspire, le fini et l'infini; mais, de quelque maniere que l'on s'exprime, il faut toujours convenir qu'il y'a deux principes de vie differens dans la créature sujette à la mort et destinée à l'immortalité.
L'esprit humain, dit Luther, est comme un paysan ivre à cheval, quand on le releve d'un côté il retombe de l'autre. Ainsi l'homme a flotté sans cesse entre ses deux natures; tantôt ses pensées

le dégageaient de ses sensations, tantôt ses sensations absorbaient ses pensées, et successivement il voulait tout rapporter aux unes et aux autres: il me semble néanmoins que le moment d'une doctrine stable est arrivé: la métaphysique doit subir une révolution semblable à celle qui a fait Copernic dans le système du monde: elle doit replacer notre âme au centre, et la rendre en tout semblable au soleil autour duquel les objets extérieurs tracent leur cercle et dont ils empruntent la lumière. L'âme est un foyer qui rayonne dans tous les sens: c'est dans ce foyer que consiste l'existence: toutes les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner vers ce moi, centre et mobile de nos sentimens et de nos idées. L'analyse, ne pouvant examiner qu'en divisant, s'applique, comme le scalpel, à la nature morte: mais c'est un mauvais instrument, pour apprendre à connaître ce qui est vivant, et si l'on a peine à définir par des paroles, la conception animée qui nous représente les objets tout entiers, c'est précisément parce que cette conception tient de plus près à l'essence des choses. Diviser pour comprendre, est en philosophie un signe de faiblesse, comme en politique diviser pour régner. Locke, fonda sa doctrine sur les sensations, qu'il considéra, comme l'origine de nos idées. Il s'attacha particulièrement à prouver qu'il n'y avait rien d'inné dans l'ame: et il voulait toujours au sens du mot idée, un développement acquis, par l'expérience: les idées ainsi conçues sont le

resultat des objets qui les excitent, des comparaisons qui les rassemblent et du langage qui en facilite la combinaison. Mais il n'en est de même des sentimens, ni des dispositions, ni des facultés qui constituent les lois de l'entendement humain, comme l'attraction, et l'impulsion constituent celles de la nature phisique. <u>Hobbes</u>, pris à la lettre, la philosophie qui fait dériver toutes <u>ces</u> idées des impressions, des sens: il n'en craignit point les conséquences et il a dit hardiment que <u>l'âme était soumise à la nécessité comme la société au Despotisme</u>: il admet le fatalisme des sensations p^r la pensée, et celui de la force p^r ~~la pensée~~, les actions. Il anéantit la liberté morale comme la liberté civile, pensant avec raison, qu'elles dependent l'une de l'autre. ~~Il fait~~ Bref, il ne reconnait dans l'homme, que l'empreinte des impressions du dehors. Si le hasard de la naissance et de l'éducation décidait de la moralité d'un homme, comment pourrait-on l'accuser de ses actions? Si tout ce qui compose notre volonté ns vient des objets exterieurs, chacun peut en appeler à des relations particulières p^r motiver toute sa conduite: et souvent ces relations diffèrent autant entre les habitants d'un même pays qu'entre un Asiatique et un Européen. Si donc la circonstance devait être, la Divinité des mortels, il serait simple que chaque homme eut une morale qui lui fut propre, ou plutôt une absence de morale, ~~qui lui fut propre~~ à son usage: et p^r interdire le mal, que les sensations pourraient conseiller, il n'y aurait de bonne raison à opposer, que la force publique qui le punirait. Or, si la force publique commandait l'injustice, la question se trouverait résolue: toutes les sensations feraient naître, toutes les idées qui conduiraient à la

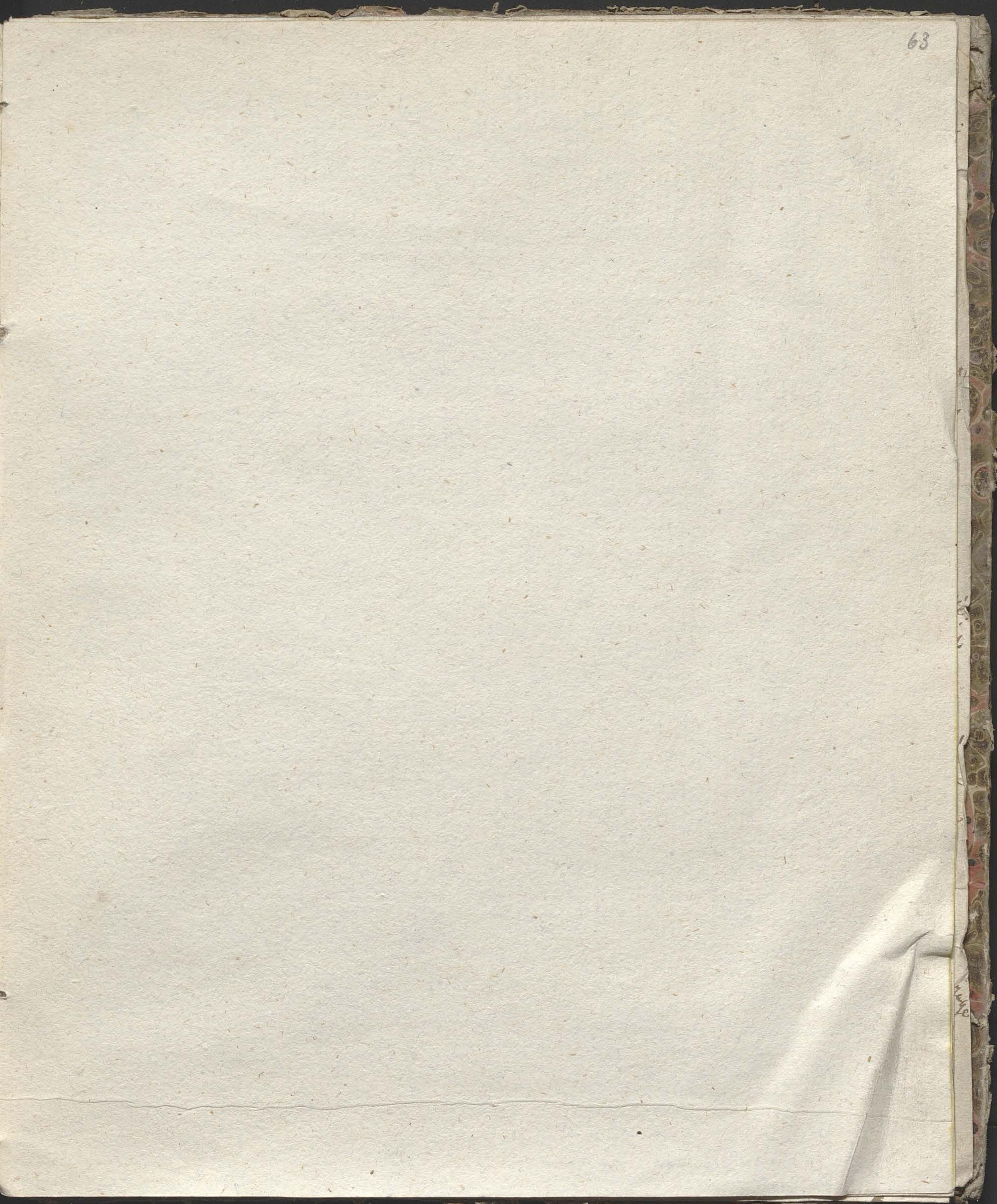
a la plus complète dépravation.
Un philosophe français a dit, en se servant de l'expression la plus rebutante, "que la pensée n'est autre chose, qu'un produit matériel du cerveau. Cette déplorable définition est le resultat le plus naturel de la metaphisique, qui attribue à nos sensations l'origine de toutes nos idées. On a raison si c'est ainsi, de se moquer de ce qui est intellectuel, et de trouver incompréhensible tout ce qui n'est pas palpable. Il en resulterait, que nos impressions et nos souvenirs ne sont que les vibrations prolongées, d'un instrument dont le hasard a joué, qu'il n'y a que des fibres dans notre cerveau, que des forces phisiques dans le monde, et que tout, peut s'expliquer d'après les lois qui les regissent. L'homme dès-lors, ne serait plus, qu'une mécanique de plus, dans le grand mecanisme de l'univers: ses facultés ne seraient plus que des rouages, sa morale un calcul, et son culte, le succès. La Métaphisique, qui déplace le centre de la vie, en supposant que son impulsion vient du dehors, dépouille l'homme de sa liberté et se détruit elle-même; car il n'y a plus de nature spirituelle dès qu'on l'unit tellement à la nature phisique, que ce n'est plus que par respect humain, qu'on les distingue encore;

La philosophie française

Descartes a été long-tems le chef, son systême était celui de l'Idéalisme, qui s'accorde beaucoup mieux avec le catholicisme

que la philosophie experimentale: car il parait singulierement difficile de reunir la foi aux dogmes les plus mystiques avec l'empire souverain des sensations sur l'ame. c'est à Descartes, qu'appartient la gloire d'avoir dirigé la philosophie moderne de son tems vers le developpement interieur de l'ame. Il produisit une grande sensation, en appelant, de toutes les verités reçues, à l'examen de la reflexion. Le doute universel, est l'a, b, c, de la philosophie; chaque homme recommence à raisonner avec ses propres lumieres, quand il veut remonter aux principes des choses; et Descartes eut la hardiesse de soumettre toutes les opinions, au jugement naturel. Condillac a rendu la philosophie experimentale, plus claire et plus frappante, qu'elle ne l'est dans Locke: il l'a mise veritablement à la portée de tout le monde: il dit avec Locke, que l'ame ne peut avoir aucune idée, qui ne lui vienne, par les sensations: il attribue à nos besoins, l'origine des connaissances et du langage: aux mots celle de la reflexion: et nous faisant ainsi recevoir le developpement de notre être moral, par les objets exterieurs, il explique la nature humaine, comme une science positive, d'une manière nette, rapide, et, sous quelques rapports, incontestable: car si l'on ne sentait en soi, ni des croyances natives du cœur, ni une conscience indé=pendante de l'experience, ni un esprit créateur, dans toute la force de ce terme, on pourrait assez se contenter de cette définition mécanique de l'ame humaine. Il est naturel d'être séduit, par la solution facile du plus grand des problemes: mais cette apparente simplicité n'existe que dans la méthode: l'objet auquel on pretend l'appliquer n'en reste pas moins d'une immensité inconnue; et l'énigme de nous mêmes, devore comme le sphinx les milliers de systemes qui pretendent à la gloire d'en avoir deviné le mot.

Helvetius, qui tire de la philosophie des sensations, toutes les consé=
=quences directes, qu'elle peut permettre, affirme que si l'homme
avait les mains faites, comme le pied d'un cheval, il n'aurait que
l'intelligence d'un cheval. Certes s'il en était ainsi, il serait bien
injuste de ns attribuer le tort ou le mérite de ns actions: car
la différence qui peut exister entre les diverses organisations
des individus autoriserait et motiverait bien celle qui
se trouve entre leurs caractères. Le Système de la nature, tendant
à l'anéantissement de la Divinité dans l'univers, et le libre arbitre
dans l'homme. L'immortalité de l'ame, et le sentiment du
devoir sont des suppositions tout-à-fait gratuites, dans
le système qui fonde toutes ns idées, sur ns sensations: car nulle
sensation ne ns révèle, l'immortalité dans la mort; si les
objets extérieurs ont seuls formé notre conscience, depuis la
nourrice qui ns reçoit dans ~~ns~~ ses bras, jusqu'au dernier acte
d'une vieillesse avancée, toutes ~~ns~~ les impressions s'enchainent
tellement l'une à l'autre, qu'on ne peut en accuser avec
equité la prétendue volonté, qui n'est qu'une fatalité
de plus



Je t'écris de Eton, où [nous] arrivâmes depuis deux heures, avec un tems,
et par un chemin dont on n'a pas d'idée. Mon accablement est au
comble; à huit lieues de ~~Cambridge~~, sans aucun moyen de communication
aussi prompte, sans [illegible] l'action d'un temps terrible et couvert,
et d'une disgrâce, que le souvenir, encore tant récent de papa rendait plus
poignants, on goûtera peu aisément, connaissant, par ces données, et
mon état, est le sombre tourment de mon esprit. Il n'y a
que l'espoir d'un avenir plus heureux, et d'un bonheur suprême
qui puisse jeter un peu de calme au milieu de mes souffrances
Figure toi les douloureuses sensations, que j'éprouvai, dans ma
cellule au second, où nulle âme, n'osa, hors la mienne et
où je n'entendais, que le sifflement aigu et prolongé du vent,
Je ne à cent lieues de connaissance, à travers les corridors et le bruit régulier de la pluie qui
~~[illegible]~~ tant que je frappait contre les vitres. J'enviais ton bonheur, d'être d'habiter
je répondais alors, ni la tristesse qui le réveil ne ramenait à mes idées
il faudrait les mêmes lieux aussi, je pense aussi à notre chauvement, quoi
à nouveau peut-être me retrouvant à quelque thé, au cercle,
à causer avec des jeunes gens, que j'aurais aimé chérir, mieux, aimé, ~~[illegible]~~ souvenir
au fond de l'exil, qui auprès d'elle, même à cette distance
le galant, vient troubler mes pensées, et me fait souvent sentir
quelques uns de ses traits les aigus. Je souris si près, lorsque
~~d'autres~~ sans pouvoir la voir, lorsque d'autres, lui parlent, donne
le bras bref une ~~mille~~ fois plus heureux que moi, et le
tourment de l'exil.

à des juges que Corneille avait instruits pendant 30. ans par ses
succès et par ses fautes: il écrivit dans un tems où tous les genres
de Littérature se perfectionnaient, où le goût s'épurait en tout genre;
enfin il eut pour ami et pour censeur, Despréaux. Ainsi la
Nature et les circonstances avaient tout réuni pour faire de
Racine un Ecrivain parfait, et, il le fut. Cependant on confond
deux choses très distinctes les Auteurs et les ouvrages. Quoi!
dira-t-on! N'est-ce pas la même chose? Nullement. Il y en a
D'abord une raison qui est ici particuliere, et de plus il y en a
une générale. Toutes deux sont péremptoires. La raison particulière
c'est que tous deux ont écrit en différens tems et dans des circonstances
différentes. Corneille est venu quand il n'y avait encore rien de bon;
il a donc un mérite qui lui est propre, celui de s'être élevé
sans modèle aux beautés supérieures. Racine ne s'est point
formé sur lui, il est vrai; mais il a nécessairement profité des
lumieres deja repandues: il a trouvé l'art infiniment plus avancé
il a pu s'instruire et par les succès de Corneille et par ses fautes.
A partir de ce point il n'y a ~~donc~~ donc plus de parité et alors
surquoi peut-on établir bien pertinement le dégré de
genie de l'un et de l'autre? Cette distinction n'a pas echappé à Fontenel
Il sentait où elle allait, et quel besoin il pouvait avoir de l'application
Voici, comme il s'exprime très ingénieusement,, Deux auteurs, dont l'un
surpasse l'autre ~~pour~~ par la Beauté de ses ouvrages, sont néanmoins
égaux en mérite, s'ils se sont également elevés chacun au dessus de
son siècle. Il est vrai que l'un a été plus haut que l'autre; mais
ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a
pris son vol d'un lieu plus élevé. Pour juger du mérite de l'ouvrage
il faut le considerer en lui même; mais pour juger de l'auteur,
il faut le comparer à son siècle. ——

De la Grèce pr Raffanel

Quand on songe à ces débats, dans des circonstances si impérieuses, on ne peut s'empêcher de gémir sur le sort ultérieur des malheureux Grecs. Avec de pareils élémens de discorde dans leur sein, ils ne pourront jouir que bien difficilement des avantages qui vont leur coûter si cher à conquérir. On éprouve une peine réele, quand on approfondit les causes de cette première discorde entre les primats de la Nation: quelle rivalité ne prévoit-on pas lorsque la cause sera gagnée! où sera le commandement? où seront les loix? comment s'accordera-t-on dans des momens heureux, si l'on ne peut le faire tandis que la Nécéssité le commande? Je ne puis moi-même que frémir, éclairé pr une triste connaissance des lieux et des hommes. Helas! les Grecs, en cherchant leur indépendance, ne trouveront peut-être pas le bonheur. Je redoute tout à la fois et l'inconsidération du peuple et l'ambition des chefs: il me semble déjà que cette Grèce, relevée sur de nouvelles bases, se partage encore, comme autrefois en une foule de petits états rivaux. Mais j'appréhende que l'impétuosité et le conflit des passions n'y soient encore plus effrayans, que le choc épouvantable des flots dans le canal orageux de l'Europe. Puisse l'avenir dissiper ce funeste présage. —

De la Litérature du 18. siècle pr Barante

La fin du 18. siècle, et les ~~commencemens~~ premieres années du siècle suivant, ont été signalées par des évenemens si importans, que tout l'ensemble des affaires humaines en a été changé et renouvelé. La Religion, les gouvernemens, la distribution des royaumes ont subi, non pas des simples modifica-tions, mais des révolutions complètes. Les idées des hommes sur la Politique, sur la Morale, sur toutes les choses enfin où s'exercent

Le classique et le romantique, sont devenus les tours de Babel littéraires;
c'est tout-à-fait la confusion des langues. Les uns le voient dans l'exaltation
idéale, ~~les autres~~ et l'enthousiasme contemplatif. Les autres dans le naturel
ignoble, le trivial, le vulgaire. ~~Le rom~~. Selon les uns c'est l'élan passionné d'une
âme grande et religieuse, vers le sublime et l'infini; et consiste à élever constam=
=ment la pensée hors du cercle étroit de l'existence commune: son principal
objet est de sonder les mystères de l'âme, et de développer les passions
du cœur. Selon les autres c'est l'assemblage des élémens les plus hétérogènes, et la
confusion de tous les genres. Il paraît à tout prendre, qu'il n'est que l'absence de
toute règle et de toute mesure, que l'oubli de toute convenance, l'éloigne=
=ment pr tout plan sage et médité, l'éloig l'admiration pr toutes
les monstruosités présentes et le dédain pr les talens passés. Le Romantisme,
néanmoins, circonscrit dans de bornes légitimes, loin de dédaigner les règles de
l'art n'en est point l'esclave timide; prête à la poésie des couleurs
plus fraîches et plus variées; imprime à la langue une allure plus
franche, plus décidée, plus hardie ~~[illegible]~~: livre un nouvel univers au génie: purifie
et multiplie en même temps, les sources des images et des comparaisons,
bref, est plutôt de son propre fonds, que d'obéir servilement à des impressions
étrangères. Mais le système ~~de Romantique~~ la plupart des romantiques, se
réduit à l'imitation de ce ~~Peintre~~ de l'Antiquité, qui lançait son éponge,
imbue de couleurs différentes, contre une toile, et qui appelait des amis
pr considérer ces gâchis qu'il nommait un tableau. Le Romantisme, dans
son ~~acception~~ la plus rigoureuse, est la littérature éclose de la Chevalerie
et du Christianisme. La piété est son flambeau, l'enthousiasme et son essence.
l'existence matérielle est pr elle sans charme, l'existence contempla=
=tive est son domaine. Bref elle est le beau idéal pris dans la nature
moderne et chrétienne. Le Classique naquit de l'imitation des grecs et
des Romains. Cette littéra. assujettie à des règles invariables et des formes sévères, parle
plus à l'esprit qu'à l'âme, plus aux sens qu'à la pensée, plus à l'imagi=
=nation qu'au cœur. Les méditations rêveuses y occupent peu de place, les
tableaux extérieurs y dominent, Bref c'est le beau idéal pris dans la nature
antique et positive. Elle est caractérisée pr la durée seule de son existence.

Les lettres ont le ~~beau~~ pr objet. Le Beau est partout, en ns et hors de ns, dans
la perfection de notre nature et les merveilles du Monde sensible; dans l'énergie
indépendante de la pensée solitaire et dans l'ordre public des sociétés:
~~dans~~ la vertu et dans les passions: dans la joie et dans les pleurs:
dans la vie et dans la mort. Le Beau se sent et ne se définit point.
Il y a des arts merveilleux qui expriment le beau pr des formes,
des couleurs, des sons, ~~ou plutôt~~ qui en ont fait un objet des sens. ils se servent des sens pr le
révéler à l'âme. Les lettres expriment le beau, pr l'instrument
intellectuel du langage: c'est pourquoi le style fait partie de la

littérature, et c'est pourquoi il y a une science du style et même des mots qui semble la representer quoiqu'elle ne soit que son auxiliaire. La Beauté est un lien ineffable donné aux êtres, ceint une pleine d'attraits: c'est elle qui attire l'un vers l'autre et les enveloppe dans le regne animé. Elle est le grand mystère de la Nature, et pourtant comme elle existe dans les choses crées, on ne sauroit la chercher hors d'elles. La Beauté universelle n'a rien de distinct à nos yeux, rien d'individualisé, et de tellement fixe, ~~qu'il ne seroit~~ qu'elle puisse être renfermée dans un cercle, dont il nous seroit possible d'arrêter les limites. La Beauté par excellence réside en Dieu; la notion de cet être ineffable met en mouvement, dans notre cerveau l'universalité des signes qui nous la representent. La Beauté de la configuration humaine signale, le rappro=chement de celle-ci avec la Beauté suprême, qui a daigné la marquer de son type original. Il y a un mystère dans la Beauté, comme appartenant à l'idée fondatrice du vaste plan de la création peut-être comme pierre d'attente d'un ordre de choses non encore visible. Le mystère n'est point abordable à toutes les intelligences, toutes le pressentent dans des degrés divers qui se determinent par la mesure avec laquelle les traits du beau se trouvent repandus, aux yeux de chacun, soit sur la surface de la terre, soit sur l'espèce humaine qui en est l'oeuvre la plus éclatante. La Beauté dans les objets n'est jamais ~~dan~~ que la convenance des parties avec le tout, et de ce tout avec sa destination. Or, elle reside dans le bien, dans l'honnête et dans l'utile élevé à son plus haut degré ~~d'élevation~~ physique et intellectuel. Le sublime, dans le Monde physique et phénoménal, ~~tient~~ tient à l'idée de l'infini en étendue, en force ou en durée: le sublime dans la vie morale, supposerait une lutte, dont le sacrifice ou l'abnegation seroit toujours le terme: le sublime dans l'intellectuel, seroit un rapprochement vers la Divinité.

Me voilà fidele à mon engagement! Il n'a peut
être pas encore (une semaine depuis votre départ
d'ici, que je prends la plume pour vous tracer tout
ce qui est arrivé depuis. Papa demeure [illegible] à
Cra. et vient de nous écrire, qu'il n'ira plus à Per[illegible]
ce qui je crois me fera desormais rester à la
maison.

